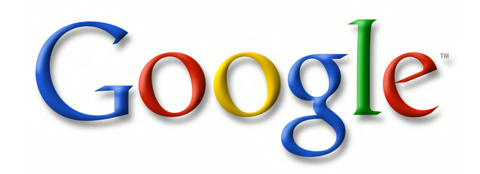
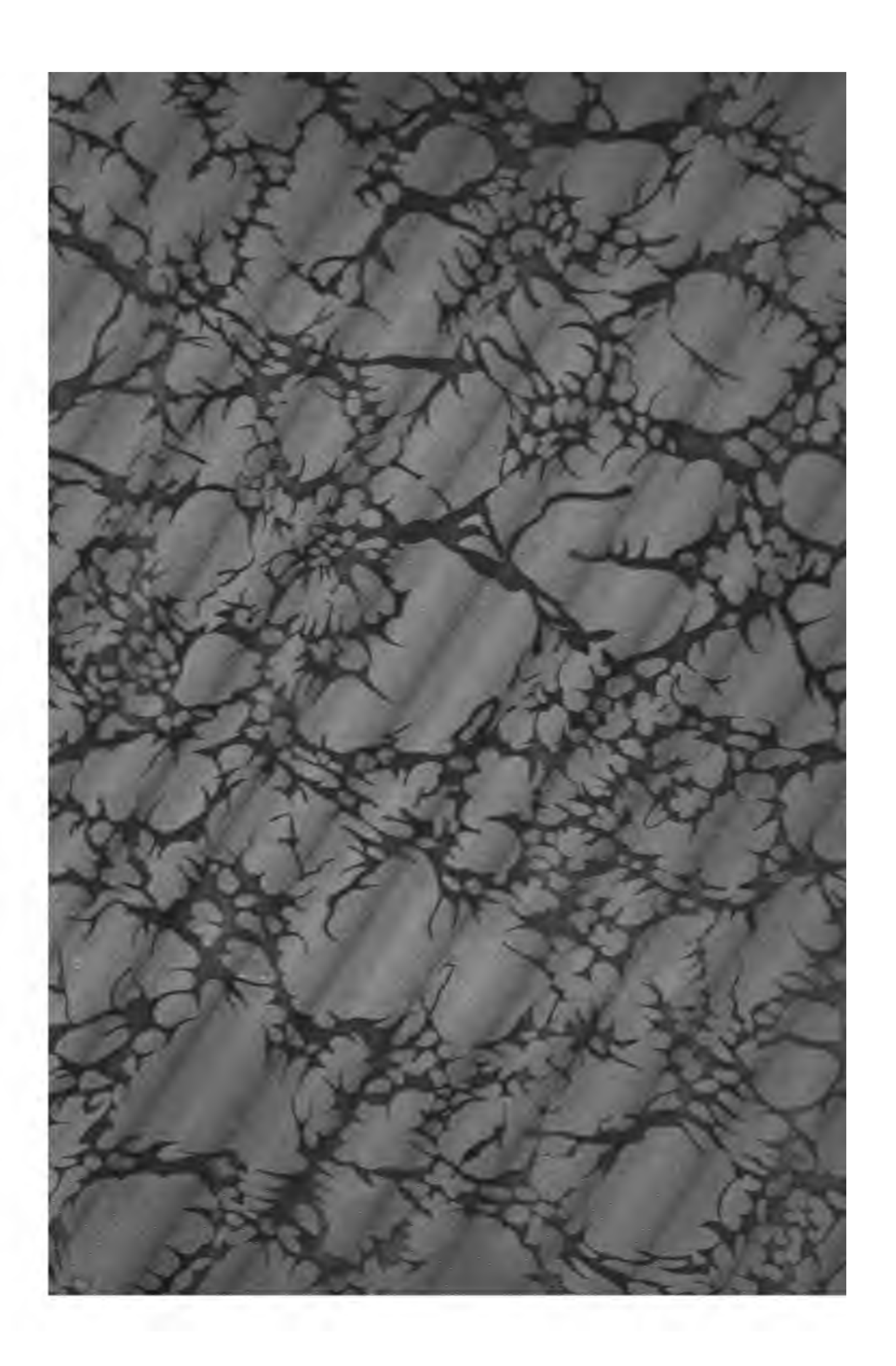
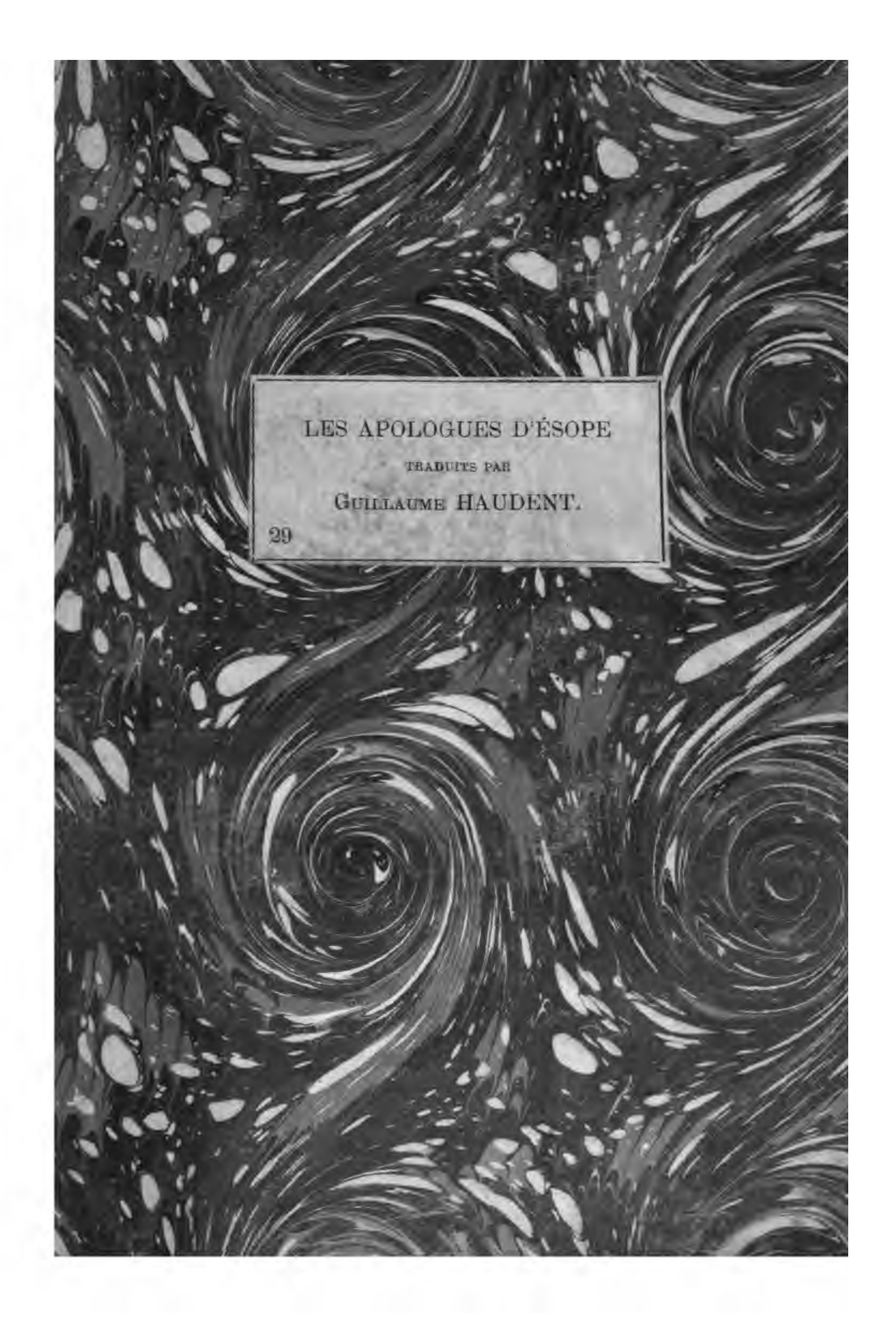



A 726,392


UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST





LES APOLOGUES D'ÉSOPE
TRADUITS PAR
GUILLAUME HAUDENT.
29

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES NORMANDS.

TROIS CENT SOIXANTE ET SIX

APOLOGUES D'ESOPE

TRADUICTS

EN RITHME FRANÇOISE

PAR

MAISTRE GUILLAUME HAUDENT

REPRODUITS FIDÈLEMENT TEXTE ET FIGURES

D'après l'édition de 1547

AVEC INTRODUCTION, TABLE ET GLOSSAIRE

PAR

CH. LORMIER



ROUEN

IMPRIMERIE DE HENRY BOISSEL

M.DCCC.LXXVII

404213

INTRODUCTION.

L'étude des grands écrivains du siècle de Louis XIV s'est faite longtemps presque exclusivement par la comparaison de leurs œuvres avec celle des écrivains de l'antiquité. C'était surtout le souvenir de l'art dramatique chez Sénèque et le style précis et nerveux de quelques historiens anciens que rappelait Corneille, Racine était volontiers comparé aux tragiques grecs, Molière mettait en mémoire la comédie d'Athènes et de Rome, Ménandre pour les uns, Plaute ou Térence pour les autres, et La Fontaine enfin, pour nous en tenir à ces seuls exemples, n'avait eu, semblait-on croire, comme devanciers et modèles qu'Esope et Phèdre.

De nos jours, abandonnant ce point de vue injustement restreint, les yeux ont scruté avec soin les nombreuses productions de notre littérature nationale au temps de

ses débuts. Quelque grand qu'ait été le génie de ces hommes qui plus tard se sont imposés à l'admiration de tous, et qui ont fait leurs écrits le type par excellence d'un genre particulier, aucun d'eux ne saurait réclamer la gloire impossible d'avoir tout d'un coup fait française une partie quelconque de notre littérature. D'autres écrivains avant ceux-là, proclamés avec raison poëtes par leurs contemporains, avaient harmonieusement bégayé nos divers idiomes. Sous l'influence d'idées nouvelles, de mœurs différentes, d'une civilisation tout autre, ils avaient bientôt et comme à leur insu, abandonné la manière antique, trouvé des formes originales, admirablement préparé la voie. Il y a quelques noms de ces époques qui, mis en lumière par l'étude et la publication de leurs écrits, ont acquis une gloire universelle; il en est d'autres, phalange bien plus nombreuse et non moins intéressante, n'ayant pas droit à une aussi grande notoriété, mais méritant pourtant encore d'être connus, étudiés dans leurs œuvres, sources brillantes et fécondes auxquelles ont incontestablement puisé les maîtres du genre.

C'est au cours d'une étude sur les poëtes, qui avant 1668 s'étaient en France essayés à écrire l'apologue, que Guillaume Haudent fut retrouvé et révélé. Robert, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, reprenant en 1825 les recherches tentées une vingtaine d'an-

nées auparavant par Guillon sur les prédécesseurs de La Fontaine, consacra quelques pages, peu bienveillantes il est vrai, à notre vieux fabuliste rouennais, et citant en même temps plusieurs de ses apologues, laissa prévoir l'intérêt qu'il y aurait à faire de cette partie de son œuvre un examen plus complet. La difficulté de rencontrer le volume renfermant ses fables, arrêta sans doute bien des curieux, car ce ne fut que dans ces dernières années, que M. Millet Saint-Pierre, mis en éveil par la lecture de l'ouvrage de Robert, *Fables inédites des* XII[e] XIII[e] *et* XIV[e] *siècles et fables de La Fontaine rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient, avant lui, traité les mêmes sujets.....* prit, sans s'inquiéter autrement des peines qu'il y aurait, la résolution de rechercher l'ouvrage de G. Haudent. Après de nombreuses et inutiles démarches faites chez les libraires, chez les amateurs d'anciens livres et dans les bibliothèques publiques, le dépôt de l'Arsenal si riche en vieux poëtes lui permit enfin de consulter le seul exemplaire complet que l'on connaisse au moins jusqu'à présent des *Trois centz soixante et six apologues d'Esope.... traduictz.... en rithme françoyse;* il le lut, l'étudia avec soin, et vint apporter en décembre 1865 à l'Académie de Rouen le résultat de son consciencieux travail. Le mémoire qu'il présenta, écrit avec goût, plein de conviction et de verve, concluait en ces termes : « Cet auteur a le droit de sortir de l'oubli où il est resté plongé, son initiative à

l'égard du genre narratif de l'apologue, l'influence évidente qu'il a eue sur l'esprit et la vocation de La Fontaine suffiraient pour lui mériter l'estime de la postérité ; en réimprimant ses trois cent soixante-six fables on rendrait un grand service aux lettres. » Ces paroles, par une circonstance aussi heureuse qu'inattendue, furent prononcées devant un membre de la Compagnie, M. l'abbé Colas qui, grand amateur de livres, avait quelque temps auparavant acquis un exemplaire incomplet de ces apologues. A la suite de cette communication, ses yeux se portèrent plus attentifs sur ce précieux recueil et bientôt, convaincu, à son tour, de l'intérêt tout particulier que présentait sa lecture, après avoir fait combler les lacunes de son volume à la bibliothèque de l'Arsenal, il en proposa la réimpression à la société des Bibliophiles normands dont il était un des membres les plus actifs (1).

Au temps où M. Millet Saint-Pierre entreprit son travail sur Guillaume Haudent, aucun biographe n'avait mentionné son existence, aucune bibliographie raisonnée n'avait davantage parlé de ses ouvrages ; vainement chercherait-on un examen de ses productions littéraires dans

(1) Quelques feuilles seulement furent imprimées du vivant de notre regretté confrère, mais grâce à l'obligeance de la personne héritière de sa bibliothèque, l'exemplaire jadis mis à la disposition de la Société a été laissé entre nos mains jusqu'au complet achèvement de la présente réimpression.

les auteurs où se trouvent d'ordinaire étudiés nos vieux poëtes : le P. Niceron, l'abbé Goujet, Anguis, Viollet Le Duc, aucun ne semble l'avoir connu ; à peine apparaît-il cité pour une autre de ses œuvres dans Du Verdier, et rapidement, à deux ou trois endroits, dans le *Manuel du Libraire* de J.-C. Brunet qui le dit curé de Rouen, se trompant sur le seul détail biographique qu'il hasarde à son égard. Grâce à l'étude de M. Millet Saint-Pierre et aux recherches continuées depuis, la lumière s'est presque complètement faite sur notre auteur. À n'en point douter, G. Haudent naquit à Rouen, c'est là où nous le rencontrons pendant une longue période de son existence. D'abord il nous apparaît prêtre à Rouen prenant part aux concours palinodiques, puis pendant vingt ans, tantôt dans un établissement religieux de la ville et tantôt dans un autre, tenant le modeste emploi de précepteur ; nous voyons qu'il y possédait plusieurs immeubles, et lorsque la fatigue, la maladie ou la vieillesse lui font désirer une retraite pour finir tranquillement ses jours, c'est encore dans Rouen qu'il la choisit.

Les archives de l'Académie de Rouen conservent, parmi plusieurs autres manuscrits, un recueil composé de trente-neuf pièces en l'honneur de l'Immaculée-Conception Notre-Dame. L'une d'elle ayant pour sujet *l'Auriflamme des Chrestiens* fut présentée au Puy du Palinod vers 1530 par Guillaume Haudent. Il paraît plus utile de mentionner à

cette date la première apparition de son nom, qu'intéressant d'insérer ici cette production littéraire (1). Le programme imposé aux poëtes dans ces sortes de concours laissait peu de liberté à leur inspiration, et ce chant, auquel on ne paraît pas avoir accordé l'honneur du prix, rappelle sans plus d'intérêt, dans ses cinq strophes et son envoi, toutes les autres pièces du même genre que nous ont laissés les recueils imprimés. En 1536, un acte de prêt, retrouvé par M. E. Gosselin dans les Archives du Tabellionage, nous montre G. Haudent, sans doute par suite de ses travaux littéraires, en rapport avec Pierre Lynant, libraire à Rouen, lui prêtant une somme de 20 livres à raison de 40 sols de rente ; à cette époque, l'acte le constate, il demeurait sur la paroisse Saint-Laurent.

L'année suivante, en mars 1537, les registres capitulaires nous l'indiquent succédant à Guillaume Thibault dans la place de précepteur des enfants de chœur du Chapitre de la cathédrale, fonction qu'il conserva jusqu'en 1545 ; vers le milieu de cette dernière année, il demanda

(1) Ce chant royal a été publié en entier dans le Précis des travaux de l'Académie de Rouen, pages 233-234 (année 1865-1866). On croyait à cette époque l'avoir reproduit d'après un document autographe, mais depuis, M. C. de Beaurepaire ayant retrouvé dans les archives départementales le reçu ci-contre, écrit et signé par G. Haudent, a constaté que la pièce de 1530, bien que d'une écriture du temps, n'était point de la main de notre auteur.

et obtint le droit de se démettre de ce modeste emploi. Nous connaissons, grâce aux recherches et à la complaisance de notre savant confrère M. C. de Beaurepaire, les termes mêmes et pour ainsi dire la physionomie de cette démission :

A tresvenerables et discretes personnes Mess[rs]
les doyens et chapitre de Nostre dame de Rouen.

Supplye treshumblement votre humble serviteur guillaume haudent prebtre quil vous playse de votre grace ordonner quil soyt payé de ses gaiges ordinaires qui sont sept livres et demye pour avoir instruict en grammaire vos petiz enfantz de chœur le temps et espace de troys termes escheuz a la sainct Jehan Baptiste dernier passé. Oultre plus ledict supplyant prend congé et se desiste de ladicte charge (si cest votre playsir) en vous remercyant tresaffectueusement et protestant a jamais prier dieu pour vous.

Au verso de ce curieux document, dicté par G. Haudent à une main inconnue, on lit la mention suivante certainement écrite et signée par lui :

Receu par moy guillaume haudent prebtre par les mains de venerable personne maistre guillaume le senechal la somme mentionnée en l'aultre part Tesmoing mon signe yci miz le XXI[e] jour doctobre mil V[c] XLV Guill haudent.

C'est à partir de cette année que nous voyons apparaître (si d'autres plus anciennes n'ont point échappé à nos recherches) les différentes productions littéraires de notre

auteur. — En 1545, *Le véritable discours de la vie humaine nouvellement traduit de latin en rithme françoyse par M. Guillaume Haudent, avec une ballade contenant en somme les lettres de la qualité. Dung amour que l'on dict et nomme fol amour de charnalité*, Paris, Nycolas Buffet, pet. in-8 de 12 ff. — En 1547, *Trois centz soixante et six Apologues d'Esope, tresexcellent philosophe, premierement traduictz de grec en latin par plusieurs illustres Autheurs ; comme Laurens Valle, Erasme et autres. Et nouvellement de latin en Rithme françoyse par Maistre Guillaume Haudent*, Rouen, Robert et Jehan Dugord, in-16, fig. — En 1551, *Les cent premiers apophtegmes d'aucuns illustres princes et philosophes, jouxte la traduction latine d'Erasme reduictz en rithme françoyse*, Paris, Nycolas Buffet, in-16, fig. sur bois. — En 1556, *Les Propos fabuleux moralisez extraitz de plusieurs auteurs tant grecz que latins, non moins utiles a l'Esprit que recreatifz à toutes gens*, Lyon, Rigaud et Jean Saugrain, in-16 (réimpression de 137 fables appartenant au recueil de 1547). — En 1557, *Les faits et gestes memorables de plusieurs gens remplis d'une admirable doctrine et condition tant honneste que profitable aux amateurs de vertu traduictz par G. Haudent*, Lyon, Benoist Rigaud et Jean Saugrain, in-18 ; mais ce dernier ouvrage n'est, suppose-t-on, sous un titre différent, que la réimpression de celui publié à Paris en 1551.

En voyant l'époque de la publication du premier ouvrage de G. Haudent coïncider précisément avec le temps

de sa démission donnée comme précepteur des enfants de chœur du Chapitre, on serait porté à croire que cette résolution lui avait été inspirée par son désir de chercher dans la retraite, ou tout au moins dans une vie plus indépendante, le temps utile à ses travaux littéraires, il n'en est rien cependant; à peine se trouva-t-il relevé de ses engagements près de Messieurs du Chapitre qu'il reprit immédiatement chez les Carmes de Rouen, au profit de leurs novices, son rôle de maître de grammaire. Cette circonstance nous est révélée avec nombre d'autres détails curieux, et jusqu'à présent inédits, sur les habitudes et la parenté du prêtre littérateur, par la note suivante recueillie aussi dans les archives du Tabellionage, par notre confrère M. C. de Beaurepaire qui l'a généreusement mise à notre disposition :

Du mercredi 27 novembre 1555. — Contrat de fondation en faveur des Carmes de Rouen, par maître Guillaume Haudent, prebtre, chapelain de la confrairie Dieu et de Madame sainte Catherine vierge et martyre fondée au mont de Rouen, ladite fondation faite par le fondateur pour la rédemption de ses péchés, afin d'être accueilli ainsi que ses pere, mere, freres, sœurs et autres ses parents, amis et bienfaiteurs, ensemble les freres et sœurs tant vivants que trépassés de ladite confrairie aux prières bienfaits et oraisons qui avaient été faits et se feraient à l'avenir au prieuré des Carmes de Rouen. — Basse messe chaque dimanche de l'année; — après le décès du fondateur, outre les basses messes de chaque dimanche, messe aux 5 fêtes de Notre Dame;—basse messe le jour de son décès.—A la fin de chaque

messe *De profundis* et les oraisons *Deus venie largitor,* en la chapelle Notre Dame de Pitié où il veut etre enterré. — Les Carmes laisseront à Haudent la chambre où il est à présent residant audit couvent; — ils lui administreront à boire, manger, sain et malade, excepté les médecines, sa vie durant comme à un religieux prebtre de la communauté, — lui porteront à boire et à manger où bon lui semblera, à l'interieur du couvent; — lui bailleront collation ou souper aux jours de jeûne des religieux, et, aux autres jours de jeûne d'église, son demyart de vin. — Il donne aux Carmes moitié de maison et un jardin vers l'abbaye de Ste. Catherine, paroisse S. Paul, bornés par l'allée commune de la cour tendant à l'eau d'Aubette, laquelle cour s'appelle Cour Durant; de plus, une maison en forme d'appentis, sise au même lieu; de plus un petit jardin près de l'hopital des XVxx (que Haudent avait acquis par décret le 20 septembre 1552). — De plus une rente de 29 sols 4 deniers; — enfin une pension de 15 livres tournois, sa vie durant. — Il fait abandon aux Carmes des gages qu'ils lui devaient pour avoir depuis dix ans donné des leçons de grammaire à leurs novices.

Infatigable dans ses obligeantes recherches sur le sujet qui nous intéressait, M. C. de Beaurepaire nous a encore remis, empruntées aux registres des Carmes, les mentions suivantes :

Avril 1551 : a M. Guill. Haudenc pro primo termino misse sue dominicis diebus celebrate et 1° dominici januari incepte, 25 s.

Dec. 1551 : De missa ad devotionem M. G. Haudenc dominicis diebus pro termino S. Joh. S. Michaelis et Nativitatis, III l. 15 s.

Fev. 1552 : a M. G. Haudenc pro missa dominicis diebus celebrata videlicet pro dimidio anno effluxo in festo nativitatis Dni, 4 s.

Juin. 1552 : De missa M. G. Haudenc pro dimidio anno effluxo in festo S. Joh., 4 s.

Janv. 1553 : a M. Guill. Haudenc ratione misse dominicis diebus per nos celebrate pro anno effluxo in festo S. Joh., 4 s.

Nov. 1555 : De missa M. Guill. Haudenc pro dimidio anno effluxo die S. Joh. B., 4 s.

Janv. 1556 : a magistro Guillermo Hodenc ratione sue nutriture pro dimidio anno effluxo in die S. Joh. Baptiste 1566 ut patet in suis litteris et misse, VII l. x s.

1556 : a Jacobo Preudhomme ultra urbem pro termino S. Joh. recepi per manus Ma. Guillerm. Haudent, 20 s.

1557 : a Mag. Guillermo Hodenc ratione sue misse et nutriture pro dimidio anno effluxo in nativitate Domini Jes. C[ti] pro anno 1556, VII l. x s.

Sans insister autrement sur l'intérêt de ces notes qui constatent surabondamment la piété de G. Haudent, remarquons au moins cette date de 1557 terminant ici ses acquits de messes, comme nous l'avons vu tout à l'heure inscrite sur le dernier de ses ouvrages connus ; n'y a-t-il pas dans ce rapprochement, présomption suffisante pour penser que cette date dut aussi être gravée sur la pierre qui, dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié, au prieuré des Carmes, abrita suivant son désir, l'humble tombe de leur précepteur ?

Telles sont rapidement énoncées, les données certaines recueillies sur notre traducteur des Apologues d'Esope ; ajoutons que l'énumération que nous venons de faire des

œuvres dont il a été possible de retrouver le titre, ne donne point la liste complète de ses écrits. Dans *Les faitz et gestes mémorables de plusieurs gens remplis d'une admirable doctrine......* Lyon 1557, Haudent se déclare, par les vers suivants, l'auteur de sept ouvrages :

> Qui notamment d'un prince magnanime
> Appetera les apophtegmes lire,
> Desquelz chacun l'homme en vertu anime,
> Ce petit œuvre il doit prendre et eslire.
> *Qui est de sept le dernier, à vray dire*
> *Qu'a ja mis hors la muse haudentine.*

Quels titres convient-il donc d'ajouter à ceux tout-à-l'heure cités? A l'heure présente, personne ne le saurait dire, mais il y a là une question qui ne peut manquer d'intéresser nos savants confrères, et il n'y a pas à douter que bientôt ils apporteront à cet essai de bibliographie le résultat de leurs persévérantes investigations.

A l'époque de G. Haudent la fable n'était pas à beaucoup près un genre qui n'eut pas été cultivé en France; de bonne heure, et dans la langue nationale, on en avait vu apparaître de curieux recueils. Laissant à part le Roman du Renard et les Bestiaires, qui ne nous intéressent pas au point de vue plus spécial où nous nous plaçons, écartant encore certains livres où l'apologue n'apparaît qu'à l'état d'épisode, citons au XIIIe siècle une des parties les plus populaires des poésies de Marie de



France, les cent trois fables qu'elle mit en vers français d'après le latin de Romulus, et au XIVe siècle les recueils anonymes des fables connus sous le nom d'Ysopet. Dans tous ces ouvrages, déjà le récit des passions, des injustices, des caprices, des travers humains est bien différent de la forme plus compassée des anciens, la nouvelle mise en scène est presque toujours plus habile, et la narration mieux suivie révèle bien souvent, d'une façon particulièrement intéressante, le temps et le lieu où l'auteur recueillait ses observations. Mais comme la fable cherche, vers ce temps encore, moins à plaire qu'à enseigner, elle est moins agréablement narrative qu'essentiellement pédagogique, et, suivant son propre aveu, fait moins de cas de ses fictions que de l'utile morale qui les termine. Son but est entier rempli,

Si à la fin on se veut prendre,
Mais aux *bourdes* ne garde mie.
Toute la mouelle et la mie,
Tout le sens, toute la substance
Vous enseigneront sans doubtance
Les derreniers vers de la fable.

Cette remarque, que Lessing renouvela plus tard pour en argumenter contre La Fontaine coupable, suivant lui, d'avoir enlevé à la fable sa tendance philosophique en la faisant surtout agréable et littéraire, eut pu être appliquée avec quelque vérité à G. Haudent. Je ne vois avant

lui que Guillaume Tardif le *Maistre-liseur du Roy Charles huictiesme*, qui dans sa traduction des trente-trois fables de Laurent Valle ait donné un plus libre cours à son imagination, mais Guillaume Tardif a écrit en prose, et d'ailleurs cette partie de son œuvre est trop peu étendue pour que nous ayons quelque intérêt à l'étudier ici. Il est un autre écrivain avec lequel la comparaison a plus raison d'être faite, d'abord parce qu'il vivait à la même époque, ensuite parce qu'il a traduit en vers français une notable portion des mêmes fables, enfin et surtout pour avoir été particulièrement étudié et cité comme un des plus intéressants prédécesseurs de La Fontaine, je veux parler de Gilles Corrozet. En 1542, ses *fables du très ancien Esope phrigien premièrement escriptes en Græc, et depuis mises en rithme Françoise* furent imprimées chez Denys Janot. Il n'y a nul doute à concevoir que le fabuliste rouennais ait connu cette traduction de G. Corrozet. S'il était utile d'en fournir des preuves, nous les trouverions d'abord dans le succès que semble avoir eu ce livre à son apparition, succès qui franchit certainement en bien peu de temps l'espace entre Paris et Rouen; nous la trouverions plus évidente encore, par la publication dans notre ville, en 1545, d'un petit volume *le Jardin d'honneur*, dans lequel se lisent, parmi d'autres poésies, quelques-unes de ces fables de Corrozet, publication faite précisément chez les frères Dugord, éditeurs de G. Haudent.

Mais cette constatation ne nous paraît devoir rien retirer au mérite de notre auteur; si l'idée de traduire des fables a pu lui être inspirée par l'exemple comme aussi par le succès du poëte parisien, disons de suite que le nouveau traducteur sut donner à son œuvre des qualités particulières. Il nous suffira de prendre au hasard une ou deux fables de Corrozet et de les comparer avec les mêmes sujets dans notre recueil, pour rendre évidentes des différences tout à l'avantage de notre fabuliste. Lisons d'abord la fable *des deux Rats :*

Voluntiers la richesse
Porte avec soy tristesse
Mais seure pauvreté
Porte joyeuseté.

Ung rat de ville eut volunté d'aller
S'esbattre aux champs pour ung peu prendre l'aer,
Ung rat des champs trouva dans une plaine
Qui le semond, et puis chez soy le maine,
Et luy donna de sy peu qu'il avoit
Petit bancquet, comme faire sçavoit.
Le Rat de ville en voyant l'ordonnance
Pauvrete blasme, et louē l'abondance :
Et pour monstrer son bien et son estat,
Dedans la ville il amena ce Rat.
Quant ilz sont là, le riche Rat ordonne
Un beau bancquet, et pour manger luy donne
Pain, lard et chair, mais ce pendant survint
Dans le celier ung bouteiller qui vint

Tirer du vin, lors s'allerent cacher,
En laissant là leur viande et leur chair
En grande peur : Puis l'homme retourna.
Le Rat de ville apres ne séjourna :
Mais de manger à l'aultre feit envie.
Dict l'invité : ma sobre et pauvre vie
Est bien plus seure et stable que la tienne,
Combien que bons repas elle contienne :
Ce que je mange icy me semble fiel,
Pauvres morceaulx aux champs me semblent miel.
Sobre repas en seureté sans faincte
Vault beaucoup mieulx que grand bancquet en crainte.

Quel lecteur ayant en mémoire les vers d'Horace et la narration si vive de La Fontaine, ne critiquerait ici la scène si mal disposée et le style si complètement dénué d'entrain et de finesse ? Certes, Haudent ne rappellera que de bien loin et le poëte latin et notre immortel fabuliste, mais combien il l'emporte sur Corrozet par l'agencement heureux des divers épisodes, par la vie donnée à ses personnages et par le ton naturel de son récit ; c'est volontiers par ces points que la différence s'établit entre ces deux traducteurs du XVI[e] siècle. J'en montrerai un exemple bien plus frappant encore dans la charmante fable *du Laboureur et de l'Alouette :*

Il faut avoir en soy plus grand fiance
Qu'au dict d'autruy, quant à son propre affaire :
Car quand le temps s'approche de la faire
On est laissé et mis en oubliance.

Un homme ses voisins pria
De moissonner ce qu'il y a
De blé en son champ, mais n'y vindrent,
Et bonne excuse vers luy prindrent.
Depuis en pria ses amis,
Qui ne s'en sont en peine mis,
Dont luy frustré de sa pensée,
Sa parole il a addressée
A son fils, disant : Dans demain
Nous deux mettrons icy la main,
Et ferons l'aoust sans ayde aucun,
Puisque le temps est oportun.
Dedans le blé estoit cachée
Une Alouette et sa nichée,
Qui ses paroles entendit,
Lors s'en alla, plus n'attendit :
Disant ainsi : Ce temps pendant
Que le maistre estoit s'attendant
A ses prochains, je n'avois crainte,
Et tenois la promesse à feinte
Mais puisque je voy qu'il y vient
Luy mesme, c'est a bon escient

Ceste fable nous fait entendre
Qu'on ne doit à nully s'attendre :
Et qu'il n'est serviteur, ne maistre
Plus propre que soy pour y estre.

Combien autour de ce tableau de Corrozet le cadre est rétréci, et comme sur sa toile, le dessin et la couleur font défaut ! Aucun ou presque point de ces détails familiers et fins que nous voulons à la fable pour lui trouver son véri-

table charme ; c'est à peine, vraiment, si l'on sait reconnaître, ainsi ternie, l'aimable et délicieuse peinture que nous a laissé le talent d'Aulu-Gelle. Mais si maintenant nous cherchons cette fable dans Haudent, elle nous apparaîtra entière, animée, pleine de son attrayante simplicité, tout à fait digne enfin de soutenir la périlleuse comparaison avec le texte primitif. Comment s'imaginer que cinq années à peine séparent l'œuvre des deux fabulistes que nous venons d'examiner, et comment croire surtout que plus d'un siècle devra s'écouler avant de nous donner la ravissante narration due à la plume de La Fontaine !

Si nous écrivions une notice sur Haudent qui ne serait pas immédiatement suivie de ses apologues, nous devrions peut-être confirmer par un plus grand nombre d'exemples le mérite que nous attribuons au fabuliste rouennais de donner généralement à sa narration un tour vif et naturel, le rendant supérieur à ses devanciers ; mais c'est ici au lecteur, trop facile et agréable occasion de faire lui-même cette recherche, pour que nous en prenions le soin indiscret.

Il ne paraîtra pas sans doute aussi inutile de faire connaître quelles ressources ont été offertes à Haudent pour son œuvre, d'indiquer les auteurs et le livre qui lui ont fourni le texte de ses apologues.

Contrairement à ce que ferait penser l'intitulé de sa traduction, ce n'est pas exclusivement les fables d'Esope que

G. Haudent a mises en vers, mais un recueil composé par divers auteurs. A peu d'exceptions, et presque suivant l'ordre ou nous les lisons ici, elles se retrouvent dans un volume plusieurs fois imprimé, dans la première moitié du XVIe siècle, sous ce titre : *Æsopi Phrygis vita et fabulæ à viris doctiss, in latinam linguam conversæ. — Apologi ex chiliadibus adagiorum Erasmi, — Ex Lamia Politiani, Crinito, Johanne Antonio Campano, Gellio, Gerbellio, Mantuano et Horatio. — Fabulæ Aniani, Hadriano Barlando, et Guilelmo Hermanno interpretibus. — Fabulæ item Laur. Abstemii.....* Robert Etienne en particulier a donné deux très belles éditions de ce recueil, Paris, 1537 et 1545, in-8°.

C'est, il faut bien le reconnaître, une assez singulière réunion que celle de ces fables; les unes, sans grand art, traduites du grec en prose latine par divers auteurs, et souvent deux ou trois fois répétées en termes quelques peu différents (1), les autres écrites par des contempo-

(1) L'ancien conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, Robert, a prétendu que lorsque les mêmes sujets s'étaient trouvés répétés dans le recueil latin, Haudent ne les avait traduits qu'une seule fois ; c'est une erreur qui prouve combien peu ses fables lui étaient connues. La table que nous avons mise à la fin du volume indique au contraire ces répétitions assez fréquentes, et une lecture attentive les fera découvrir plus nombreuses encore, des titres différents ne laissant pas toujours prévoir un même sujet traité deux fois; ainsi la fable du livre 1er : *de deux autres Compaignons* est le même sujet traduit dans le 2e, sous ce titre : *d'un Veneur et d'un Courrieur.*

rains, assez souvent plutôt des contes satiriques que des apologues. Si Haudent, en élaborant sa traduction en vers français, n'avait eu, joint à un grand amour du travail, un véritable talent pour l'accomplir avec facilité, il aurait certainement renoncé à une tâche si longue et si pénible. Il ne devait, en effet, rencontrer presque partout qu'un texte privé d'ornement, simple jusqu'à la sécheresse. C'est surtout dans le contraste de ce texte et de sa traduction que peut véritablement être jugé son talent poétique; qu'il nous suffise de deux seuls exemples pour le faire apercevoir.

Rimicius traduisant de grec en latin la fable *d'un Singe et d'un Renard,* débute par ces simples mots, avant-goût digne du récit tout entier : « Apud brutorum animalium concilium simia ita apposite saltavit, quod omnium fere consensu rex statim fuit creatus. At vulpes...... », et G. Haudent, sans aucun doute, inspiré par la muse de l'apologue, traduit ainsi :

Le singe plein de grand' finesses
Fit quelque jour tant de souplesses,
De petits saulx et momeries,
De bons tours et de singeries
Qu'en effect par commun ottroy
Toute beste l'esleut pour roy
Fors le renard. . . . . . .

Le texte primitif, on le voit, n'est accepté par le poëte

que comme un tracé, un simple canevas, le laissant entièrement maître du choix des ornements.

Dans la fable *d'un Loup et d'une Truye*, dont le traducteur latin n'est pas nommé, le récit est comme le précédent, d'une brièveté manquant tout à la fois d'entrain et d'intérêt, qu'on en juge : « Parturiebat sucula : pollicetur lupus se custodem fore fœtus. Respondit puerpera lupi obsequio se non egere : si velit pius haberi, si cupiat gratum facere, longius abeat. Lupi enim officium constare, non præsentia, sed absentia. » Avec la traduction de G. Haudent, la fable, au contraire, prend une allure vive, intéressante, les acteurs agissent, parlent, la chaleur et la vie sont données à ce récit tout à l'heure froid et inanimé.

Un loup voyant une truye preste
De cochonner, s'en est venu vers elle
En luy disant, Dieu vous gard, sœur beneste !
Tant vous semblez gentille damoyselle
Certainement j'ay grand desir et zelle
De m'employer a vous faire service,
Plaisir aussi, en toutte heure en laquelle
Il vous plaira que je my exercice.
  Surquoy respond la truye : ô mon frere !
Du bon vouloir qu'avez, je vous mercy ;
Puis qu'il vous plait aulcun plaisir me faire,
Je vous supply vous retirer d'icy
Tout au plus loing que vous pourrez, car ainsi
Me donnerez plaisir et reconfort,

Et mosterez hors de crainte et soucy
Lequel j'auroye en faisant vostre effort (1).

On comprend que La Fontaine à la recherche de sujets, trouvant parmi les auteurs qui avaient composé ou traduit des apologues, le livre de G. Haudent, ait pu, ait dû s'y arrêter. La lecture de Marot, pour ne citer qu'un de ses anciens auteurs favoris, lui avait rendu familier le vieux langage, et ces fables, déjà françaises par l'expression comme par le sentiment, avaient certainement, plus que celles des anciens, fixé ses regards et sollicité son génie si admirablement prédisposé pour ce genre de narration.

Un critique ordinairement plus attentif et mieux informé, Sainte-Beuve, a cru pouvoir dire cependant que l'illustre fabuliste n'avait connu aucun de nos vieux conteurs d'apologues : « Le piquant, c'est que La Fontaine ne connaissait pas ces poëmes gaulois à leur source, qu'il n'était pas remonté à tous ces petits Esopes restés en manuscrits, à ces Ysopets, comme on les appelait, et que, s'il les reproduisait et les rassemblait en lui, c'était

(1) *Effort* est bien le mot qu'on lit dans le texte imprimé par les frères Dugord, c'est ce qui l'a fait conserver, mais il paraît meilleur pour la rime que pour le sens assez difficile à bien comprendre ainsi; ne faudrait-il pas plutôt lire *essort :* sortie; *en faisant vostre essort :* en opérant votre sortie, en vous retirant. Le mot latin *absentia* semble lui-même imposer cette interprétation.

à son insu, et il n'en est que plus naturel et il n'en obéit que mieux à la même sève. »

Que de preuves on pourrait apporter pour combattre une telle allégation ! Et d'abord, plus ou moins précis, l'aveu certain de La Fontaine lui-même, quand, faisant paraître en 1668 ses six premiers livres, il disait au cours de sa préface : « Après Phèdre, Avienus a traité les mêmes sujets, enfin les modernes les ont suivis ; nous en avons des exemples non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ..... »

On a encore, avec raison, donné comme preuve de sa connaissance de notre recueil, quelques imitations, ou, si l'on aime mieux, quelques réminiscences ; ces deux vers par exemple,

C'était un chat vivant comme un dévot ermite
Un chat faisant la chatemitte

ne rappellent-ils point ceux-ci précisément dans la même fable :

. . . .
Qui les guettoit soubz l'ombre et couverture
D'estre amyable et de bonne nature
Comme seroit celle d'un sainct hermitte
Ou d'aultre simple et doulce creature
Tant bien scavoit faire la chatemite.

La fable *du Renard et du Bouc* a laissé voir dans les vers suivants de La Fontaine,

> Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
> Mets-les le long du mur : le long de ton échine.
> Je grimperai premièrement;
> Puis sur tes cornes m'élevant,
> A l'aide de cette machine
> De ce lieu-ci je sortirai
> Après quoi, je t'en tirerai.

une similitude assez frappante de pensée et d'expression avec ceux-ci de notre auteur :

> ..... dresser convient ta teste
> Et l'estocquer encontre la paroy
> Par ce moyen je sailliray sur toy
> Et par aprez dessus le bord du puis,
> Facillement pourray saillir, et puis
> Je te prometz de t'en tirer dehors.

Mais, sans nous arrêter plus longtemps à ces rapprochements faits autrefois plus nombreux par M. Millet Saint-Pierre, apportons une troisième preuve bien autrement décisive encore : l'emprunt fait par La Fontaine à Haudent de la fable intitulée : *la Guerre des Chiens des Chatz et des Souris* devenue dans son 12e livre *la Querelle des Chiens et des Chats et celle des Chats et des Souris.* — Les plus persévérantes recherches, continuées depuis le commencement du siècle jusqu'à présent, n'ont permis à personne

de découvrir ce sujet traité ailleurs que dans notre vieux recueil d'apologues !

Il ne s'agit point ici, on le comprend, de ravir la moindre part de la gloire que s'est si justement acquise La Fontaine, personne n'ignore aujourd'hui que ses fables ont été empruntées à nombre d'écrivains. Volontiers ses commentateurs se sont plu à rechercher les différentes sources auxquelles il a puisé, certains qu'ils étaient, à propos de chaque nouvelle découverte, d'avoir une occasion particulière de louer la manière habile dont le poëte se l'était appropriée. Nous avons seulement voulu montrer la parenté littéraire, l'attache certaine, indissoluble qui unissent l'un à l'autre les deux fabulistes. C'est là un honneur que nous revendiquons pour Haudent, tout en comprenant les dangers qu'il y court. Certains critiques, mettant en trop complet oubli l'époque pendant laquelle il écrivait, ou quelquefois prenant intentionnellement tels de ses plus faibles récits, lui ont déjà infligé les injustes arrêts d'une comparaison toujours écrasante. Heureusement des esprits plus attentifs et plus équitables confirmeront les témoignages meilleurs qui ont été rendus de son œuvre, et feront occuper au vieux poëte rouennais, près de La Fontaine, une place moins humble que celle d'Ennius auprès du poëte de Mantoue.

Si, comme il paraît probable, la donnée entière de

la Guerre des Chiens, des Chatz et des Souris, que nous citions tout à l'heure, appartient à Haudent, nous devons l'avouer avec franchise, et contrairement à l'avis de son premier biographe, c'est la seule fable de tout son recueil qu'il ait imaginée (1); en effet, il n'y en a plus après celle-ci que quatre étrangères au recueil latin qui a fourni toutes les autres, et leur origine n'est pas plus ignorée; *du Cousturier de Dieu* et *de deux aultres Cousturiers* sont des légendes pieuses du moyen âge, *d'un curé et de son Chien* est un emprunt fait aux contes de Pogge, enfin *la Confession de l'Asne, du Renard et du Loup* est une des facéties de H. Bebelius *(Facetiarum Henrici Bebelii libri tres, Tubingæ* 1542). En citant cette dernière fable, presque un chef-d'œuvre, nous ne nous inquiétons plus d'enlever à Haudent le mérite d'avoir tiré ses récits de son propre fonds, comme nous l'avons déjà fait apercevoir, il y a ici dans sa manière de remettre en œuvre le sujet emprunté, quelque chose de particulier qui est une véritable invention, un souffle qui est la création même! (2)

(1) M. Millet Saint-Pierre n'a point connu ou consulté le recueil renfermant le texte latin de nos fables, et pour cela a fait honneur à l'imagination de l'auteur français de la plus grande partie des apologues satiriques qui sont à la fin de son œuvre. C'est une erreur singulière, qu'il importe de rectifier.

(2) Un autre poëte normand, Guillaume Gueroult (rouennais aussi, suivant La Croix du Maine), a raconté avec un talent presque égal

Nous ne croyons pas utile avant de terminer cette étude des fables de G. Haudent, de prendre longuement sa défense par rapport à certaines narrations de son IIe livre osées dans le sujet et parfois aussi dans l'expression. Il n'y a rien là qui puisse lui être un juste reproche contre le goût, faire mal juger de sa conduite ou suspecter la bonne foi de ses principes religieux ; ce que nous connaissons de son existence et de ses autres écrits protesteraient contre toute accusation malveillante. Nous devons reconnaître dans ces rares passages, lecteurs habitués aux audaces ingénues, aux mots hardis de nos vieux poëtes, les symptômes du temps où vivait notre auteur, le fait de cette rudesse sociale à laquelle peu d'écrivains ses contemporains ont échappé (1); nous espérons une meilleure,

dans son premier livre des *Emblêmes*, paru à Lyon en 1550, cette confession des trois animaux ; il ne fallait rien moins que la plume de La Fontaine pour oser ensuite toucher à ce récit ; supérieur à ces prédécesseurs, et peut-être à lui-même, il en a tiré l'admirable fable *Les Animaux malades de la peste*.

(1) La délicatesse, le goût plus réservé de notre époque, s'expliquent difficilement et acceptent avec peine le laisser-aller de la littérature et des arts dans ces temps encore si peu éloignés. Hommes et femmes, clercs et laïques, catholiques et réformés y ont cependant tous sacrifié sans le moindre scrupule ; au XVe siècle, la vertueuse Anne de Bretagne laisse parfois les plus singulières images servir à l'ornementation de son splendide livre d'Heures, comme en 1563, Jean de Tournes encadre de ses bois grotesques et de ses priapées les Pseaumes mis en rimes françoises par Clément Marot et Théodore de Beze.

une plus saine appréciation du livre que nous publions, et si nous l'avons donné entier, c'est pour qu'il soit, à l'homme d'études, un document complet devant lequel son esprit n'ait point à s'inquiéter de suppressions plus ou moins judicieusement faites.

Sans avoir l'indiscrète prétention de placer en première ligne l'écrivain que nous rééditons, nous croyons pouvoir dire que désormais intimement uni à l'histoire littéraire de l'Apologue, il forme dans la série des fabuliste un chaînon précieux impossible à détruire. Il en forme un non moins solidement rivé, dans la longue, dans la glorieuse suite de littérateurs qui ont jadis donné tant de renommée à notre contrée, aussi la Société des Bibliophiles Normands eut failli à la mission que lui imposait sa devise : *Ne pereant*, si elle avait laissé s'anéantir le dernier témoin des meilleurs labeurs du poëte rouennais, si elle avait lu, sans paraître la comprendre, cette parole pieuse, mélangée sans doute aussi de quelque espérance humaine : VIE APRÈS MORT.

Après cet aperçu rapide sur Haudent et sur le mérite littéraire de ses fables, il semble encore intéressant d'arrêter l'attention sur ce qu'on a maintenant l'habitude d'appeler l'*illustration* du livre, sur les gravures qui ornent ses pages. Ces bois, reproduits dans notre réimpression avec un soin et une habileté qui en font

de véritables *fac-simile*, apparaissent, lorsqu'on les compare entre eux, d'un faire très différent; les uns montrent ou rappellent les types de la renaissance, si nets et si gracieux, les autres, d'un dessin moins correct, d'une taille moins fine, attestent une main plus lourde et sans doute aussi une époque plus ancienne. En effet, il ne faut pas craindre de le reconnaître, ni hésiter à le dire, en dépit des termes de la requête présentée par les frères Dugord pour l'obtention du privilége, aucun de ces bois n'a été exprès (1) dessiné ou gravé pour le livre de G. Haudent. Suivant un usage vieux autant que l'imprimerie, et dont la tradition à l'heure présente est loin d'être perdue, ils avaient été empruntés à des œuvres antérieurement publiées. Les fables de Corrozet en

(1) Le 22 juin 1546, les frères Dugord présentèrent au Parlement une requête dans laquelle ils exposaient que : « Me Guillaume Haudent, prestre, avoit de nouveau traduict les apologues d'Esope et les avoit mises en rithmes françoises pour les faire imprimer avec figures sur chacun apologue ; ce qu'ils feroient volontiers pourvu qu'il leur fut permis par la Cour et donner temps competent de vendre et distribuer lesdicts livres après qu'ils les auroient fait imprimer *pour se rembourser des grands frais et mises qu'il leur faudra faire tant à tailler lesdictes figures que impression dudict livre.* »

Le jour même, la Cour accorda, pour trois ans, le privilége demandé. — L'achevé d'imprimer que nous lisons à la fin du livre des Apologues étant du 26 août 1547, nous voyons qu'il a fallu un peu plus d'un an pour préparer cette publication.

avaient fourni la majeure partie, environ une centaine, et pour tous les sujets que n'avait point traités cet auteur, il avait fallu chercher ailleurs, prendre ici et là, dans des volumes du genre le plus différent, des images permettant, avec une exactitude relative, de représenter quelques scènes des nouveaux apologues. C'est ainsi que la fable *d'un Calumniateur et du dieu Phebus* laisse reconnaître, non sans étonnement, Moïse portant l'effroi dans l'âme de Pharaon en lui montrant les dix terribles plaies qui devaient affliger le peuple d'Egypte. Le récit intitulé *le Cousturier de Dieu* a pour vignette la représentation des Œuvres de miséricorde. Au-dessous du titre de la fable *d'un Père et de son Enfant*, à n'en point douter, c'est Job que nous voyons abîmé dans la douleur près de sa maison en feu, regardant ses moissons détruites. Oserai-je bien le faire remarquer, en tête de l'apologue intitulé *d'un Homme refusant un clistere*, c'est encore une représentation de Job que nous voyons dans un complet état de nudité; il y figure le patient, le singulier héros du récit, et les personnages qui, dans la narration biblique viennent l'avertir de ses malheurs, jouent dans cette image le rôle des médecins dont les conseils sont si peu écoutés et si mal récompensés.

La recherche de ces gravures, dans les livres tous fort rares où ils ont été employés pour la première fois, et même leur recherche dans les livres où ils ont reparu



depuis nos fables, sans autre changement que la détérioration causée par leur emploi réitéré, par les années, quelquefois par les siècles, ne nous a point semblé seulement œuvre de simple curiosité, mais une étude vraiment utile. N'y a-t-il pas un intérêt évident à connaître le véritable sujet des figures que nos vieux dessinateurs et nos *tailleurs d'hystoires* avaient en vue au moment de leur travail? L'histoire de la gravure sur bois, habilement tentée, plutôt que définitivement écrite, n'y pourrait-elle d'ailleurs puiser quelques enseignements, y apercevoir, par exemple, les causes d'erreurs qui peuvent naître pour ses auteurs des dates de tant d'ouvrages, où les gravures sans nom et sans monogramme laissent à si grand peine apercevoir leur lointaine origine?

Quelque soin que nous ayons mis à retrouver l'emploi primitif de nos gravures, c'est seulement en 1538, dans l'édition de C. Marot donnée par Denys Janot, que nous en reconnaissons une, au Ier livre des Métamorphoses d'Ovide, celle qui orne la fable intitulée : *un Joueur de harpe.*

Trois ouvrages de Gilles Corrozet viennent ensuite qui nous offrent la plus ample moisson. En 1539, le poëte parisien publiait, en un volume in-16, *Les Blasons domestiques contenantz la decoration d'une maison honneste et du mesnage estant en icelle : Invention joyeuse et moderne.* Il y a dans cet ouvrage, parmi ses vingt-sept figures,

deux de nos bois, et comme il paraît probable qu'ils sont employés là, pour la première fois, nous croyons intéressant de donner une partie du texte qui les accompagne. La gravure ornant notre 72e fable, liv, Ier, est dans le petit volume de 1539 placée au-dessus du *Blason de la Sasle et de la Chambre :*

Chambre tresclere et bien quarrée,
Chambre au corps humain preparée,
Chambre bastie d'ung masson
Par tresexcellente facon
Chambre dont les vitres sont telles
Qu'on n'en vidt jamais de plus belles,
Chambre ou pour faire ung doulx marcher
On a embrissé le plancher.
Chambre natée en toute place,
O chambre de tant bonne grace.
Chambre tapissée si bien
Qu'on ne scauroit dire combien,
Ou on void les ruses et tours
D'armes, de chasses et d'amours,
Les boys, les champs, et les fontaines
Les monts et vaulx, et vertes plaines,
Chambre illustrée de tableaux
Tant bien faictz, tant riches, tant beaulx.
Chambre de si grand beaulté
Que l'amoureuse déité
De Cupido, a chascune heure
Y vouldroit bien faire demeure,
Chambre belle tant que peult estre
Ressemblant Paradis terrestre

Pourveu que l'homme et femme aussi
Y soient sans guerre, et sans soucy.
. . . .

Dans le même volume, nous trouvons, personnifiant l'Amour, l'image placée au commencement de la 52e fable du IIe livre de G. Haudent :

Amour est painct ainsi qu'ung jeune enfant
Qui est tout nud et n'a vesture aulcune,
Blanc et poly, joyeux et triumphant.
. . . .

Un autre ouvrage fort curieux du même auteur portant pour titre : *Hecatomgraphie. C'est a dire les descriptions de cent figures et hystoires, contenans plusieurs appophtegmes, proverbes, sentences et dictz tant des anciens que des modernes.* Paris, Denys Janot 1541 (et 1543), montre, parmi ses cent figures, une vingtaine environ qui ont servi plus tard à représenter diverses scènes de nos fables. Il serait trop long de nous arrêter à les énumérer toutes; mais pour donner une idée de ce curieux livre et surtout pour bien faire comprendre plusieurs de nos gravures qui sont là dans leur première et véritable situation, nous reproduirons le texte de plusieurs d'entre elles. — La description de la nef placée dans Haudent en tête de la 70e fable, est ainsi faite :

Comme en la nef chascun s'applicque
Faire l'office ou il est mis,

Tout ainsi en la republicque,
Par degré plusieurs sont commis.
 Quand la nef est bien equippée
De mastz, de rames et de voilles
Et que la mer l'a attrapée
Entre les eaux et les estoilles
Là est le patron resident.
Honoré comme un president,
Par qui la nef est gouvernée :
Puis elle est conduicte et menée
Des galiotz le voile au vent,
L'un est a la proue devant,
L'aultre est au mast, l'aultre à la hune :
Ainsi chascun se met avant
Pour venir au port sans fortune.
 A bon droict peult on comparer
La republicque à la navire,
Ainsi la faut il preparer
Pour la bien mener et conduire :
Les ungs ont le gouvernement
Dessus tout generalement,
Aultres soubz eulx tiennent office,
Chascun employe son service
Pour le bien du pauvre commun,
Par ordre et en temps opportun,
Selon son degré et puissance,
Et pour l'entretenir, chascun
Y faict de soy obeyssance.

La fable *d'un Chameau* a pour gravure un cheval sans selle ni bride monté par une femme nue, ce qui n'est nullement en rapport avec son texte; nous trouvons au

contraire à cette figure équestre sa signification naturelle dans l'*Hecatomgraphie :*

Temerité trop jeune sotte
Sur un cheval voltige et trotte
Sans selle, sans resne et sans bride
Et sans avoir aucune guide.
Qui veult paindre a la vérité
L'ymage de Temerité
Il fault quelle soit toute nue
Et pour estre encor mieulx congneue
Elle chevauche un grand cheval
Qui court et poste a mont et val
Pource qu'il n'est encor dompté
Car aucun n'a sur luy monté
Et qui pis est n'a bride ou frain
Qu'elle peut tenir en la main]
Ains court comme descongnoissante
Sans tenir chemin, voye ou sente
Et des esperons poingt et picque
Ce cheval, qui ses piedz applicque
A ruer et saulter en lær
Si fort qu'on ne le void aller
Elle a des fleurs une couronne
Qui son plaisant chef environne
Et ses cheveulx longs et espars
Derriere elle de toutes pars
Pendent et volettent au vent.
Ceste hystoyre est mise en avant
Notant qu'en folle hardiesse
N'y a grand raison et sagesse
Car elle est trop avantageuse
Trop indiscrete et oultrageuse.

Donnons encore, puisée à la même source, l'explication plus vraie de la figure si singulièrement placée au commencement de la fable *d'un Tahon et d'un Lyon* :

Un doulx aigneau soubz son pied tient
Le Lyon des bestes le prince
Humilité maistrie et vince
Les plus grands que terre soustient.
Petit aigneau aimable et innocent
Tu as vaincu ce Lyon grande beste
Tu luy as mis ton pied dessus sa teste
Vers toi s'encline et au faict se consent
Il fleure bien ta doulceur et la sent.
Ton pied doulcet faict ses crins abbaisser
Et sa fureur du tout en tout cesser
Ses yeulx cruelz se baissent vers la terre.
Tu as sur luy (non par ta force) acquis,
Mais par douceur, un grand triumphe exquis,
Tant qu'il est prest de te quicter la guerre.
O que tu es de Dieu la bien aymée,
Humilité au bel Aigneau, semblable
Ta courtoysie et facon amyable
Vince l'orgueil qui a la teste armée.
Tu reluyras par claire renommée,
En rapportant triumphe de victoire,
Ton nom au chief de la sacrée histoire
Sera escript, non pas soubz letres closes,
Et soubz ton nom sera mis en memoire
Humilité qui vince toutes choses.

Enfin, car il ne faut pas que nous nous laissions entraîner au plaisir de ces curieuses citations, avant

de fermer le livre, empruntons-lui seulement encore la plaisante explication de la figure placée en tête de la fable 121 du IIe livre :

Un Homme avoit une Femme assez belle,
Qui n'estoit pas à son gré bien fidelle,
Et meit cela si bien en fantasie
Qu'il en tumba au mal de jalousie,
Voire à bon droict. Or feit il tost apres
Aux parens d'elle un banquet tout expres
Et apres boire et levées les tables
Leur racompta en mots non delectables
Comment sa femme alors se gouvernoit,
Et qu'envers luy tresmal se maintenoit,
En concluant et donnant à entendre
Qu'il la quictoit et qu'il leur vouloit rendre.
On luy respond que soubz clere beaulté
Estre ne peult telle desloyaulté,
Et qu'elle avoit l'apparence et la face
D'honnesteté et vertueuse grace.
Ha Messeigneurs (dict il) voyez vous pas
Ces beaulx souliers dont je marche grands pas?
Ils sont tous neufz, mais ne savez ou est-ce
Que l'un d'iceulx secretement me blesse
Car soubz doulceur par dehors embasmée
Gist une aigreur dedans envenimée.
Par le propos que ce mary deduict
Voyons que n'est tout or ce qui reluyt,
Et que vray est du Poete le Proverbe
Que le serpent gist souvent dessoubz l'herbe.

Les fables du très ancien Esope phrigien premierement

escriptes en Græc, et depuis mises en rithme Françoise par Gilles Corrozet, dont par ordre de date nous devons parler maintenant, parurent in-8° en 1542, chez Denys Janot. Toutes les figures de ce volume, environ une centaine, ont été employées, nous l'avons déjà dit, dans nos apologues; c'est l'emprunt le plus nombreux comme aussi le plus naturel qui ait été fait au profit du livre de G. Haudent. Nous n'avons plus besoin d'aller chercher, par rapport à ces bois, dans un texte étranger, l'explication des scènes représentées; quoique différentes par l'expression, les fables sont les mêmes au fond, et on s'explique très bien la pensée qu'on a eue de les placer dans notre volume de 1547. Disons, pour en faire apprécier la valeur au point de vue artistique, que Papillon les a crues gravées par Jean Cousin, et que F. Didot pense tout au moins que les dessins en ont été donnés par ce célèbre artiste.

En 1545, les frères Dugord (1) firent paraître un charmant petit in-16, portant pour titre : *Le Jardin d'honneur*

(1) Signalons, à propos de ce petit volume, une particularité qui semble avoir échappé aux bibliographes normands et n'a point été non plus signalée par M. E. Gosselin, dans la partie de ses *Glanes* où, s'occupant de nos libraires rouennais, il donne quelques détails sur la famille Dugord : l'existence à cette époque d'un troisième frère libraire lui-même. A la fin du *Jardin d'honneur*, on lit : Imprimé à Rouen par Jehan Petit, pour Robert, Jehan et Guyon Dugord Frères.

contenant en soy plusieurs apologies (sic), *proverbes et dictz moraulx avec les hystoires et figures. Aussi y sont adjoustez plusieurs Ballades, Rondeaulx, Dixains, Huictains et Triolletz fort joyeux* (1). Ce recueil, bien autrement joyeux que le titre ne semble peut-être l'indiquer, contient, pour servir d'ornement à ces poésies prises un peu partout, mais surtout à G. Corrozet, plus de soixante-dix figures parmi lesquelles vingt environ se montreront, deux ans plus tard, dans nos fables. Au milieu de ces textes, prenons discrètement un seul *dixain*, qui nous expliquera mieux que l'apologue *de deux Vaisseaux derain et lautre de terre* la figure assez gracieuse qui commence les deux pièces de vers :

Pour essayer si le pot est fendu,
Nous y versons de l'eau à l'adventure
Non pas du vin, car il seroit perdu,
Si le vaisseau avoit quelque fracture.
Cecy nous donne expresse conjecture
Que si voulons prouver un estranger
Nous luy dirons quelque segret legier,
Pour bien scavoir s'il est sobre en langaige
D'un grand secret serions trop en dangier,
S'il advenoit qu'en parler fust volage.

Enfin, en 1546, Nicolas Leroux imprimait aussi pour les frères Dugord un petit volume de poésies dans le

(1) Le *Jardin d'honneur* a reparu, même format et mêmes figures, à Paris en 1549, chez Estienne Groulleau.

même format intitulé : *Le Mirouer de prudence contenant plusieurs Sentences Apophthegmes et dictz moraulx des sages Anciens.* C'est un livre d'un tout autre genre que le précédent, mettant en vers, suivant les développements imaginés par l'auteur, quelque courte sentence latine placée en sommaire. Parmi un assez grand nombre de figures qui s'y aperçoivent, douze appartiennent à la série qui nous intéresse.

Citons une de ces sentences ; elle est ornée de la figure de notre fable *d'un Veufvier et d'une Veufve*, et traduit ou plutôt développe cette maxime du philosophe Cléobule : *Cum uxore non contende.*

Garde toi bien de contendre et de battre
Avec ta femme en contraires propos,
Tu ne sçaurois la gagner pour la battre,
Sois gracieux, si veulx avoir repos.
Si elle n'est parfois en bon dispos,
Endure d'elle, ainsi qu'il faut qu'endure
De tes deffaulx, et si la chose est dure,
Pensez que c'est pour ensemble avoir paix
Et qu'onc ne fut de pure creature
Qui n'eust ung si, fors une dont me tais.

Après l'année 1547 (celle où parurent nos Apologues), nous ne perdons pas davantage de vue ces gravures ; et nous allons tenter l'énumération aussi rapide que possible des livres où nous en avons remarqué à Paris, à Rouen ou à Troyes.



Dès 1548, Jehan Ruelle faisait paraître, avec quelques-unes de ces figures: *Lactance Firmian des divines Institutions contre les Gentils et Idolatres, nouvellement imprimé avec histoires. Traduict de latin en francoys, dedié au Roy de France par Renc Fame, notaire et secrétaire dudit seigneur.*

En 1549, Robert Valentin, libraire à Rouen, publiait dans cette ville un volume de liturgie intitulé: *Diurnale romanum totum officium recens promulgatum ab authore recognitum....* Ce petit in-12 commence par un calendrier où chaque mois est allégoriquement représenté par une gravure. Quatre sur les douze appartiennent à nos fables. Février, avec cette devise: *Ligna cremo*, a emprunté l'image de la fable 64, Ier livre; Mai, *Mihi flos servit*, reproduit le sujet galant *d'un Jeune homme*; Septembre, *Semen humi jacto*, a pris fort à propos le semeur de notre 127e fable, Ier livre, et Décembre, *Mihi macto*, la gravure *d'un Laboureur et de ses chiens.*

Les frères Dugord, dont en passant nous pouvons constater l'activité, éditant, en 1550 et 1552, *Les combatz du fidelle Papiste pelerin romain contre l'apostat Antipapiste tendant a la synagogue de Geneve maison babilonique des Lutheriens...*, composé par Artus Désiré, trouvèrent encore occasion de placer dans ce livre un certain nombre des susdites gravures; cet ornement, paraît-il, y avait sa place nécessairement marquée, car le même ouvrage,

sous cet autre titre : *Les Batailles et Victoires du Chevalier Celeste contre le Chevalier Terrestre, l'un tirant a la maison de Dieu et l'autre a la maison du Prince du monde chef de l'eglise maligne....* reparaissant à Paris, en 1553, chez Magdaleine Boursette, et en 1557, 1560, 1579, 1586, chez Ruelle, les reproduisit aussi.

Au reste, les libraires Ruelle (d'abord Jehan et plus tard sa veuve) se sont fréquemment servis de certains de nos bois ; dès 1551 (aussi en 1554 et 1567), dans *Le defensoire de la foy chrestienne contenant en soy le miroër des francs Taulpins autrement nommez Luthériens....* une nouvelle œuvre du fougueux Artus Désiré, nous en trouvons encore l'emploi. Citons rapidement de la même librairie, et présentant cette particularité :

Lactance Firmian des divines Institutions contre les Gentilz et Idolatres nouvellement imprimé avec histoires traduict de latin en francoys..., par Rene Fame, 1555, édition différente de celle de 1548, mais contenant aussi quelques figures de nos fables ;

Sanctum Jesu Christi Evangelium,.... acta Apostolorum simul etiam cum figuris, 1559 ;

Les Epitres et Evangiles traduicts en françoys avec figures, 1564.

Un de nos imprimeurs rouennais les plus connus, Martin Le Mesgissier, possédait à son tour, en 1609, plusieurs de ces gravures ; aussi le voit-on, non sans

quelque étonnement, les employer dans deux petits volumes intitulés : *Le dernier tresor des Chansons amoureuses recueillis des plus excellents airs de Court et augmentez d'une infinité de tresbelles chansons nouvelles et musicalles.* Nous n'osons pas dire que cet emploi soit toujours bien justifié par le texte. Qui s'expliquera, en effet, la gravure de la fable 38, livre Ier, au-dessus de cette chanson:

Pendant que le soleil luira
Et qu'il aura sa clarté belle,
Et que la terre produira
J'aymeray tousjours ma rebelle.
Plustost l'Hyver sera sans glaçon
Et le beau Printemps sans fleurette
Plustot la mer sera sans poisson
Que n'aime tousjours ma brunette.

Quel rapprochement pourra-t-on bien faire entre la gravure *d'un Jaloux et de sa femme* avec cette autre chanson :

Rossignolet du bois joly
Va-t-en dire à mon doux ami
Que je me recommande à luy
Tout par amour ?
Et que je vois à l'ombre d'un soucy
Finir mes jours.

Mais, ne l'oublions pas, le modeste recueil qui contient ces chansons ne semblait pas appelé à prendre place un jour sur les tablettes des bibliophiles, moins encore à l'honneur d'être regardé avec tant d'attention. Son exis-

vogue devait être éphémère, amuser un moment les yeux, égayer sans grande prétention l'esprit, et puis aussitôt disparaître pour faire place à quelque production aussi légère.

Par quelle singulière fortune ces gravures, vers ce temps, ont-elles été se réfugier dans une imprimerie troyenne? C'est ce qui serait difficile de dire d'une façon bien précise; mais ce qui nous fait apercevoir déjà un livre plusieurs fois réimprimé dans le XVIIe et le XVIIIe siècle sous ce titre : *Les Fables et la Vie d'Ésope phrygien traduites du grec en françois selon la version grecque avec le sens moral. A Troyes, chez Garnier, imprimeur.* Ce sont bien là nos bois (81 environ), et non point leur copie (1). L'examen le plus attentif ne peut que confirmer cette allégation. Ajoutons que ce n'est pas seulement cette notable partie de nos gravures, mais leur presque totalité, qui, privées de leur éclat primitif, déchues de leur valeur artistique d'autrefois, sont venues à la fin servir d'ornement à quelques livres de la bibliothèque bleue. Nous en trou-

(1) Telle fut sans doute l'espèce de renommée populaire que donnèrent à ces gravures les premières éditions troyennes des fables, qu'il s'en fit des contrefaçons. Nous avons pu en constater une copie fort exacte pour le dessin, mais d'un burin lourd et grossier, dans une édition datée à Rouen en 1659 : *Æsopi Phrygis fabulæ elegantissimis iconibus illustratæ cum latina versione græco textui adjuncta........ Rothomagi, apud Viduam La Prevost, prope Collegium Societatis Jesu.*



vons la preuve dans deux publications qui nous révèlent, chose bien autrement singulière, que ces bois eux-mêmes existent encore à l'heure présente. Un amateur de Troyes, M. Varlot, ayant réuni dans deux volumes, sous le titre d'*Illustration de l'ancienne imprimerie troyenne*, 1850, et de *Xilographie de l'imprimerie troyenne*, 1859, les anciens bois qui avaient servi dans les livres populaires publiés dans sa ville, nous y avons retrouvé notre collection presque entière (1), mais ne laissant que trop voir le poids et la fatigue de si nombreuses années ; tous sont émoussés, usés, brisés, frustes, presque méconnaissables !

Nous terminons ici ces notes, bien que les sachant incomplètes, inquiet déjà d'entendre blâmer leur étendue trop grande par rapport à ce qu'on serait en droit d'appeler un accessoire dans notre publication. Disons pour nous justifier, que nous avons trouvé dans ces recherches iconographiques un véritable intérêt et que nous avons espéré le faire partager à quelques-uns de nos lecteurs.

Un mot maintenant sur la manière dont nous avons compris et exécuté cette réimpression. Bien que n'ayant point le fanatisme du livre rare jusqu'à l'aimer pour ses fautes typographiques, il nous a ce-

(1) L'*Illustration de l'imprimerie troyenne* ne nous offre qu'une seule de nos gravures page 36, mais la *Xilographie*, dans les pages 43 et 60 à 68, possède notre série presque complète.

tence devait être éphémère, amuser un moment les yeux, égayer sans grande prétention l'esprit, et puis aussitôt disparaître pour faire place à quelque production aussi légère.

Par quelle singulière fortune ces gravures, vers ce temps, ont-elles été se réfugier dans une imprimerie troyenne? C'est ce qui serait difficile de dire d'une façon bien précise; mais ce que nous fait apercevoir déjà un livre plusieurs fois réimprimé dans le XVIIe et le XVIIIe siècle sous ce titre : *Les Fables et la Vie d'Esope phrigien traduictes de grec en françois selon la version grecque avec le sens moral. A Troyes, chez Garnier, imprimeur.* Ce sont bien là nos bois (80 environ), et non point leur copie (1), l'examen le plus attentif ne peut que confirmer cette allégation. Ajoutons que ce n'est pas seulement cette notable partie de nos gravures, mais leur presque totalité, qui, privées de leur éclat primitif, déchues de leur valeur artistique d'autrefois, sont venues à la fin servir d'ornement à quelques livres de la bibliothèque bleue. Nous en trou-

(1) Telle fut sans doute l'espèce de renommée populaire que donnèrent à ces gravures les premières éditions troyennes des fables, qu'il s'en fit des contrefaçons. Nous avons pu en constater une copie fort exacte pour le dessin, mais d'un burin lourd et grossier, dans une édition faite à Rouen en 1619 : *Æsopi Phrygis fabulæ elegantissimis iconibus, illustrata cum latinâ versione græco textui adjunctâ....... Rothomagi, apud Nicolaum Le Prevost, prope Collegium Societatis Jesu.*

vons la preuve dans deux publications qui nous révélent, chose bien autrement singulière, que ces bois eux-mêmes existent encore à l'heure présente. Un amateur de Troyes, M. Varlot, ayant réuni dans deux volumes, sous le titre d'*Illustration de l'ancienne imprimerie troyenne*, 1850, et de *Xilographie de l'imprimerie troyenne*, 1859, les anciens bois qui avaient servi dans les livres populaires publiés dans sa ville, nous y avons retrouvé notre collection presque entière (1), mais ne laissant que trop voir le poids et la fatigue de si nombreuses années ; tous sont émoussés, usés, brisés, frustes, presque méconnaissables !

Nous terminons ici ces notes, bien que les sachant incomplètes, inquiet déjà d'entendre blâmer leur étendue trop grande par rapport à ce qu'on serait en droit d'appeler un accessoire dans notre publication. Disons pour nous justifier, que nous avons trouvé dans ces recherches iconographiques un véritable intérêt et que nous avons espéré le faire partager à quelques-uns de nos lecteurs.

Un mot maintenant sur la manière dont nous avons compris et exécuté cette réimpression. Bien que n'ayant point le fanatisme du livre rare jusqu'à l'aimer pour ses fautes typographiques, il nous a ce-

(1) L'*Illustration de l'imprimerie troyenne* ne nous offre qu'une seule de nos gravures page 36, mais la *Xilographie*, dans les pages 43 et 60 à 68, possède notre série presque complète.

pendant paru convenable de ne rien changer ici au texte original. Nous n'avions à reproduire ni un manuscrit dont l'écriture pouvait avoir été altérée par un copiste négligent, ni un ouvrage ayant eu plusieurs éditions, parmi lesquelles nous avions à rétablir la meilleure version, nous possédions un seul texte et, on le sait, pour quelques pages même un seul exemplaire complet. Aussi telle cette partie des œuvres de Guillaume Haudent nous a été donnée par les frères Dugord; telle nous l'avons réimprimée page pour page, vers pour vers, nous dirions presque avec certitude lettre pour lettre, reproduisant toutes les coquilles et les bourdons, laissant vide la place des caractères tombés (1), élargissant seulement les marges du livre. Au milieu des fautes qui se laissent apercevoir dès le revers du titre, et qui se mêlent bientôt à un texte d'une orthographe indécise, à un français sentant si complètement son vieux terroir normand, il nous a paru qu'il y avait par rapport aux corrections une réserve utile,

(1) Le 7e avant-dernier vers de la fable d'*un Lyon et d'une Souris* est ainsi resté privé de son commencement, ce qui le fait assez peu facile à comprendre; c'est, dans tout le volume, l'exemple le plus notable de ce genre d'accident. Nous n'avons point, à cet endroit, rétabli le texte manquant pour rester fidèle à notre parti pris de reproduction fac-similaire, car autrement nous aurions très bien interpréter la pensée et l'expression de l'auteur en imprimant :

Que le cordail a peu syer.

indispensable même, à apporter. Ici et là, telle forme anormale pouvait venir d'une erreur d'impression, mais ailleurs et le plus souvent, cette locution singulièrement typographiée, ce mot qui nous étonne dans le bizarre arrangement de ses lettres, cet autre apparaissant avec deux, trois, quelquefois quatre variantes dans sa forme, les accents et la ponctuation manquant à cet endroit, inutiles à telle autre place, en général si peu réguliers dans leur emploi, toutes ces anomalies pouvaient avoir leur raison d'être. C'est beaucoup trop se hasarder qu'essayer de rétablir avec certitude dans de telles circonstances un texte aussi étendu ; le temps, le lieu, l'usage, la prononciation, l'hésitation aussi de la langue soit parlée, soit écrite, sont autant d'écueils surgissant de tous les côtés. Ne valait-il pas mieux laisser à quelques places subsister l'erreur, que tenter de rectifier parfois une forme ancienne mal comprise, et risquer ainsi d'enlever une occasion précieuse pour les recherches philologiques. La faute bien avérée nous a, quand même, paru bonne à conserver au milieu de ces nécessités d'interprétation, comme une sorte d'avertissement utile pour se méfier, dans tel autre passage douteux, de l'exactitude typographique.

Si ces raisons brièvement et sincèrement exposées n'étaient pas agréées par tous les lecteurs, à ceux qui croiraient devoir reprocher ce texte trop servilement

suivi, comme à ceux qui reprocheraient, peut-être avec plus de raison, une étude trop incomplète des *Apologues* de G. Haudent, l'éditeur protestant de son intention de satisfaire tout le monde, adressera volontiers en finissant l'humble requête de l'imprimeur Jehan Le Prest :

> Il vous supply tous ces cas luy remettre
> En promettant mieulx faire à l'advenir.

Ch. LORMIER.

Trois centz

ſoixãte & ſix Apologues d'Eſo pe, Treſexcellent Philoſophe,

Premierement traduictz de Grec en Latin, par pluſieurs illuſtres Autheurs : comme Laurens valle, Eraſme, & autres. Et nouuellement de Latin en Rithme Françoyſe,

Par maiſtre Guillaume haudent.

VIE APREZ MORT.

Auec priuilege,
A *Rouen.*

Au portail des Libraires aux boutiques de Robert & Iehan du gord freres Libraires.
1547.

A

sous cet autre titre : *Les Batailles et Victoires du Chevalier Celeste contre le Chevalier Terrestre, l'un tirant a la maison de Dieu et l'autre a la maison du Prince du monde chef de l'eglise maligne....*, reparaissant à Paris, en 1553, chez Magdaleine Boursette, et en 1557, 1560, 1579, 1586, chez Ruelle, les reproduisit aussi.

Au reste, les libraires Ruelle (d'abord Jehan et plus tard sa veuve) se sont fréquemment servis de certains de nos bois ; dès 1551 (aussi en 1554 et 1567), dans *Le defensoire de la foy chrestienne contenant en soy le miroër des francs Taulpins autrement nommez Luthériens....* une nouvelle œuvre du fougueux Artus Désiré, nous en trouvons encore l'emploi. Citons rapidement de la même librairie, et présentant cette particularité :

Lactance Firmian des divines Institutions contre les Gentilz et Idolatres nouvellement imprimé avec histoires traduict de latin en francoys..., *par Rene Fame*, 1555, édition différente de celle de 1548, mais contenant aussi quelques figures de nos fables ;

Sanctum Jesu Christi Evangelium,.... acta Apostolorum simul etiam cum figuris, 1559 ;

Les Epitres et Evangiles traduicts en françoys avec figures, 1564.

Un de nos imprimeurs rouennais les plus connus, Martin Le Mesgissier, possédait à son tour, en 1609, plusieurs de ces gravures ; aussi le voit-on, non sans

quelque étonnement, les employer dans deux petits volumes intitulés : *Le dernier tresor des Chansons amoureuses recueillis des plus excellents airs de Court et augmentez d'une infinité de tresbelles chansons nouvelles et musicalles.* Nous n'osons pas dire que cet emploi soit toujours bien justifié par le texte. Qui s'expliquera, en effet, la gravure de la fable 38, livre Ier, au-dessus de cette chanson:

Pendant que le soleil luira
Et qu'il aura sa clarté belle,
Et que la terre produira
J'aymeray tousjours ma rebelle.
Plustost l'Hyver sera sans glaçon
Et le beau Printemps sans fleurette
Plustot la mer sera sans poisson
Que n'aime tousjours ma brunette.

Quel rapprochement pourra-t-on bien faire entre la gravure *d'un Jaloux et de sa femme* avec cette autre chanson :

Rossignolet du bois joly
Va-t-en dire à mon doux ami
Que je me recommande à luy
Tout par amour ?
Et que je vois à l'ombre d'un soucy
Finir mes jours.

Mais, ne l'oublions pas, le modeste recueil qui contient ces chansons ne semblait pas appelé à prendre place un jour sur les tablettes des bibliophiles, moins encore à l'honneur d'être regardé avec tant d'attention. Son exis-

tence devait être éphémère, amuser un moment les yeux, égayer sans grande prétention l'esprit, et puis aussitôt disparaître pour faire place à quelque production aussi légère.

Par quelle singulière fortune ces gravures, vers ce temps, ont-elles été se réfugier dans une imprimerie troyenne? C'est ce qui serait difficile de dire d'une façon bien précise; mais ce que nous fait apercevoir déjà un livre plusieurs fois réimprimé dans le XVII[e] et le XVIII[e] siècle sous ce titre : *Les Fables et la Vie d'Esope phrigien traduictes de grec en françois selon la version grecque avec le sens moral. A Troyes, chez Garnier, imprimeur.* Ce sont bien là nos bois (80 environ), et non point leur copie (1), l'examen le plus attentif ne peut que confirmer cette allégation. Ajoutons que ce n'est pas seulement cette notable partie de nos gravures, mais leur presque totalité, qui, privées de leur éclat primitif, déchues de leur valeur artistique d'autrefois, sont venues à la fin servir d'ornement à quelques livres de la bibliothèque bleue. Nous en trou-

(1) Telle fut sans doute l'espèce de renommée populaire que donnèrent à ces gravures les premières éditions troyennes des fables, qu'il s'en fit des contrefaçons. Nous avons pu en constater une copie fort exacte pour le dessin, mais d'un burin lourd et grossier, dans une édition faite à Rouen en 1619 : *Æsopi Phrygis fabulæ elegantissimis iconibus, illustrata cum latinâ versione græco textui adjunctâ....... Rothomagi, apud Nicolaum Le Prevost, prope Collegium Societatis Jesu.*

vons la preuve dans deux publications qui nous révélent, chose bien autrement singulière, que ces bois eux-mèmes existent encore à l'heure présente. Un amateur de Troyes, M. Varlot, ayant réuni dans deux volumes, sous le titre d'*Illustration de l'ancienne imprimerie troyenne*, 1850, et de *Xilographie de l'imprimerie troyenne*, 1859, les anciens bois qui avaient servi dans les livres populaires publiés dans sa ville, nous y avons retrouvé notre collection presque entière (1), mais ne laissant que trop voir le poids et la fatigue de si nombreuses années ; tous sont émoussés, usés, brisés, frustes, presque méconnaissables !

Nous terminons ici ces notes, bien que les sachant incomplètes, inquiet déjà d'entendre blâmer leur étendue trop grande par rapport à ce qu'on serait en droit d'appeler un accessoire dans notre publication. Disons pour nous justifier, que nous avons trouvé dans ces recherches iconographiques un véritable intérêt et que nous avons espéré le faire partager à quelques-uns de nos lecteurs.

Un mot maintenant sur la manière dont nous avons compris et exécuté cette réimpression. Bien que n'ayant point le fanatisme du livre rare jusqu'à l'aimer pour ses fautes typographiques, il nous a ce-

(1) L'*Illustration de l'imprimerie troyenne* ne nous offre qu'une seule de nos gravures page 36, mais la *Xilographie*, dans les pages 43 et 60 à 68, possède notre série presque complète.

pendant paru convenable de ne rien changer ici au texte original. Nous n'avions à reproduire ni un manuscrit dont l'écriture pouvait avoir été altérée par un copiste négligent, ni un ouvrage ayant eu plusieurs éditions, parmi lesquelles nous avions à rétablir la meilleure version, nous possédions un seul texte et, on le sait, pour quelques pages même un seul exemplaire complet. Aussi telle cette partie des œuvres de Guillaume Haudent nous a été donnée par les frères Dugord, telle nous l'avons réimprimée page pour page, vers pour vers, nous dirions presque avec certitude lettre pour lettre, reproduisant toutes les coquilles et les bourdons, laissant vide la place des caractères tombés (1), élargissant seulement les marges du livre. Au milieu des fautes qui se laissent apercevoir dès le revers du titre, et qui se mêlent bientôt à un texte d'une orthographe indécise, à un français sentant si complètement son vieux terroir normand, il nous a paru qu'il y avait par rapport aux corrections une réserve utile,

(1) Le 7ᵉ avant-dernier vers de la fable d'*un Lyon et d'une Souris* est ainsi resté privé de son commencement, ce qui le fait assez peu facile à comprendre; c'est, dans tout le volume, l'exemple le plus notable de ce genre d'accident. Nous n'avons point, à cet endroit, rétabli le texte manquant pour rester fidèle à notre parti pris de reproduction fac-similaire, car autrement nous aurions très bien interpréter la pensée et l'expression de l'auteur en imprimant :

Que le cordail a peu syer.

indispensable même, à apporter. Ici et là, telle forme anormale pouvait venir d'une erreur d'impression, mais ailleurs et le plus souvent, cette locution singulièrement typographiée, ce mot qui nous étonne dans le bizarre arrangement de ses lettres, cet autre apparaissant avec deux, trois, quelquefois quatre variantes dans sa forme, les accents et la ponctuation manquant à cet endroit, inutiles à telle autre place, en général si peu réguliers dans leur emploi, toutes ces anomalies pouvaient avoir leur raison d'être. C'est beaucoup trop se hasarder qu'essayer de rétablir avec certitude dans de telles circonstances un texte aussi étendu ; le temps, le lieu, l'usage, la prononciation, l'hésitation aussi de la langue soit parlée, soit écrite, sont autant d'écueils surgissant de tous les côtés. Ne valait-il pas mieux laisser à quelques places subsister l'erreur, que tenter de rectifier parfois une forme ancienne mal comprise, et risquer ainsi d'enlever une occasion précieuse pour les recherches philologiques. La faute bien avérée nous a, quand même, paru bonne à conserver au milieu de ces nécessités d'interprétation, comme une sorte d'avertissement utile pour se méfier, dans tel autre passage douteux, de l'exactitude typographique.

Si ces raisons brièvement et sincèrement exposées n'étaient pas agréées par tous les lecteurs, à ceux qui croiraient devoir reprocher ce texte trop servilement

suivi, comme à ceux qui reprocheraient, peut-être avec plus de raison, une étude trop incomplète des *Apologues* de G. Haudent, l'éditeur protestant de son intention de satisfaire tout le monde, adressera volontiers en finissant l'humble requête de l'imprimeur Jehan Le Prest :

Il vous supply tous ces cas luy remettre
En promettant mieulx faire à l'advenir.

CH. LORMIER.

Trois centz

*ſoixāte & ſix Apologues d'Eſo
pe, Treſexcellent Philoſophe,*
***Premierement traduictz de Grec en Latin,
par pluſieurs illuſtres Autheurs : com-
me Laurens valle, Eraſme, &
autres. Et nouuellement
de Latin en Rithme
Françoyſe,
Par maiſtre Guillaume haudent.***

VIE APREZ MORT.

Auec priuilege,
A *Rouen.*

***Au portail des Libraires aux boutiques de
Robert & Iehan du gord freres Libraires.***
1547.

A

Andreni Leonensis ad suum Gulielmum haudent Tetrastychon.

Muribus arma dedit Smyrneus carmine vates,
Doctus apes fecit condere iura maro.
Tu salibus gallis pendes Gulielme disertas:
Magna (nec id mirum) sensa sonare facit.

Horatius in arte Pœtica.

Omne tulit punctū qui miscuit vtile dulci:
Lectorem delectando pariterq; monendo.

Huictain, a la louenge d'Esope.

Horace dict par escript authentique
Vn vray Poete estre celuy qui ioinct
Moralite à fable Poeticque,
Car en cela il obserue tout poinct.
Enquoy Esope, entre tous ne fault point:
Quand en la lettre, il est fort delectable,
Dessoubz laquelle est caché & conioinct
Le sens moral, vtile & proffitable.

Le premier li·
ure des Apologues *d'E∫ope.*

❧ Le *premier* Apologue *e∫t d'un regnard & d'un boucq.*



VN ∫in regnard & ∫ubtil par nature
Auec vn boucq ∫e trouua d'auanture
Au bord de l'eau, de quelq̃ puis ∫i hault
Qu'il en ∫ailloit y∫∫ir a double ∫ault,
Ce que voyant le regnard ∫ine be∫te.

Lors dict au Boucq, dreſſer conuient ta teſte
Et l'eſtocquer encontre la paroy
Par ce moyen ie ſailliray ſur toy
Et par aprez deſſus le bord du puis,
Facillement pourray ſaillir, & puis
Ie te promectz de t'en tirer dehors.
Le poure boucq creuſt ce regnard alors
Parquoy s'eſt prins à eſtocquer de front
Les piedz en hault & ce Regnard fort prompt
Deſſus le col luy ſault du premier coup
Et du ſecond ſe iecta bien acoup
Oultre le bord de ce puis ainſi hault,
Par ce moyen le regnard fin & cault
Eſchappa lors ſaultant & goguetant
Deſſus le bord de ce puis, entretant
Le poure boucq luy va crier d'enbas,
A faulx regnard ie voy que tu t'eſbas
Laſſus n'ayant aulcun ſoucy de moy
En toy ny à promeſſe qui ait foy
Quand ainſi eſt que d'ayder a me mettre
Hors de ce lieu tu m'as bien ſceu promettre
Mais maintenant ne t'en chault quand tu voys
Eſtre eſchappé par tes fins ambigeois.
Aquoy reſpond le regnard, poure beſte
S'autant de ſens tu auoys en la teſte
Comme de poil as ſoubz gorge pendu
Pas en ce lieu ne fuſſes deſcendu

Sans aduiser premier ainsi que sage
Comme eschapper pouroys de ce passage.

Le moral.

Ceste fable nous peult apprendre
Qu'un homme sage doibt preuoir
Tousiours la fin que peult auoir
La chose qu'il veult entreprendre.

Le *second apologue d'un regnard & d'un* Leo*pard.*



A*Insi qu'un iour estoit en voye*
Vn Regnard & un Leopard
Afin de pourchasser leur proye
Sur les champs chascun pour sa part

Premier & auant leur depart
Eurent groſſe noyſę & querelle
Pour ſçauoir mon lequel appart
Pouoit auoir la peau plus belle.
Le leopart vient apropoſer
En diſant, o fol regnardeau
Commę as tu le vouloir d'oſer
Tenir que tu ſoyes le plus beau
Quant ainſi eſt, que i'ay la peau,
De couleur diuerſę & inſigne,
Tu te monſtrę vn vray corbeau
Qui ſe veult preferer au cigne,
Combien reſpondit le regnard
Que tu ſoyes trop plus beau & fort
Que ne ſuys, toutesfoys mon art,
Mon ſens auſsi paſſe le fort
De tout ton corporel effort
Car force de corps peu profite
Sel' n'a de l'eſprit renfort
Et n'eſt par prudence conduicte.

Le moral.

Ceſte fable veult inferer
Qu'on doibt force dentendement
A celle du corps preferer
Scelon bon et vray iugement.



La troisiesme d'un ieune homme & d'une chatte.



VN iouvenceau meist quelque iour
Par telle facon & maniere
Sus vne chatte son amour
Qu'a Venus, il a faict priere,
Aussi requeste singuliere
De la muer pour son playsir
En femme mignongne & gorriere,
Afin d'en faire a son desir.
Ce que lors d'un vouloir bening
Venus a faict, a sa requeste
Muant en vn corps feminin
Fort beau elégant & honneste,
A l'heure mesme ceste beste

Neantmoins la mutation
Ne luy peuſt oſter de la teſte
Sa premierę incluſtion.
Car pendant que c'eſt amoureux
Auec icelle pouoyt eſtre
En l'embraſſant d'un cœur ioyeux
Venus vint a iecter & mettre
Vne ſouris par la feneſtre
Que ceſte damę a pourſuyuie
Auſſy toſt que la peuſt cognoiſtre
En my laire troter en vie.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtre comme
Pour changer de condition
En riens ne muę vn mauuais homme
Ses mœurs ne ſon affection.

La quatrieſme d'un pere & de ſes enfans.



COmme ainsi fut qu'un pere de famille
Sage prudent & discret entre mille
Eust plusieurs filz ayants contentions
Guerres, debatz, noyses dissentions
L'un contre l'autre ainsi qu'ont ennemys
Les desirant faire tous bons amys
Feist vn fagot bien lié presenter
A chascun d'eulx pour experimenter
Si ce fagot ilz pourroient bien enfraindre
Leu commandant que nul eust a ce faindre
Ce qu'ils ont faict mais nul d'eulx toutesfoys
Peust oncq froysser vn seul baston du boys
De ce fagot tant estoit bien lyé.
Or par aprez des hars fut deslyé,
Et fut baillé vn baston seullement
A chascun d'eulx lequel facillement
Ont peu froysser rompre aussi diuiser

Le perę adoncq les voulut aduiſer
Qu'impoſſiblę eſt les ſcauroit au pouoir
Exterminer ne vaincre leur pouoir
Par ce moyen, qu'ilz ſoyent touſiours unis
Et d'amitié & concorde munis,
Qu'ilz ſoyent auſſi tous enſemblę alliez
Ne plus ne moins que s'ilz eſtoient liez
Des hars d'amours concordę & d'amitié
Sans ſeparer par quelquę inimitié.

Le moral.

Le moral eſt que par concorde
On voit petites choſes croiſtre
Et les grandes ſouuent decroiſtre
Par maintenir noyſę & diſcorde.



La v. d'une veufve & de ſa geline





VNe veufue fut laquelle eust
Vne geline en sa maison,
Qu'icelle mesme tresbien sceust
Nourrir pour aucune saison
Sobrement & scelon raison
Parquoy la poulle luy donnoit
Vn œuf aussi gros que d'oyson
Vn chascun iour quelle ponnoyt.
Or aduint que la veufue creust
Que ceste geline en effaict,
Pondroit deux œufz, mais quel' luy creust
Sa portion, ce que de faict
Par ceste veufue à esté faict
Mais aprez quel' fut engressée
N'a vn seul œuf ponnu ou faict
Tant estoit de gresse oppressée.

Le moral.

Par ceste fable on peult scauoir
Que quād plusieurs sont plans de biēs
Il ne leur en chault plus en riens
De mettre en effect leur scauoir.

Le sixiesme de deux ieunes compaignons.

Lors dict au Boucq, dresser conuient ta teste
Et l'estocquer encontre la paroy
Par ce moyen ie sailliray sur toy
Et par aprez dessus le bord du puis,
Facillement pourray saillir, & puis
Ie te promectz de t'en tirer dehors.
Le poure boucq creust ce regnard alors
Parquoy s'est prins à estocquer de front
Les piedz en hault & ce Regnard fort prompt
Dessus le col luy sault du premier coup
Et du second se iecta bien acoup
Oultre le bord de ce puis ainsi hault,
Par ce moyen le regnard fin & cault
Eschappa lors saultant & goguetant
Dessus le bord de ce puis, entretant
Le poure boucq luy va crier d'enbas,
A faulx regnard ie voy que tu t'esbas
Lassus n'ayant aulcun soucy de moy
En toy ny à promesse qui ait foy
Quand ainsi est que d'ayder a me mettre
Hors de ce lieu tu m'as bien sceu promettre
Mais maintenant ne t'en chault quand tu voys
Estre eschappé par tes fins ambigeois.
Aquoy respond le regnard, poure beste
S'autant de sens tu auoys en la teste
Comme de poil as soubz gorge pendu
Pas en ce lieu ne fusses descendu

Sans aduiſer premier ainſi que ſage
Commẹ́ eſchapper pouroys de ce paſſage.

Le moral.

Ceſte fable nous peult apprendre
Qu'un homme ſage doibt preuoir
Touſiours la fin que peult auoir
La choſe qu'il veult entreprendre.

Le *ſecond apologue d'un regnard & d'un* Leopard.



AInſi qu'un iour eſtoit en voye
Vn Regnard & un Leopard
Afin de pourchaſſer leur proye
Sur les champs chaſcun pour ſa part

Premier & auant leur depart
Eurent groſſe noyſę & querelle
Pour ſçauoir mon lequel appart
Pouoit auoir la peau plus belle.
Le leopart vient apropoſer
En diſant, o fol regnardeau
Commę as tu le vouloir d'oſer
Tenir que tu ſoyes le plus beau
Quant ainſi eſt, que i'ay la peau,
De couleur diuerſę & inſigne,
Tu te monſtrę vn vray corbeau
Qui ſe veult preferer au cigne,
Combien reſpondit le regnard
Que tu ſoyes trop plus beau & fort
Que ne ſuys, toutesfoys mon art,
Mon ſens auſsi paſſe le fort
De tout ton corporel effort
Car force de corps peu profite
Sel' n'a de l'eſprit renfort
Et n'eſt par prudence conduicte.

Le moral.

Ceſte fable veult inferer
Qu'on doibt force dentendement
A celle du corps preferer
Scelon bon et vray iugement.



La troisiesme d'un ieune homme & d'une chatte.



VN iouvenceau meist quelque iour
Par telle facon & maniere
Sus vne chatte son amour
Qu'a Venus, il a faict priere,
Aussi requeste singuliere
De la muer pour son playsir
En femme mignongne & gorriere,
Afin d'en faire a son desir.
Ce que lors d'un vouloir bening
Venus a faict, a sa requeste
Muant en vn corps feminin
Fort beau elégant & honneste,
A l'heure mesme ceste beste

Neantmoins la mutation
Ne luy peuſt oſter de la teſte
Sa premierɇ incluſition.
Car pendant que c'eſt amoureux
Auec icelle pouoyt eſtre
En l'embraſſant d'un cœur ioyeux
Venus vint a iecter & mettre
Vne ſouris par la feneſtre
Que ceſte damɇ a pourſuyuie
Auſſy toſt que la peuſt cognoiſtre
En my laire troter en vie.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtre comme
Pour changer de condition
En riens ne muɇ vn mauuais homme
Ses mœurs ne ſon affection.

☙ *La quatrieſme d'un pere &*
de ſes enfans.

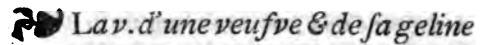


Comme ainſi fut qu'un pere de famille
Sage prudent & diſcret entre mille
Euſt pluſieurs filz ayants contentions
Guerres, debatz, noyſes diſſentions
L'un contre l'autre ainſi qu'ont ennemys
Les deſirant faire tous bons amys
Feiſt vn fagot bien lié preſenter
A chaſcun d'eulx pour experimenter
Si ce fagot ilz pourroient bien enfraindre
Leu commandant que nul euſt a ce faindre
Ce qu'ils ont faict mais nul d'eulx toutesſoys
Peuſt oncq froyſſer vn ſeul baſton du boys
De ce fagot tant eſtoit bien lyé.
Or par aprez des hars fut deſlyé,
Et fut baillé vn baſton ſeullement
A chaſcun d'eulx lequel facillement
Ont peu froyſſer rompre auſſi diuiſer

Le perꝗ adoncq les voulut aduiser
Qu'impossiblꝗ est les scauroit au pouoir
Exterminer ne vaincre leur pouoir
Par ce moyen, qu'ilz soyent tousiours unis
Et d'amitié & concorde munis,
Qu'ilz soyent aussi tous ensemblꝗ alliez
Ne plus ne moins que s'ilz estoient liez
Des hars d'amours concordꝗ & d'amitié
Sans separer par quelquꝗ inimitié.

Le moral.

Le moral est que par concorde
On voit petites choses croistre
Et les grandes souuent decroistre
Par maintenir noysꝗ & discorde.


La v. d'une veufve & de sa geline



VNe veufue fut laquelle eust
Vne geline en sa maison,
Qu'icelle mesme tresbien sceust
Nourrir pour aucune saison
Sobrement & scelon raison
Parquoy la poulle luy donnoit
Vn œuf aussi gros que d'oyson
Vn chascun iour quelle ponnoyt.
Or aduint que la veufue creust
Que ceste geline en effaict,
Pondroit deux œufz, mais quel' luy creust
Sa portion, ce que de faict
Par ceste veufue à esté faict
Mais aprez quel' fut engressée
N'a vn seul œuf ponnu ou faict
Tant estoit de gresse oppressée.

Le moral.

Par ceste fable on peult scauoir
Que quād plusieurs sont plans de biēs
Il ne leur en chault plus en riens
De mettre en effect leur scauoir.

Le *sixiesme de deux ieunes compaignons.*



Deux compaignons expertz en menterie
Vindrent vn iour en la rotiſſerie
D'un cuiſinier pour du roſt marchander
Or ainſi comme eſtoient pour demander
Combien valloit vne longne de veau
Ou de roſty quelque aultre bon morceau
Le rotiſſeur vn peu s'eſt deſtourné
Lors auſſi toſt qui l'euſt le doz tourné
L'ung des mignons vn morceau de roſt happe
Que l'autre meiſt au plus toſt ſoubz ſa cappe,
Le rotiſſeur alors s'eſt retourné
Et luy voyant ſon roſty deſtourné
Il à voulu enquerir & ſçauoir
Lequel des deux ſon roſt pouoit auoir.
Adoncq Celuy qui auoit prins ce roſt.
Vient a iurer (voyre Dieu) au pluſtot
Qui ne la point l'autre pareillement

Qui ne la prins ou happé nullement
Aufquelz refpond adonc le rotiffeur
Combien galantz que ie ne foye bien feur
Lequel de vous mon roft a peu furprendre
Neantmoins Dieu lequel auez peu prendre
Pour tefmoignage, eft certain en effect
Lequel de vous ceftuy larcin a faict
Car riens y a deffoubz ou fus les cieulx
Qui foit occulte, ou caché a fes yeulx.

Le moral.

Cefte fable nous montre en fōme
Que riens n'eft faict en aulcun lieu
Qui ne foit manifefte a Dieu
Combien qui foit latent a l'homme.

⚜ Le *feptiefme de deux autres compaignons.*



AInſi comment deux autres telʒ galātʒ
Eſtoiēt ſur chāps & par pays allātʒ
Voicy vn ours venir de loing cōtrę eulx
Cōme voulant les deuourer tous deux
Dont eurent peur, & grand frayeur a l'heure,
Tant que l'un deulx bien toſt & ſans demeure,
Montę en vn arbre ainſi que bien agile,
L'autre n'ayant le corps auſſi habile
Ne ſceuſt que faire, alors ſinon au lieu
Faindrę eſtre mort ſe commandant a Dieu
Pourtant ſur terre, il ſeſt couche ſoubdain
Tout eſtendu ſans tirer pied ne main.
Et voicy lours qui s'approche de luy
Pour le menger, & voyant qu'iceluy
Membre qu'il ayt aulcunement ne tire
Le penſant mort lors de luy ſe retire
Car d'un corps mort il n'a curę en effect.

Or par aprez que tout cela fut faict
Le compaignon lequel nous auons dict
Auoir monté de l'arbre descendit
Et est venu a lautre faire enqueste
Que luy disoit ou faisoit ceste beste.
Ce temps pendant qu'ainsi prez le sentoit
L'autre sans rire a respondu, cestoit
Lours pour certain qui me donnoit conseil,
Que desormais en tel cas & pareil,
Qu'est aduenu d'euiter eusses soing
Celuy qui laisse vn autre au grand besoing.

Le moral.

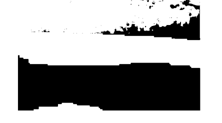
Ceste fable enseignement donne
Comme en temps de necessité
De besoing ou d'aduersité
Vn faulx amy l'autre abandonne.

⚜ La *huictiesme d'un olivier & d'un roseau.*



IAdis aduint qu'un oliuier
Gros puiſſant, fermę & immobile
A quelque Roſeau de viuier
Reprocha qu'il eſtoit mobile
Foyblę inconſtant & non ſtabile
Et qu'a tous ventz obeiſſoit
Ainſi qu'une choſe debile
Et par tant s'en eſbahyſſoit.
Or s'eſcheut qu'il print a venter
Vn vent rudę & impetueux
Qui peuſt l'oliuier eſuenter
Tellement qu'il le meiſt en deux
Mais le roſeau fut vertueux
Car audict vent peuſt ſupplier
Sans eſtrę en riens preſumptueux
Commę vn lequel ne veult plyer,

Le moral.



Il fault entendre au ſens moral
Qu'en temps il conuient obeyr
Car ſouuent par deſobeyr
A pluſieurs eſt aduenu mal.

Le *neufieſme d'un ioueur de trompette.*



Qvelque ioueur de trompette vne foys
En guerre fut ſurprins des ennemys
Lequel auant que paſſer le deſtrois
De mort, leur dict en effect mes amys
A mort par vous ie ne doibs eſtre mys
Veu que de battre ou de tuer perſonne
En quelque aſſault oncques ne m'entremys
Mais ſeullement de ma trompette y ſonne

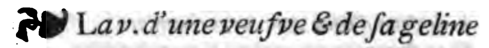
C



Le perę adoncq les voulut aduiſer
Qu'impoſſiblę eſt les ſcauroit au pouoir
Exterminer ne vaincre leur pouoir
Par ce moyen, qu'ilz ſoyent touſiours unis
Et d'amitié & concorde munis,
Qu'ilz ſoyent auſſi tous enſemblę alliez
Ne plus ne moins que s'ilz eſtoient liez
Des hars d'amours concordę & d'amitié
Sans ſeparer par quelquę inimitié.

Le moral.

Le moral eſt que par concorde
On voit petites choſes croiſtre
Et les grandes ſouuent decroiſtre
Par maintenir noyſę & diſcorde.


La v. d'une veufve & de ſa geline



VNe veufue fut laquelle eust
Vne geline en sa maison,
Qu'icelle mesme tresbien sceust
Nourrir pour aucune saison
Sobrement & scelon raison
Parquoy la poulle luy donnoit
Vn œuf aussi gros que d'oyson
Vn chascun iour quelle ponnoyt.
Or aduint que la veufue creust
Que ceste geline en effaict,
Pondroit deux œufz, mais quel' luy creust
Sa portion, ce que de faict
Par ceste veufue à esté faict
Mais aprez quel' fut engressée
N'a vn seul œuf ponnu ou faict
Tant estoit de gresse oppressée.

Le moral.

Par ceste fable on peult scauoir
Que quād plusieurs sont plans de biēs
Il ne leur en chault plus en riens
De mettre en effect leur scauoir.

Le sixiesme de deux ieunes compaignons.



DEux compaignons expertz en menterie
Vindrent vn iour en la rotiſſerie
D'un cuiſinier pour du roſt marchander
Or ainſi comme eſtoient pour demander
Combien valloit vne longne de veau
Ou de roſty quelque aultre bon morceau
Le rotiſſeur vn peu s'eſt deſtourné
Lors auſſi toſt qui l'euſt le doz tourné
L'ung des mignons vn morceau de roſt happe
Que l'autre meiſt au plus toſt ſoubz ſa cappe,
Le rotiſſeur alors s'eſt retourné
Et luy voyant ſon roſty deſtourné
Il à voulu enquerir & ſçauoir
Lequel des deux ſon roſt pouoit auoir.
Adoncq Celuy qui auoit prins ce roſt.
Vient a iurer (voyre Dieu) au pluſtot
Qui ne la point l'autre pareillement

Qui ne la prins ou happé nullement
Ausquelz respond adonc le rotisseur
Combien galantz que ie ne soye bien seur
Lequel de vous mon rost a peu surprendre
Neantmoins Dieu lequel auez peu prendre
Pour tesmoignage, est certain en effect
Lequel de vous cestuy larcin a faict
Car riens y a dessoubz ou sus les cieulx
Qui soit occulte, ou caché a ses yeulx.

Le moral.

Ceste fable nous montre en somme
Que riens n'est faict en aulcun lieu
Qui ne soit manifeste a Dieu
Combien qui soit latent a l'homme.

⚜ Le *septiesme de deux autres compaignons.*



AInsi comment deux autres telz galãtz
Estoiẽt sur chãps & par pays allãtz
Voicy vn ours venir de loing cõtre eulx
Cõme voulant les deuourer tous deux
Dont eurent peur, & grand frayeur a l'heure,
Tant que l'un deulx bien tost & sans demeure,
Monte en vn arbre ainsi que bien agile,
L'autre n'ayant le corps aussi habile
Ne sceust que faire, alors sinon au lieu
Faindre estre mort se commandant a Dieu
Pourtant sur terre, il s'est couche soubdain
Tout estendu sans tirer pied ne main.
Et voicy lours qui s'approche de luy
Pour le menger, & voyant qu'iceluy
Membre qu'il ayt aulcunement ne tire
Le pensant mort lors de luy se retire
Car d'un corps mort il n'a cure en effect.

Or par aprez que tout cela fut faict
Le compaignon lequel nous auons dict
Auoir monté de l'arbre defcendit
Et eft venu a lautre faire enquefte
Que luy difoit ou faifoit cefte befte.
Ce temps pendant qu'ainfi prez le fentoit
L'autre fans rire a refpondu, ceftoit
Lours pour certain qui me donnoit confeil,
Que deformais en tel cas & pareil,
Qu'eft aduenu d'euiter euffes foing
Celuy qui laiffe vn autre au grand befoing.

Le moral.

Cefte fable enfeignement donne
Comme en temps de neceffité
De befoing ou d'aduerfité
Vn faulx amy l'autre abandonne.

⚜ La *huictiefme d'un olivier & d'un rofeau.*



IAdis aduint qu'un oliuier
Gros puiſſant, ferme & immobile
A quelque Roſeau de viuier
Reprocha qu'il eſtoit mobile
Foyble inconſtant & non ſtabile
Et qu'a tous ventz obeiſſoit
Ainſi qu'une choſe debile
Et par tant s'en eſbahyſſoit.
Or s'eſcheut qu'il print a venter
Vn vent rude & impetueux
Qui peuſt l'oliuier eſuenter
Tellement qu'il le meiſt en deux
Mais le roſeau fut vertueux
Car audict vent peuſt ſupplier
Sans eſtre en riens preſumptueux
Comme vn lequel ne veult plyer,

Le moral.



Il fault entendre au ſens moral
Qu'en temps il conuient obeyr
Car ſouuent par deſobeyr
A pluſieurs eſt aduenu mal.

Le *neufieſme d'un ioueur de trompette.*



QVelque ioueur de trompette vne foys
En guerre fut ſurprins des ennemys
Lequel auant que paſſer le deſtrois
De mort, leur dict en effect mes amys
A mort par vous ie ne doibs eſtre mys
Veu que de battre ou de tuer perſonne
En quelque aſſault oncques ne m'entremys
Mais ſeullement de ma trompette y ſonne

Auquel adoncq fut respondu par eulx
D'autant plustost pour vray mort te compete
Veu que tu n'es en riens cheualereux
Ce nonobstant au son de la trompette
Faictz que chascun tuer l'un l'autre appete,
Quant a cela tu incites les cœurs
Ne plus ne moins que faict vne planette
Et pour autant a iustes droict tu mœurs.

Le moral.

Monstré nous est par ceste fable
Que celuy qui aucun m'effaict
Induict faire est aussi coulpable
Ou plus que celuy qui la faict.

La *dixiesme d'un chien & du boucher.*



VN gros maſtin de boucherie
Friand de chair & de tripailles,
Entra vn iour en la turie
D'un boucher ou eſtoient entrailles,
Hors le corps d'aucunes ouailles
Entre leſquelles il rauiſt
Pluſtoſt qu'vn vaultour ne faict cailles
Vn cœur qu'oncques puis on ne veiſt,
Quand le boucher euſt apperceu
Le tour que ce chien auoit faict,
Il luy cria, tu m'as deceu,
Mais pour l'aduenir en effect
Me garderay de ton m'effect,
Car pour vn cœur que tu as prins
Songneux ſeray ſi que deffaict
Plus de toy ne ſeray ſurprins.

Le moral.

Par ceſte fablę on peut cõgnoiſtre
Que pour perdrę un peu de ſon bien
Vn homme doibt plus ſongneux eſtre
Du reſte pour le garder bien.

Le *unzieſme d'un medecin & d'un patient.*



VN medecin quelque iour viſitant
Son patient, luy demanda s'autant
De mal ſentoit en ſon corps qu'il ſouloit.
Le patient qui treſſort ſe douloit
Luy reſpondi, vne ardeur vehemente

Me tient au corps qui me vexe & tourmente
Tant & si fort qu'en eau me faict tout fondre.
Le medecin adonc luy va respondre
C'est tresbon signe en effect se me semble.
Or par apres auoir esté ensemble
Et diuise quelque temps en vn lieu
Le medecin la commandé à Dieu,
Luy promettant par toucher en la main
De retourner encore l'endemain
Ce qu'il a faict incontinent aprez
Qu'en la maison fut venu tout exprez
A derechef le patient inquiz
De sa santé lequel sur ce requiz
A respondu certainement i'en dure
Pour le present vne telle froydure
Qu'il m'est aduis que i'en doibs prendre fin.
Loué soit Dieu (a dict ce medecin)
Car pour certain c'est grand signe & presage
De guarison pourtant prenez courage
Priant a dieu bonne santé vous rendre,
Sur ce propos il voulut congé prendre
Du patient iusqu'au iour ensuyuant
Auquel il est reuenu, & suyuant
Ce qu'il auoit accoustumé il feist
C'est assauoir qu'a ce malade inquist
En quel estat il estoit de son corps
Et le poure homme a respondu qu'alors

Vn flux de ventre il auoit si tresgrief
Qu'il estimoit en mourir de bien bref.
Or aussi tost qu'eust acheué son dire
Le medecin encor luy va redire
Tout de rechef que c'est vn tresbon signe,
Ce neantmoins ce propos il diuine
En luy donnant tousiours telle responce
Pour & affin qu'a chascun coup il fonce
Car ce pendant qu'entre eulx pouoient tenir
Iceulx propos voicy adonc venir
Vn des amys familiers du poure homme
Gesant au lict, qui luy demanda comme
Il se portoit, & le poure malade
Ayant le cueur assez debile & fade
Respond (sçelon le medecin) tresbien,
Mais toutessfoys sans qu'il s'en faille rien
Me voy la mort, ie n'attends plus que l'heure
Ou il fauldra que ie define & mœure.

Le moral.

Par ceste fable est monstré comme
Les medecins par menterie
Par mensonge aussi flaterie
Abusent souuent vn poure homme.

❧ *La xii. d'un asne & d'un leõ.*



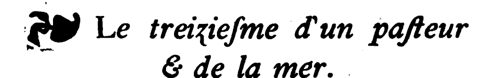
AInſi qu'un aſne quelque foys
Alloit ſus champs, a ſon pied dextre,
Se meiſt vng gros eſtoc de boys
Qui le feiſt en grand douleur eſtre,
Or pendant qu'eſtoit en tel eſtre
Suruint vn Leon d'auanture
Auquel il pria de le mettre
Hors d'icelle griefue torture,
Mais auant qu'autre choſe faire,
C'eſt aſne luy dict doulcement,
Tu ſoys le bien venu mon frere
De moy faictz ton commandement
Mais tire moy premierement
Du pied vn eſtocq que i'y ay,
Et puis aprez entierement
A toy me donne pour tout vray.
Ce leon vient pour arracher



Ce gros estocq a sa requeste
Et l'asne luy vint attacher
Vn si grand coup dessus la teste
Qu'el rua ius la poure beste,
Parquoy il fut plus estonné
Quand il eut receu telle apreste
Que s'il eust sus son corps tonné.
Luy reuenu de pamaison
A commencé à s'accuser
Disant ie souffre par raison
Veu que i'ay voulu m'aduiser
Ainsi qu'un vray fol a vser
D'un art contraire a ma nature
Dequoy me doibuoye recuser
Et deporter sçelon droicture.

Le moral.

Ceste fable nous veult apprendre
Que pour laisser l'art ou l'office
Que l'on cōgnoit pour aultrui prēdre
Souuent en aduient malefice.



Le *treiziesme d'un pasteur & de la mer.*





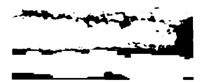
VN paſteur fut qui menoit ſes tropeaulx
Tāt de brebis de chieures q̄ d'aigneaulx
De iour en iour en certains paſturages
Leſquelz eſtoient cōtiguz aux riuages
D'une grand mer qu'il veiſt doulcę & tranquille
Parquoy conclud qu'il trouueroit le ſtille
De ſon bercail vendre totallement
Et puis aprez que liberallement
Excerceroit le train de marchandiſe
Sur ceſte mer aynſi doulcę & raſſiſe,
Ce qu'il a faict car palmes acheta
Dont vn nauirę au pluſtoſt il freta
Puis ſur mer print a faire nauiguage
Mais pas long temps ny fut que par orage
Et par rigueur de temps & vent contraire
Ne luy conuint hors de la nef retraire
Sa marchandiſę & iecter en la mer

Auquel adoncq fut reſpondu par eulx
D'autant pluſtoſt pour vray mort te compete
Veu que tu n'es en riens cheualereux
Ce nonobſtant au ſon de la trompette
Faictz que chaſcun tuer l'un l'autre appete,
Quant a cela tu incites les cœurs
Ne plus ne moins que faict vne planette
Et pour autant a iuſtes droict tu mœurs.

Le moral.

Monſtré nous eſt par ceſte fable
Que celuy qui aucun m'effaict
Induict faire eſt auſſi coulpable
Ou plus que celuy qui la faict.

La *dixieſme d'un chien & du boucher.*





VN gros maſtin de boucherie
Friand de chair & de tripailles,
Entra vn iour en la turie
D'un boucher ou eſtoient entrailles,
Hors le corps d'aucunes ouailles
Entre leſquelles il rauiſt
Pluſtoſt qu'vn vaultour ne faict cailles
Vn cœur qu'oncques puis on ne veiſt,
Quand le boucher euſt apperceu
Le tour que ce chien auoit faict,
Il luy cria, tu m'as deceu,
Mais pour l'aduenir en effect
Me garderay de ton m'effect,
Car pour vn cœur que tu as prins
Songneux ſeray ſi que deffaict
Plus de toy ne ſeray ſurprins.

Le moral.

Par ceſte fable on peut cōgnoiſtre
Que pour perdre un peu de ſon bien
Vn homme doibt plus ſongneux eſtre
Du reſte pour le garder bien.

Le *unzieſme d'un medecin & d'un patient.*



***V**N medecin quelque iour viſitant*
Son patient, luy demanda s'autant
De mal ſentoit en ſon corps qu'il ſouloit.
Le patient qui treſfort ſe douloit
Luy reſpondi, vne ardeur vehemente

Me tient au corps qui me vexẽ & tourmente
Tant & ſi fort qu'en eau me faict tout fondre.
Le medecin adonc luy va reſpondre
C'eſt treſbon ſignẽ en effect ſe me ſemble.
Or par apres auoir eſté enſemble
Et diuiſe quelque temps en vn lieu
Le medecin la commandé à Dieu,
Luy promettant par toucher en la main
De retourner encore l'endemain
Ce qu'il a faict incontinent aprez
Qu'en la maiſon fut venu tout exprez
A derechef le patient inquiz
De ſa ſanté lequel ſur ce requiz
A reſpondu certainement i'en dure
Pour le preſent vne telle froydure
Qu'il m'eſt aduis que i'en doibs prendre fin.
Loué ſoit Dieu (a dict ce medecin)
Car pour certain c'eſt grand ſigne & preſage
De guariſon pourtant prenez courage
Priant a dieu bonne ſanté vous rendre,
Sur ce propos il voulut congé prendre
Du patient iuſqu'au iour enſuyuant
Auquel il eſt reuenu, & ſuyuant
Ce qu'il auoit accouſtumé il feiſt
C'eſt aſſauoir qu'a ce malade inquiſt
En quel eſtat il eſtoit de ſon corps
Et le pourẽ hommẽ a reſpondu qu'alors

Vn flux de ventrę il auoit ſi treſgrief
Qu'il eſtimoit en mourir de bien bref.
Or auſſi toſt qu'euſt acheué ſon dire
Le medecin encor luy va redire
Tout de rechef que c'eſt vn treſbon ſigne,
Ce neantmoins ce propos il diuine
En luy donnant touſiours telle reſponce
Pour & affin qu'a chaſcun coup il fonce
Car ce pendant qu'entrę eulx pouoient tenir
Iceulx propos voicy adonc venir
Vn des amys familiers du pourę homme
Geſant au lict, qui luy demanda comme
Il ſe portoit, & le poure malade
Ayant le cueur aſſez debile & fade
Reſpond (ſçelon le medecin) treſbien,
Mais toutesſoys ſans qu'il s'en faille rien
Me voy la mort, ie n'attends plus que l'heure
Ou il fauldra que ie definę & mœure.

Le moral.

Par ceſte fablę eſt monſtré comme
Les medecins par menterie
Par menſongę auſſi flaterie
Abuſent ſouuent vn pourę homme.

⚜ La *xii. d'un aſne & d'un leō.*



AInsi qu'un asne quelque foys
Alloit sus champs, a son pied dextre,
Se meist vng gros estoc de boys
Qui le feist en grand douleur estre,
Or pendant qu'estoit en tel estre
Suruint vn Leon d'auanture
Auquel il pria de le mettre
Hors d'icelle griefue torture,
Mais auant qu'autre chose faire,
C'est asne luy dict doulcement,
Tu soys le bien venu mon frere
De moy faictz ton commandement
Mais tire moy premierement
Du pied vn estocq que i'y ay,
Et puis aprez entierement
A toy me donne pour tout vray.
Ce leon vient pour arracher

Ce gros eſtocq a ſa requeſte
Et l'aſne luy vint attacher
Vn ſi grand coup deſſus la teſte
Qu'el rua ius la poure beſte,
Parquoy il fut plus eſtonné
Quand il eut receu telle appreſte
Que s'il euſt ſus ſon corps tonné.
Luy reuenu de pamaiſon
A commencé à ſaccuſer
Diſant ie ſouffre par raiſon
Veu que i'ay voulu m'aduiſer
Ainſi qu'un vray fol a vſer
D'un art contraire a ma nature
Dequoy me doibuoye recuſer
Et deporter ſçelon droicture.

Le moral.

Ceſte fable nous veult apprendre
Que pour laiſſer l'art ou l'office
Que l'on cōgnoit pour aultrui prēdre
Souuent en aduient malefice.

❧ Le *treiziesme d'un paſteur*
& de la mer.





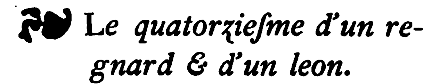
VN paſteur fut qui menoit ſes tropeaulx
Tãt de brebis de chieures q̃ d'aigneaulx
De iour en iour en certains paſturages
Leſquelz eſtoient cõtiguz aux riuages
D'une grand mer qu'il veiſt doulcé & tranquille
Parquoy conclud qu'il trouueroit le ſtille
De ſon bercail vendre totallement
Et puis aprez que liberallement
Excerceroit le train de marchandiſe
Sur ceſte mer aynſi doulcé & raſſiſe,
Ce qu'il a faict car palmes acheta
Dont vn nauiré au pluſtoſt il freta
Puis ſur mer print a faire nauiguage
Mais pas long temps ny fut que par orage
Et par rigueur de temps & vent contraire
Ne luy conuint hors de la nef retraire
Sa marchandiſé & iecter en la mer

D

Craignant encor commę un couſt plus amer
D'eſtre noyé voyant ſon bien perdu,
A commencé (voyre tout eſperdu)
A prier Dieu, & requerir allors
De luy ſauuer tant ſeullement ſon corps
Ce qu'en la fin eſt ainſi aduenu.
Or peu aprez que ſus terrę eſt venu
Et deſcendu, la mer reuient a eſtre
Doulcę & paiſiblę, & en ſon premier eſtre,
Ceſtuy paſteur adoncques la regarde
En luy diſant faulſe mer tu n'as garde
Que deſormais de palmes plus te porte
Veu que tu es toute de telle ſorte
Qu'eſtois alors quand voulus entreprendre
Te nauiguer dont m'en a peu mal prendre.

Le moral.

Par ceſte fablę il eſt apprins
Qu'vn hommę euite de rechef
Venir au peril & meſchef
Ou autresfoys a eſté prins.



Le *quatorziesme d'un regnard & d'un leon.*





AInsi qu'vn ieune regnardeau
S'ailloit esbatre sus vn port
Il apperceut au bord de leau
Vn leon puissant gros & fort,
Lequel l'espouenta si fort
Que s'il n'eust prins par bien courir
Aulcun espoir ou reconfort
C'estoit pour le faire mourir.
Aduint qu'apres vn jour ou deux
Le regnard ce leon reueist,
Adonc il n'en fut si paoureux
Que quand premierement le veist,
Ce neantmoins encor se m'eist
A fuyrq ainsi que par contrainte
Mais vn autre iour s'entremeist
De parler a luy & sans crainte.

Le moral.

Par ceſte fable on doibt entendre
Qu'il n'eſt choſe tant difficile
Qu'en la fin on ne puiſſe rendre
A la hanter aſſez facille.

La *quinzieſme d'une perdrix & des coqz.*



VN quidam fut qui en toute ſaiſon
Poulles & coqz auoit en ſa maiſon
Auec leſquelz il meiſt pour ſon plaiſir
Vne perdrix dequoy grand deſplaiſir
Eurent ces coqz pourtant l'ont irritée



Et de leur becq & ergotz agitée
Tant & ʃi fort qu'elle ʃ'en tourmentoit
Et apart ʃoy aigrement lamentoit
En eʃtimant qu'ilz luy menoyent la guerre
Par ce qu'el' n'eʃt de leur nature & gerre,
Mais aprez el' veiʃt qu'ilz ʃe baʃtoient
Et becq a becq l'un l'autre combatoient
Pourtant alors elle print reconfort
Diʃant en ʃoy ie ne me doibs ʃi fort
Marrir en coeur ne me plaindre en effect
Quand i'apperçoys reaulment & de faict
Que tous ces coqz que voyci leʃquelz ʃont
D'un meʃme gerre & nature encor ont
Noyʃes, debatz & querelles enʃemble
Tant qu'ilz vouldroient s'entre menger ʃe ʃemble.

Le moral.

Ceʃte fable eʃtrangiers aduiʃe
De prendre en gré ʃilz ʃont hays
Quand diʃcorde ʃouuent diuiʃe
Ceulx qui ʃont d'un meʃme pays.

Le *ʃeiziesʃme d'un regnard,*
& d'une teʃte d'homme.





AInſi qu'vn regnard ancien
Entroit pour faire vne leuée
Au logis d'un muſicien
Vne teſte d'homme a trouuée,
Laquelle il à fort approuuée
La voyant de façon moult belle,
Mais par aprez la reprouuée
Quand aulcun ſens n'a veu en elle.

Le moral.

Ceſte fable icy nous demonſtre
Que beaulté ſans entendement
Ne ſert ſeullement que de monſtre
Ou d'inutile fardement.

La dixſeptieſme d'un charbonnier & d'un foullon.



VN charbonnier aſſez ſouillon
Demanda lors à vn foullon
S'habiter vouloit auec luy,
Auquel reſpondit iceluy,
Ton eſtat ne conuient en rien
Ne ton meſtier auec le mien
Car tu noircirois en effect
Bien toſt ce que blanc aurois faict,
Pourtant ie concludz par raiſon
Que ne m'eſt propre ta maiſon.

Le moral.

Par ceſte fable au ſens moral

Eſt monſtre qu'vn homme de bien
Ne doibt pour vray hanter en rien
Ceulx qui ſont addonnez en mal.

❧ Le *dixhuictieſme d'un homme vanteur.*



AInſi que quelque glorieux
Deuant aucuns autres contoit
Qu'auoit eſte en pluſieurs lieux
Et qu'en iceux tous ſurmontoit
Par ces beaulx faictz qu'il racomptoit
Entre leſquelz dict pour le moins
Que tous Rhodiens il domptoit
Les appellant tous pour teſmoings.
Quant il eut acheue ſon compte

Aucun luy a dict promptement.
Ie m'esbahys que tu n'as honte
De t'allofer fi fottement
Si deuant tous appertement,
Tu as ce faict qu'eft il befoing
De t'en vanter prefentement
Ne d'appeller autre en tefmoing.

Le moral.

Par cefte fable il eft notoire
Qu'homme pour fes faictz approuuer
Ne les doibt par tefmoingtz prouuer
Pour en appeter quelque gloire.

Le *dixneufiefme d'un calum niateur & du* Dieu P*hebus.*



E

VN homme fut plain de traffique
Lequel oza lors attenter,
De venir au temple delphique
Pour le dieu Apolo tenter
Luy diſant pour me contenter,
Dy moy ſi ce que puis auoir
Sans bourdę ou menſongę inuenter
Eſt mort ou vif, ains que le voir.
Or auoit ce trompeur alors
Vng moynneau ſoubz ſon veſtement
Duquel debuoit preſſer le corps,
Pour leſtaindre ſecretement
Au cas que Phebus iuſtement
Le diroit vif, puis au contraire
Ou il le diroit aultrement
En vie propoſoit lextraire.
Phebus entendant la fallace
De ceſtuy calumniateur
Luy reſpondit de primeface,
Tu peulz eſtrę, ô faulx tentateur
Tant d'un que d'aultrę operateur
Parquoy eſly ſi tu veulx eſtre,
De ſa vie conſeruateur
Ou s'il te plaiſt a mort le mettre.

Le moral.

Vn chaſcun peult appercepuoir
Par le moral de ceſte fable



Qu'on ne peult iamais decepuoir
De Dieu, la ſcience ineffable.

La. xx. d'un peſcheur & d'ũ petit poiſſon.



Quelque peſcheur cuydant poiſſon attraire
Iecta ſa Rez, mais quãd vint a la traire
Hors de ſon eau il ne trouua en elle
Fors ſeullement vne petite ouelle,
Qui luy pria quant el' ſe veiſt ſurprinſe
De la remettre en l'eau ou l'auoit prinſe
Iuſqu'a tant que d'ouelle menue,
Parfaictement fut breſne deuenue
Et par ainſi d'elle pourroit venir
Plus grand prouffit a luy pour l'aduenir.
Quand euſt ce dict le peſcheur en effect

A reſpondu ie ſeroye fol parfaict
Si eſperant pour l'aduenir happer
Plus grand proffit te laiſſoyę eſchapper
Puis qu'en mes maīs preſentement te tiens
Croy pour certain que ie n'en feray riens.

Le moral.

Par ceſte fablę on peult ſcauoir
Que le bien que pouons auoir
Ce neantmoins qu'il ſoit petit
Prendre ne nous doibt appetit
De le laiſſer aller ſoubz l'umbre
D'en auoir daultrę en plus grād nōbre
Car communêment il eſt ſceu
Que maint en a eſte deceu.

Le *vingt & unieſme d'un cheual & d'un Aſne.*



VN voy'cturier ayant plusieurs cheuaulx
Entre lesquelz vne pourę asnę estoit
Qu'il demenoit tāt p̄ montz ꝗ̄ p̄ vaulx
Et de durs faictz & charges molestoit
Dont grandz regretz a par elle iectoit,
Depriant l'un des cheuaulx de sōn maistre
La soullager du faix qu'elle portoit
Ou de bien bref mortę ou la voyroit estre.
Ce neantmoins ce cheual orgueilleux
Ne voulut oncq cestę Asne secourir
Ayant en soy vn desdaing merueilleux
Dont la permist dessoubz le faiz mourrir
Mais tost aprez mal luy peust encourir
Car en effect sur son doz on luy charge
Pour le garder de saulter & courir
De la pourę asne adonc toute la charge,
Oultre ce faiz encor sur son doz mesme

On luy chargea de cestę asne la peau,
Dont en son coeur conceut deuil si extresme
Qu'il eust voulu estrę au fons d'un ruisseau
Ou par aulcun mis a mort d'un cousteau
Disant en luy, ie suis bien miserable
Pour refuser vne part d'u fardeau
Ie portę vn fais qui m'est intolerable.

Le moral.

Ceste fable veult inferer
Qu'un fort doibt ayder au debile
Et le scauant a l'inhabile
S'eulx mesmes veulent prosperer.

Le. *xxii. d'un satire & d'un homme.*



VN homme fut qui pria quelquefoys
Trefinſtamment vn ſatyre du boys
De venir boyrē & menger auec luy
Pour attirer en amour iceluy
Ce qu'il a faict, mais cōmē eſtoient eulx deux
Aſsis en tablē, vn froid ſi merueilleux
Eſt ſuruenu dont l'hommē euſt telle touche
Qu'il fuſt cōtraint mettrē au prez de ſa bouche:
Lors tous ſes doigts, affin que la chaleur
De ſon alainē en meiſt hors la douleur,
Ce que voyant ce ſatyrē en effect,
L'hommē a inquis pour quel' cauſē a ce faict
Il luy reſpond, que ceſtoit pour ſes doigtz
Refociller, leſquelz auoit tresfrois.
Or peu aprez qu'euſt faict ceſte demande
Fut apporté vn morceau de viande
Laquellē eſtoit, encore toute chaulde.
Tant que c'eſt hommē a lheure s'en eſchaulde
Dont pour ſes doigtz vn pou refrigerer
De ſon alainē il ſe peut ingerer
A les ſouffler, dont le ſatyre aprez
Luy demanda derechef tout exprez
Pourquoy ſes doigtz il ſouffloyt en ce poinct
Et lautrē adonc luy dict ſans mentir point
C'eſt pour affin d'en oſter la chaleur
Qui a mes doigtz cauſē vne grand douleur.
Quand ce ſatirē euſt ce faict entendu



En doubte fut, & tout perplex rendu
Tant qu'il luy dict, ie ne veulx auecq toy
Plus conuerſer ne me croyrę en ta foy
Quand de iecter ie voy qu'eſt en ton eſme
Tant froid que chauld tout de ta bouche meſme.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtrę a fuyre
Ceulx qui ſont doubles en parolle
Car ilz peuent ſouuent plus nuyre
Qu'vn mal de la groſſe verolle.

La vingt troisieſme d'un laboureur & de ſes chiens.



VN laboureur ayant en ſa maiſon
Pluſieurs ſubiectz, euſt pour quelque ſaiſon
Neceſſité, & ſouffrette ſi grande,



C'eſt aſſauoir de chair & de viande
Qu'il fut contrainct de tuer tous ſes veaulx
Brebis, pourceaulx, moutõs, bœufs & aigneaulx
Ce que voyant les chiens ont dict a lheure
Fuyons nous en ſans faire yci demeure
Car s'ainſi eſt que noſtre maiſtre tue
Ses propres boeufz, qui menent ſa charue
Il pourra bien a la mort nous liurer,
Parquoy fuyons pour nous en deliurer.

Le moral.

Ceſte fable nous peult induire
Qu'a fuyr ſoyons diligentz,
Ceulx qui ſont cruelz a leurs gentz
Et a leurs amys tendent nuyre.

La xxiiii. d'ũ quidã mors d'ũ chiẽ.



F

QVelque iour vn homme fut mors
Iusqu'au sang d'un chien furieux,
Parquoy pour guarir ceftuy mors
C'eft transporte en plufieurs lieux,
Depriant tant ieunes que vieux
De luy donner quelque allegeance
Contre ce corps pernicieux,
Qui luy caufoit dure greuance.
L'un diceulx respondit alors
Vn morceau de pain te fault prendre
Couuert de ton fang par dehors,
Et au chien qui ta mors le tendre,
Et fi le chien on voit pretendre
A menger ce morceau de pain
Tu doibs facillement entendre
Que tu en guariras tout fain.
Il n'euft pas fi toft expliqué
Ce propos que le patient
N'ayt pluftot dict & replicqué
De louyr, comme impatient
Qu'au vray ne feroit pas fcient
De ce faire, ains digne feroit
Deftre mords a bon efcient
D'un chafcun chien qu'il trouueroit.

Le moral.

Cefte fable icy nous veult dire

Et par ſon moral monſtrer comme
Le plus ſouuent vn mauuais homme
Par luy bien faire deuient pire.

La. xxv. d'un Daulphin, & d'un Poiſſon dict Thin.



Commẽ vn daulphin pourchaſſoit apuiſſãce
A tranſgloutir affin d'emplir ſa pance
Aucun poiſſon dict Thynus, en latin,
Ledict poiſſon voyant eſtrẽ en ſa fin
Et n'ayant plus de viẽ aulcun eſpoir
S'en eſt venu par vn grand deſeſpoir
Si rudement frapper dedens vn gort
Que toſt aprez en a receu la mort,
Puis ce daulphin pourſuyuant par nager
Ceſtuy poiſſon s'eſt venu oultrager

A reſpondu ie ſeroye fol parfaict
Si eſperant pour l'aduenir happer
Plus grand proffit te laiſſoyę eſchapper
Puis qu'en mes mãis preſentement te tiens
Croy pour certain que ie n'en feray riens.

Le moral.

Par ceſte fablę on peult ſcauoir
Que le bien que pouons auoir
Ce neantmoins qu'il ſoit petit
Prendre ne nous doibt appetit
De le laiſſer aller ſoubz l'umbre
D'en auoir daultrę en plus grãd nõbre
Car communêment il eſt ſceu
Que maint en a eſte deceu.

Le *vingt & uniesme d'un cheual & d'un Aſne.*



VN voyćturier ayant plusieurs cheuaulx
Entre lesquelz vne pourq asnq estoit
Qu'il demenoit tăt p̄ montz q̄ p̄ vaulx
Et de durs faićtz & charges molestoit
Dont grandz regretz a par elle iećtoit,
Depriant l'un des cheuaulx de sõn maistre
La soullager du faix qu'elle portoit
Ou de bien bref mortq ou la voyroit estre.
Ce neantmoins ce cheual orgueilleux
Ne voulut oncq cestq Asne secourir
Ayant en soy vn desdaing merueilleux
Dont la permist dessoubz le faiz mourrir
Mais tost aprez mal luy peust encourir
Car en effećt sur son doz on luy charge
Pour le garder de saulter & courir
De la pourq asne adonc toute la charge,
Oultre ce faiz encor sur son doz mesme

On luy chargea de ceſtę aſne la peau,
Dont en ſon coeur conceut deuil ſi extreſme
Qu'il euſt voulu eſtrę au fons d'un ruiſſeau
Ou par aulcun mis a mort d'un couſteau
Diſant en luy, ie ſuis bien miſerable
Pour refuſer vne part d'u fardeau
Ie portę vn fais qui m'eſt intolerable.

Le moral.

Ceſte fable veult inferer
Qu'un fort doibt ayder au debile
Et le ſcauant a l'inhabile
S'eulx meſmes veulent proſperer.

❧ Le. *xxii. d'un ſatire & d'un homme.*



VN homme fut qui pria quelquefoys
Trefinftamment vn fatyre du boys
De venir boyre & menger auec luy
Pour attirer en amour iceluy
Ce qu'il a faict, mais cōme eftoient eulx deux
Afsis en table, vn froid fi merueilleux
Eft furuenu dont l'homme euft telle touche
Qu'il fuft cōtraint mettre au prez de fa bouche:
Lors tous fes doigts, affin que la chaleur
De fon alaine en meift hors la douleur,
Ce que voyant ce fatyre en effect,
L'homme a inquis pour quel' caufe a ce faict
Il luy refpond, que ceftoit pour fes doigtz
Refociller, lefquelz auoit tresfrois.
Or peu aprez qu'euft faict cefte demande
Fut apporté vn morceau de viande
Laquelle eftoit, encore toute chaulde.
Tant que c'eft homme a lheure s'en efchaulde
Dont pour fes doigtz vn pou refrigerer
De fon alaine il fe peut ingerer
A les fouffler, dont le fatyre aprez
Luy demanda derechef tout exprez
Pourquoy fes doigtz il fouffloyt en ce poinct
Et lautre adonc luy dict fans mentir point
C'eft pour affin d'en ofter la chaleur
Qui a mes doigtz caufe vne grand douleur.
Quand ce fatire euft ce faict entendu

En doubte fut, & tout perplex rendu
Tant qu'il luy dict, ie ne veulx auecq toy
Plus conuerſer ne me croyrꝯ en ta foy
Quand de iecter ie voy qu'eſt en ton eſme
Tant froid que chauld tout de ta bouche meſme.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtrꝯ a fuyre
Ceulx qui ſont doubles en parolle
Car ilz peuent ſouuent plus nuyre
Qu'vn mal de la groſſe verolle.

La vingt troisieſme d'un laboureur & de ſes chiens.



VN laboureur ayant en ſa maiſon
Pluſieurs ſubiectz, euſt pour quelque ſaiſon
Neceſſité, & ſouffrette ſi grande,

C'eſt aſſauoir de chair & de viande
Qu'il fut contrainct de tuer tous ſes veaulx
Brebis, pourceaulx, moutõs, bœufs & aigneaulx
Ce que voyant les chiens ont dict a lheure
Fuyons nous en ſans faire yci demeure
Car s'ainſi eſt que noſtre maiſtre tue
Ses propres boeufz, qui menent ſa charue
Il pourra bien a la mort nous liurer,
Parquoy fuyons pour nous en deliurer.

Le moral.

Ceſte fable nous peult induire
Qu'a fuyr ſoyons diligentz,
Ceulx qui ſont cruelz a leurs gentz
Et a leurs amys tendent nuyre.

La xxiiii. d'ū quidā mors d'ū chiē.



F

QVelque iour vn homme fut mors
Iusqu'au sang d'un chien furieux,
Parquoy pour guarir cestuy mors
C'est transporte en plusieurs lieux,
Depriant tant ieunes que vieux
De luy donner quelquę allegeance
Contre ce corps pernicieux,
Qui luy causoit dure greuance.
L'un diceulx respondit alors
Vn morceau de pain te fault prendre
Couuert de ton sang par dehors,
Et au chien qui ta mors le tendre,
Et si le chien on voit pretendre
A menger ce morceau de pain
Tu doibs facillement entendre
Que tu en guariras tout sain.
Il n'eust pas si tost expliqué
Ce propos que le patient
N'ayt plustot dict & replicqué
De louyr, comme impatient
Qu'au vray ne seroit pas scient
De ce faire, ains digne seroit
Destre mords a bon escient
D'un chascun chien qu'il trouueroit.

Le moral.

Ceste fablę icy nous veult dire



Et par ſon moral monſtrer comme
Le plus ſouuent vn mauuais homme
Par luy bien faire deuient pire.

La. xxv. d'un Daulphin, *& d'un* Poiſſon *dict* Thin.



Comme vn daulphin pourchaſſoit apuiſſāce
A tranſgloutir affin d'emplir ſa pance
Aucun poiſſon dict Thynus, en latin,
Ledict poiſſon voyant eſtre en ſa fin
Et n'ayant plus de vie aulcun eſpoir
S'en eſt venu par vn grand deſeſpoir
Si rudement frapper dedens vn gort
Que toſt aprez en a receu la mort,
Puis ce daulphin pourſuyuant par nager
Ceſtuy poiſſon s'eſt venu oultrager

Semblablement en l'encontre d'un roch,
Auquel il s'eſt baillé ſi rude choch
Que de ce coup vint en la ſin tirer,
Et puis aprez a bien toſt expirer,
Ce que voyant ce poyſſon deſſudict,
A lheure meſmę & apart luy a dict.
Or maintenant dure mort encourir
Ne m'eſt facheux, puis que ie voy mourrir
Deuant mes yeulx ceſtuy meſme Daulphin,
Par qui ie meurs, & ma vie prend ſin.

Le moral.

Monſtré nous eſt au ſens moral
Que ſouffrons plus patiamment,
Quand nous voyons ceulx notammēt
Qui en ſont cauſę endurer mal.

La. *vingt ſixieſme d'un oyſeleur & d'un ramier.*





Commé un oyseleur pretendoit
Vn ramier hault iuche surprendre,
Et au pied d'un arbré il tendoit
Ses rethz & filletz pour le prendre :
Il luy peust tant alors mesprendre
Qu'vne couleuuré il irrita
Par son pied dessus ellé estendre
Qu'a la picquer il lincita.
Quant il se veist mors & picqué
Son corps aussi (qui est le pire)
De venin estré intoxiqué,
Commença a crier & dire
Certes ie me doibs bien mauldire
Car pour cuyder circunuenir
Aultruy, pour le perdré & occire
Tresmal il m'en a peu venir.

Le moral.

La fable certains nous peult faire
Que celuy qui pretend & eſme
Nuyrȩ a aultruy ou luy meffaire
Souuent mal en recoit luy meſme.

La. xxvii. d'un caſtor & des veneurs.

LE caſtor naturellement
Entend la cauſe pour laquelle
Veneurs continuellement
Luy font vne chaſſe mortelle,
Pourtant par prudente cautelle
Couppe, ce dequoy on à enuye
Et puis leurs ieꝺ̃ȩ en façon telle
Il eſchappȩ & ſaulue ſa vie.
Car aprez que les veneurs ont
Les genitoires de la beſte
Lors contentz pour certain ilz ſont,
Sans que plus leur chaille du reſte,
Comme du corps ou de la teſte,
Pour autant qu'iceulx genitoires
Vtiles ſont ainſi qu'atteſte
Plinȩ en ſon liure des hiſtoires.

Le moral.

La fablȩ enſeignȩ au ſens moral
A laiſſer & abandonner



La choſe qui pourroit donner
Occaſion de plus grand mal.

La. *xxviii. d'un deuin.*

Omme vn deuin eſtoit ſeis pour predire
En plain marché les choſes aduenir
Et qu'un chaſcun adõc l'eſcoutoit dire
Voyci de loing vn meſſager venir,
Lequel luy diſt qu'il euſt a reuenir
En ſa maiſon & qu'on lauoit robbe,
Dont il cuyda hors du ſens deuenir
Quand euſt ouy qu'il eſtoit deſrobbe.
Or pour ſcauoir s'il auoit encouru
Ceſt infortune, il eſt ſoubdainement,
De ce marché en ſa maiſon couru
Et en courant vn luy diſt plainement,
Comme puis tu deuiner ſainnement
Les faictz d'aultruy, quand on voit par raiſon
Que tu n'as peu ſcauoir certainement,
Ce qu'on a faict en ta propre maiſon.

Le moral.

Par ceſte fable eſt euident
Que celuy lequel perd a faire
Son cas pour penſer a l'affaire
D'aultruy eſt fol & imprudent.

Le *vingtneufiesme d'un pipeur & d'un* Merle.



VN Oyseleur quelque iour pretendant
A prendre oyseaulx fut ses filets tēdās
Sus vn pastis conuenable en l'affaire,
Ce que de loing voyant vn merle faire
A demande a l'oyseleur quel' chose
Il batissoit i' edifie & compose
(Dist l'oyseleur) sur ce pre vne ville:
Quant eust ce dit, il fut fin & habile
De se cacher un peu derriere vn val,
Le merle adonc ne pensant a nul mal
De ceste rez s'approcha par trop prez
Car l'oyseleur la caché tout exprez
L'en est venu a courir promptement

Quand c'eſt oyſeau s'eſt veu eſtroictement
Prins en la Rez a commencé a dire.
O faulx pipeur Dieu te puiſſe maudire
Si tu baſtiz gueres de telle ville
Croy pour certain que tu n'auras de mille
Vn cytoyen qui vueille reſider
Pendant le temps qu'y pourras preſider.

Le moral.

Ceſte fable nous peult induire.
D'eſtre ſongneux & diligentz
En tout temps d'euiter & fuyre
Ceux qui ſont cruelz a leurs gens.

La *trenteieſme d'un viateur & de* Iupiter.



VN viateur tracaſſãt par maintz lieux
Fiſt ſur chemin veu & promeſſe aux dieux
De leur offrir ſans qu'il faulſiſt riẽ
Vne moytié pour part de tout le bien
Qu'il trouueroit en ſon chemin & voye
Voyre fut d'or ou d'argent vn montioye.
Or peu aprez qu'euſt ce veu faict, trouua
Aulcun vaiſſeau que moult fort approuua,
Car eſtoit plain de dathes & d'amandes
Qu'il mengea lors tant luy ſembloient friandes,
Mais les noyaux & parences d'icelles
Il reſerua diſant par grands cautelles
De ces noiaux & parences feray
Preſent aux dieux, par ce moyen ſeray
Quictꝫ & abſoulz du veu que leur ay faict,
Car ilz auront la moytié en effect,
De ce que iay en mon chemin troué
Par ce moyen, lequel iay controué.

Le moral.

Par ceſte fablꝫ on peult voir cõme
Pluſieurs par fraudes concepuoir
Penſent dieu pour vray decepuoir
Ce qui n'eſt licitꝫ a vn homme

❧ Le *xxxi. d'un enfant & de ſa mere.*



VN enfant de cinq a ſix ans
Vn iour vint a rober & prendre
En l'eſcolę vn Alphabeth, ſans
A lheure meſme le reprendre,
Dont aprez luy peuſt tant meſprendre
Que par ſes larcins augmenter
Au gibet on le mena pendre
Pour la mort experimenter.
Mais ains qu'endurer le ſupplice,
De la mort requiſt inſtamment.
Aux officiers de la iuſtice
Dirę a ſa mere notamment
Vn mot, ce qu'a doncq reaulment
Luy fut permis, mais quand peuſt eſtre
Auprez d'ellę, aſſez meſchamment
Luy arracha laureile dextre.

Le peuple lors luy vint a dire
Voyant l'excez qu'il auoit faict,
Tu es bien cruel & plein dire
D'auoir commis ſi meſchant faict,
A quoy reſpondit en effect,
Se i'euſſe eſte corrigé d'elle
Au premier & ſecond meſfaict
Iamais mort n'euſſę encouru telle.

Le moral.

Ceſte fable peult icy apprendre
A perę & merę auoir luſaige
De corriger & de reprendre
Enfantz quand ilz ſont en ieunęaage.

La *trentedeuxieſme d'un pere & de ſon enfant.*





VN gentil homme estant sur ses ans vieux
Iadis songea qu'vn leon furieux
Deuant ses yeulx pour vray transgloutissoit
Vn sien enfant que moult fort cherissoit,
Dont de ce songe il fut esmerueillé
Et tout parplex parquoy luy esueillé
Lors ayant paour que ce songe en effect
N'eust a tenir & a sortir effect
Il feist bastir vn logis triumphant
Pour y enclorre & garder son enfant.
Or pour autant que ce filz s'adonnoit
En venerie, & son cœur y donnoit
Le pere adonc par tresgrand ornature
Feist audict lieu taire en platte paincture
Toute maniere & espece de beste,
Affin de luy oster hors de la teste
L'affection d'aller au boys chasser,
Ce neantmoins ne la peut dechasser,
Pourtant par deuil d'estre en ce lieu enclos
Il est venu a frapper du poing cloz
Sus vn leon painct contre la paroy
En luy disant, ô faulx leon, par toy
Ie suys tenu ycy comme en prison
Sans auoir faict aulcune mesprison :
En ce disant comme est dict par grand deuil
Vint a frapper cestuy leon par l'oeuil,
En le frappant il trouua d'auanture

Vn clou caché dedens ceſte painɇture,
Qui luy percha la main ſi grefuement,
Que pour le dirɇ, & narrer brefuement
Aulcunɇ vlcerɇ incurablɇ & infaiɇte
Dedans ſa main s'eſt procreɇ & faiɇte
Dont par douleur exceſſiuɇ il mourut.
Or de ſa mort ceſtuy perɇ encourut,
Tel deſplaiſir ennuy & deſconfort,
Que toſt aprez en a receu la mort.

Le moral.

Par la fablɇ eſt determiné
Que quoy que l'hōmɇ en ſoy propoſe
Il ne peult euiter la choſe
Enquoy il eſt predeſtiné.

La. *xxxiii. d'ū homme chaulue.*



VN homme chaulue par nature
Vsoit d'une perruche fainfte,
Laquelle de coup d'auanture
Fust du vent quelque iour attainfte,
Tant & si fort que par contrainfte
Hors de sa teste il vous la rue,
Dont rit alors personne mainte
La voyant tomber en la rue,
Quand il veist les gens ainsi rire
D'iceulx cheueulx, qui n'estoient siens
Luy mesme se print a soubzrire
Disant de ce ne fault en riens
S'esmerueiller, veu que les miens
Et ceulx que iauoye proprement
Encore pas ie ne retiens,
Dont vous riez improprement.

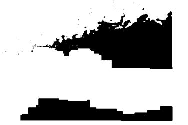
Le moral.

Par ceste fable est euident
Que ne debuons auoir tristesse
De perdre mondaine richesse,
Veu quel' nous vient par accident.

⚜ La *xxxiiii. d'un patient.*



VN patient bien voyant qu'il eſtoit
En tel' langueur qu'au vray ne luy
reſtoit
Plus q̃ la mort aux dieux voulut promet-
Si leur plaiſoit en ſante les remettre ſtre
Et le guarir, de leur donner cent bœufz :
Or n'auoit il a luy vaillant cent boeufz,
Parquoy ſa femme adoncques l'oyant faire
Telle promeſſe & veu ſur c'eſt affaire
Luy diſt, comment aux dieux pourroiz vous bien
Donner cent boeufz quand n'auez aulcun bien,
A quoy replique & reſpond le mary
Estimes tu doncques me voyr guarir
Ou recouurer ſante veu que ſuys mort
Ou aultant vault ou ie ſuis mis au fort
Quand ceſtuy cas, deuiendroict neantmoins
On pourroit les contenter de moins



On ne perd rien pour auoir ſa demande
A faire veu & promeſſe aſſez grande.

Le moral.

Par la fable il fault retenir
Que quand pluſieurs ſōt hors d'eſpoir
Promettent ce qu'ils n'ont pouoir
Dexecuter ny de tenir.

La *trentecinqieſme de deux grenouilles.*



D*Vrant l'eſte que le ſoleil eſpart*
Ses grādz chaleurs & q̄ tout bruſle & art
Furēt ſechez pluſieurs marhez & ſoueilles
A l'un deſquelz ſe tindrent deux grenoilles
Pour quelque temps, mais aprez quilz ont veu

Que d'eaue eſtoit totalement ebeu
L'ont delaiſſé & puis tant de chemin
Enſemble ont faict qu'ont trouué en la fin
Vn puis fort hault, adoncq l'une des deux
A l'autre diſt deſcendons cy au creux
De ceſtuy puys ou l'eau ſourt & ruiſſelle
Certainement a reſpondu icelle
Il nous pourroit eſtre vendu bien cher,
Se d'auanture il venoit a ſecher
Car impoſſible a nous ſeroit alors
De nous en metre ou retirer dehors
Pour ſa haulteur parquoy malgré noz dentz
Finer noz iours conuiendroit la dedens.

Le moral.

Par la fable il doibt ſouuenir
Qu'il ne conuient, ou fault pretendre
Faire vne choſe ſans entendre
La fin qui en peult aduenir.

⚜ La. *xxxvi. d'un coq d'un chiē & d'vn regnard.*



VN coq & vn chien s'entremisrent
D'aller en vn pelerinage
Et foy l'ung a lautre promisrent
Comme on faict par commun vsaige,
Or pendant qu'estoient au voyage
La nuict les est venu surprendre
Parquoy assez prez d'un villaige
Conuint a tous deux logis prendre
Sus vn arbre adonc s'est iuché
Le coq, pour y passer la nuit
Et le chien au pied s'est couché
Puis quand ce vint sus la minuict
Le coq a chanter fut induict
Pourtant esueilla vn regnard,
Qui accourut, sans faire bruit
Pour ce coq auoir par son art
Or pour tant qu'estoit ce coq hault

Le peuple lors luy vint a dire
Voyant l'excez qu'il auoit faict,
Tu es bien cruel & plein dire
D'auoir commis si meschant faict,
A quoy respondit en effect,
Se i'eusse este corrigé d'elle
Au premier & second meffaict
Iamais mort n'eussę encouru telle.

Le moral.

Ceste fable peult icy apprendre
A perę & merę auoir lusaige
De corriger & de reprendre
Enfantz quand ilz sont en ieunę aage.

La *trentedeuxiesme d'un*


pere & de son enfant.





VN gentil homme estant sur ses ans vieux
Iadis songea qu'vn leon furieux
Deuant ses yeulx pour vray transgloutissoit
Vn sien enfant que moult fort cherissoit,
Dont de ce songe il fut esmerueillé
Et tout parplex parquoy luy esueillé
Lors ayant paour que ce songe en effect
N'eust a tenir & a sortir effect
Il feist bastir vn logis triumphant
Pour y enclorre & garder son enfant.
Or pour autant que ce filz s'adonnoit
En venerie, & son cœur y donnoit
Le pere adonc par tresgrand ornature
Feist audict lieu taire en platte paincture
Toute maniere & espece de beste,
Affin de luy oster hors de la teste
L'affection d'aller au boys chasser,
Ce neantmoins ne la peut dechasser,
Pourtant par deuil d'estre en ce lieu enclos
Il est venu a frapper du poing cloz
Sus vn leon painct contre la paroy
En luy disant, ô faulx leon, par toy
Ie suys tenu ycy comme en prison
Sans auoir faict aulcune mesprison :
En ce disant comme est dict par grand deuil
Vint a frapper cestuy leon par l'oeuil,
En le frappant il trouua d'auanture

Vn clou caché dedens ceſte painɗure,
Qui luy percha la main ſi grefuement,
Que pour le dirę, & narrer brefuement
Aulcunę vlcerę incurablę & infaiɗe
Dedans ſa main s'eſt procreę & faiɗe
Dont par douleur exceſſiuę il mourut.
Or de ſa mort ceſtuy perę encourut,
Tel deſplaiſir ennuy & deſconfort,
Que toſt aprez en a receu la mort.

Le moral.

Par la fablę eſt determiné
Que quoy que l'hōmę en ſoy propoſe
Il ne peult euiter la choſe
Enquoy il eſt predeſtiné.

La. *xxxiii. d'ū homme chaulue.*



[redacted]

VN homme chaulue par nature
Vſoit d'une perruche fainƈte,
Laquelle de coup d'auanture
Fuſt du vent quelque iour attainƈte,
Tant & ſi fort que par contrainƈte
Hors de ſa teſtę il vous la rue,
Dont rit alors perſonne mainte
La voyant tomber en la rue,
Quand il veiſt les gens ainſi rire
D'iceulx cheueulx, qui n'eſtoient ſiens
Luy meſme ſe print a ſoubzrire
Diſant de ce ne fault en riens
S'eſmerueiller, veu que les miens
Et ceulx que iauoye proprement
Encore pas ie ne retiens,
Dont vous riez improprement.

Le moral.

Par ceſte fablę eſt euident
Que ne debuons auoir triſteſſe
De perdre mondaine richeſſe,
Veu quel' nous vient par accident.

⚜ *La xxxiiii. d'un patient.*



VN patient bien voyant qu'il eſtoit
En tel' langueur qu'au vray ne luy reſtoit
Plus q̄ la mort aux dieux voulut promet-
Si leur plaiſoit en ſante les remettre (ſtre
Et le guarir, de leur donner cent bœufz:
Or n'auoit il a luy vaillant cent boeufz,
Parquoy ſa femme adoncques l'oyant faire
Telle promeſſe & veu ſur c'eſt affaire
Luy diſt, comment aux dieux pourroiz vous bien
Donner cent boeufz quand n'auez aulcun bien,
A quoy replique & reſpond le mary
Estimes tu doncques me voyr guarir
Ou recouurer ſante veu que ſuys mort
Ou aultant vault ou ie ſuis mis au fort
Quand ceſtuy cas, deuiendroict neantmoins
On pourroit les contenter de moins

On ne perd rien pour auoir ſa demande
A faire veu & promeſſe aſſez grande.

Le moral.

Par la fable il fault retenir
Que quand pluſieurs ſõt hors d'eſpoir
Promettent ce qu'ils n'ont pouoir
Dexecuter ny de tenir.

La *trentecinqieſme de deux grenouilles.*



D*Vrant l'eſte que le ſoleil eſpart*
Ses grãdz chaleurs & q̃ tout bruſle & art
Furẽt ſechez pluſieurs marhez & ſoueilles
A l'un deſquelz ſe tindrent deux grenoilles
Pour quelque temps, mais aprez quilz ont veu

H

Que d'eaue eſtoit totalement ebeu
L'ont delaiſſé & puis tant de chemin
Enſemble ont faict qu'ont trouué en la fin
Vn puis fort hault, adoncq l'une des deux
A l'autre diſt deſcendons cy au creux
De ceſtuy puys ou l'eau ſourt & ruiſſelle
Certainement a reſpondu icelle
Il nous pourroit eſtre vendu bien cher,
Se d'auanture il venoit a ſecher
Car impoſſible a nous ſeroit alors
De nous en metre ou retirer dehors
Pour ſa haulteur parquoy malgré noz dentz
Finer noz iours conuiendroit la dedens.

Le moral.

Par la fable il doibt ſouuenir
Qu'il ne conuient, ou fault pretendre
Faire vne choſe ſans entendre
La fin qui en peult aduenir.

⚜ La. *xxxvi. d'un coq d'un chiē & d'vn regnard.*



VN coq & vn chien s'entremisrent
D'aller en vn pelerinage
Et foy l'ung a lautre promisrent
Comme on faict par commun vsaige,
Or pendant qu'estoient au voyage
La nuict les est venu surprendre
Parquoy assez prez d'un villaige
Conuint a tous deux logis prendre
Sus vn arbre adonc s'est iuché
Le coq, pour y passer la nuit
Et le chien au pied s'est couché
Puis quand ce vint sus la minuict
Le coq a chanter fut induict
Pourtant esueilla vn regnard,
Qui accourut, sans faire bruit
Pour ce coq auoir par son art
Or pour tant qu'estoit ce coq hault

Bonement ne pouoit ſaiſir
Son corps, ce regnard fin & cault,
Parquoy luy dict par grand deſir
De t'embraſſer a mon plaiſir
Et d'ouyr encore vne foys,
Cy bas ſans quelque deſplaiſir
Ta doulce & reſonante voix.

Le coq entendant bien l'affaire
De ce regnard fin a merueille
Reſpond, ie ne le pourroye faire
Se premier le portier neſueilles
Luy diſant pres de ſes aureilles
Qu'il me vienne la porte ouurir
Et que pour vray tu t'appareilles
Aulcun ſecret me deſcouurir

Ce regnard ne penſant a rien
Qui luy a peu porter nuyſance
Eſt venu eſueiller ce chien.
Lequel vous le prend par la pance
En le pourſuyuant par oultrance
Et le mordant tant & ſi fort
Que bien toſt aprez ſans doubtance
Le poure regnard en eſt mort.

Le moral.

Par ceſte fable il eſt apprins
Que celluy qui cuide aultruy prendre

Decepuoir tromper & ſurprendre
Souuentesfois ſe trouue prins.

La. xxxvii. d'un ours & d'ū Lyon, & d'un Dain.



Omme vn lion & vn ours ſe me ſemble
Alloiēt aux chāps & cheminoiēt enſēble,
Eſt aduenu qu'ont trouué en leur voye
Vn dain fort gras, dont ilz eurent grant ioye,
Premierement, & puis aprez grant deuil
Car le lyon dict qui l'auroit tout ſeul
Ce qu'eſt venu leurs adonc contredire
Parquoy iceulx forcenez & plains d'ire
L'un contre l'autre ont eu mortelle guerre,
Par tel façon que tous deux ſur la terre
Viennent a cheoir ainſi qu'a demis mortz

Ce que voyant vn fin regnard alors
Vient a rauir & happer ceftuy Dain
Qu'il emporta enfuyant treffoubdain
Dont ce lyon & c'eft ours ont conceu
Trefgrand couroux, quand ilz ont apperceu
Ceftuy regnard emporter ce pourquoy
Ilz s'eftoient mis en fi piteux arroy
Tant qu'il ont dict a lheure a tout par eulx
Nous fommes bien mefchantz & malheureux
Quand nous voyons que ce regnard emporte,
Ce dain, pourquoy nous fommes en tel' forte
Attenuez de force & de puiffance
Voire par nous & par noftre mefchance
Quand luy tout feul a ozé entreprendre
Deuant noz yeulx ofter rauir & prendre
Le dain, qu'auions par noftre foing & cure
Peu conquefter pour noftre nourriture.

Le moral.

Cefte fable nous monftre bien
Que plufieurs pourchaffent la proye
Et veillent pour gaigner le bien
De quoy les aultres ont la ioye.

La *xxxviii. d'ū buiffō & d'ū pliget & d'vne chauue fouris.*



ADuint vn iour qu'un buyſſon plain d'eſpines
Voulut aller ſus les vndes marines
Pour mener train & faict de marchandiſe,
Parquoy ſelon ſon plaiſir & deuiſe
A faict charger vne nef toute plaine
De veſtementz tiſſus de fil de laine,
Ce que voyantz deux oyſeaux deſquelz l'un
Eſt appellé en langaige commun
Chaulue Souris, & lautre eſt dict Plinget
Sont venus faire auecq luy compte & gect
C'eſt aſſauoir de beaucoup de deniers,
Pour & affin d'eſtre ſes perſonniers
Duquel argent ilz s'eſtoient faictz debteurs

Par l'emprunter a d'aucuns crediteurs,
Or cela faict ſur la mer ſe ſont mis
Eulx troys enſemblę ainſi que bons amys
Mais pas long temps ny furent que la fouldre
D'un vent contrairę en la mer ne vinſt ſourdre
Par tel' facon qu'il leur conuient alors
Iecter en leau tout pour ſauluer le corps
Qui eſt la cauſę & la raiſon pourquoy,
On voit encor le pliget a par ſoy
Deſſus les eaux voler & s'adiecter
Affin de voir s'elle pourroit iecter
Le ſien argent pourquoy pareillement
La ſouris chauluę entreprend ſeullement
Voler de nuit en n'oſant ſe monſtrer
Durant le iour de paour de rencontrer
Ses crediteurs & pourquoy le buyſſon
Communément habit robbę ou pliſſon
Attirę a ſoy pour cuyder & penſer
Qu'ilz ſoyent a luy pour ſe recompenſer.

Le moral.

Par la fablę euident peult eſtre
Qu'on tient & ſuit iuſques a la fin
La choſę enquoy il eſt inclin,
Iouxtę & ſcelon naturel eſtre.

La trenteneufieſme d'une



Chouette & des aultres Oyseaulx.



AInsi que les oyseaulx estoient
Assemblez pour creer vn Roy
Et que le Paon ilz appetoient
Pour sa beauté, & noble arroy,
La Chouette dist, quant a moy
Ie m'oppose sur ceste affaire,
Veu le dommage & des'arroy,
Que laigle nous en pourroit faire.

Le moral.

Ceste fable nous fait recordz
Deslyre roys prelatz seigneurs
Comme ilz sont en vertu greigneurs

I



VN patient bien voyant qu'il eſtoit
En tel' langueur qu'au vray ne luy
reſtoit
Plus q̄ la mort aux dieux voulut promet-
Si leur plaiſoit en ſante les remettre (tre
Et le guarir, de leur donner cent bœufz:
Or n'auoit il a luy vaillant cent boeufz,
Parquoy ſa femme adoncques l'oyant faire
Telle promeſſe & veu ſur c'eſt affaire
Luy diſt, comment aux dieux pourroiz vous bien
Donner cent boeufz quand n'auez aulcun bien,
A quoy replique & reſpond le mary
Estimes tu doncques me voyr guarir
Ou recouurer ſante veu que ſuys mort
Ou aultant vault ou ie ſuis mis au fort
Quand ceſtuy cas, deuiendroict neantmoins
On pourroit les contenter de moins

On ne perd rien pour auoir sa demande
A faire veu & promesse assez grande.

Le moral.

Par la fable il fault retenir
Que quand plusieurs sõt hors d'espoir
Promettent ce qu'ils n'ont pouoir
Dexecuter ny de tenir.

La *trentecinqiesme de deux grenouilles.*



D*Vrant l'este que le soleil espart*
Ses grãdz chaleurs & q̃ tout brusle & art
Furẽt sechez plusieurs marhez & soueilles
A l'un desquelz se tindrent deux grenoilles
Pour quelque temps, mais aprez quilz ont veu

H

Que d'eauę eſtoit totalement ebeu
L'ont delaiſſé & puis tant de chemin
Enſemblę ont faict qu'ont trouué en la fin
Vn puis fort hault, adoncq l'une des deux
A l'autre diſt deſcendons cy au creux
De ceſtuy puys ou l'eau ſourt & ruiſſelle
Certainement a reſpondu icelle
Il nous pourroit eſtre vendu bien cher,
Se d'auanturę il venoit a ſecher
Car impoſſiblę a nous ſeroit alors
De nous en metrę ou retirer dehors
Pour ſa haulteur parquoy malgré noz dentz
Finer noz iours conuiendroit la dedens.

Le moral.

Par la fablę il doibt ſouuenir
Qu'il ne conuient, ou fault pretendre
Fairę vne choſe ſans entendre
La fin qui en peult aduenir.

⚜ La. *xxxvi. d'un coq d'un chiē & d'vn regnard.*



VN coq & vn chien s'entremiſrent
D'aller en vn pelerinage
Et foy l'ung a lautre promiſrent
Commẽ on faict par commun vſaige,
Or pendant qu'eſtoient au voyage
La nuict les eſt venu ſurprendre
Parquoy aſſez prez d'un villaige
Conuint a tous deux logis prendre
Sus vn arbrẽ adonc s'eſt iuché
Le coq, pour y paſſer la nuit
Et le chien au pied s'eſt couché
Puis quand ce vint sus la minuict
Le coq a chanter fut induict
Pourtant eſueilla vn regnard,
Qui accourut, ſans faire bruit
Pour ce coq auoir par ſon art
Or pour tant qu'eſtoit ce coq hault

Bonement ne pouoit ſaiſir
Son corps, ce regnard fin & cault,
Parquoy luy dict par grand deſir
De t'embraſſer a mon plaiſir
Et d'ouyr encore vne foys,
Cy bas ſans quelque deſplaiſir
Ta doulce & reſonante voix.
Le coq entendant bien l'affaire
De ce regnard fin a merueille
Reſpond, ie ne le pourroye faire
Se premier le portier neſueilles
Luy diſant pres de ſes aureilles
Qu'il me vienne la porte ouurir
Et que pour vray tu t'appareilles
Aulcun ſecret me deſcouurir
Ce regnard ne penſant a rien
Qui luy a peu porter nuyſance
Eſt venu eſueiller ce chien.
Lequel vous le prend par la pance
En le pourſuyuant par oultrance
Et le mordant tant & ſi fort
Que bien toſt aprez ſans doubtance
Le poure regnard en eſt mort.

Le moral.

Par ceſte fable il eſt apprins
Que celluy qui cuide aultruy prendre

Decepuoir tromper & surprendre
Souuentesfois se trouue prins.

La. *xxxvii. d'un ours & d'ū* Lyon, *& d'un* Dain.



Comme vn lion & vn ours se me semble
Alloiēt aux chāps & cheminoiēt ensēble,
Est aduenu qu'ont trouué en leur voye
Vn dain fort gras, dont ilz eurent grant ioye,
Premierement, & puis aprez grant deuil
Car le lyon dict qui l'auroit tout seul
Ce qu'est venu leurs adonc contredire
Parquoy iceulx forcenez & plains d'ire
L'un contre l'autre ont eu mortelle guerre,
Par tel façon que tous deux sur la terre
Viennent a cheoir ainsi qu'a demis mortz

Ce que voyant vn ſin regnard alors
Vient a rauir & happer ceſtuy Dain
Qu'il emporta enfuyant treſſoubdain
Dont ce lyon & c'eſt ours ont conceu
Treſgrand couroux, quand ilz ont apperceu
Ceſtuy regnard emporter ce pourquoy
Ilz s'eſtoient mis en ſi piteux arroy
Tant qu'il ont dict a lheurę a tout par eulx
Nous ſommes bien meſchantz & malheureux
Quand nous voyons que ce regnard emporte,
Ce dain, pourquoy nous ſommes en tel' ſorte
Attennuez de forcę & de puiſſance
Voire par nous & par noſtre meſchance
Quand luy tout ſeul a ozé entreprendre
Deuant noz yeulx oſter rauir & prendre
Le dain, qu'auions par noſtre ſoing & cure
Peu conqueſter pour noſtre nourriture.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtre bien
Que pluſieurs pourchaſſent la proye
Et veillent pour gaigner le bien
De quoy les aultres ont la ioye.

❧ La *xxxviii. d'ū buiſſō & d'ū pliget & d'vne chauue ſouris.*



ADuint vn iour qu'un buyſſon plain d'eſpines
Voulut aller ſus les vndes marines
Pour mener train & faict de marchandiſe,
Parquoy ſelon ſon plaiſir & deuiſe
A faict charger vne nef toute plaine
De veſtementz tiſſus de fil de laine,
Ce que voyantz deux oyſeaux deſquelz l'un
Eſt appellé en langaige commun
Chaulue Souris, & lautre eſt dict Plinget
Sont venus faire auecq luy compte & gect
C'eſt aſſauoir de beaucoup de deniers,
Pour & affin d'eſtre ſes perſonniers
Duquel argent ilz s'eſtoient faictz debteurs

Par l'emprunter a d'aucuns crediteurs,
Or cela faict ſur la mer ſe ſont mis
Eulx troys enſemblę ainſi que bons amys
Mais pas long temps ny furent que la fouldre
D'un vent contrairę en la mer ne vinſt ſourdre
Par tel' facon qu'il leur conuient alors
Iecter en leau tout pour ſauluer le corps
Qui eſt la cauſę & la raiſon pourquoy,
On voit encor le pliget a par ſoy
Deſſus les eaux voler & s'adiecter
Affin de voir s'elle pourroit iecter
Le ſien argent pourquoy pareillement
La ſouris chauluę entreprend ſeullement
Voler de nuit en n'oſant ſe monſtrer
Durant le iour de paour de rencontrer
Ses crediteurs & pourquoy le buyſſon
Communément habit robbę ou pliſſon
Attirę a ſoy pour cuyder & penſer
Qu'ilz ſoyent a luy pour ſe recompenſer.

Le moral.

Par la fablę euident peult eſtre
Qu'on tient & ſuit iuſques a la fin
La choſę enquoy il eſt inclin,
Iouxtę & ſcelon naturel eſtre.


La *trenteneufieſme d'une*



Chouette & des aultres Oy-ſeaulx.



AInſi que les oyſeaulx eſtoient
Aſſemblez pour creer vn Roy
Et que le Paon ilz appetoient
Pour ſa beauté, & noble arroy,
La Chouette diſt, quant a moy
Ie m'oppoſe ſur ceſte affaire,
Veu le dommage & des'arroy,
Que laigle nous en pourroit faire.

Le moral.

Ceſte fable nous fait recordz
Deſlyre roys prelatz ſeigneurs
Comme ilz ſont en vertu greigneurs

I

Et non a la beaulté du corps.

❧ Le. *xl. d'un* Regnard *& d'un ſenglier.*



VN regnard allant quelquefoys,
Pourchaſſer ſa proyē & paſture
Vn ſenglier veiſt en vn boys
Lequel aguyſoit d'auanture,
Ses crocqz contrē vne boyſe dure,
Ce que voyant le Regnard faire
Luy cria de loing (hau) mon frere,
Pourquoy veu qu'a ceſte heurē icy
N'as aulcun beſoing ou affaire
Aguiſes tu t'es crocqz ainſi.
L'autre luy reſpond tout exprez
De les aguyſer ay prins ſoing

Au moins s'estoye hasté de prez
Et me trouuoye a ce besoing
Qu'il me conuint iouer du groing
Prest ie feroye a me deffendre,
Et à tout deschirer & fendre,
Car possible est que n'aurois pas,
Bien le loisir pour y entendre
Quand venu feroye en tel cas.

Le moral.

Par la fable il est declaré,
Qu'au peril qu'on peult encourir
Il fault pour bien soy secourir
Auoir son cas tout preparé.

Le. *xli, d'une* Allouette *&*
d'un pipeur.



Et non a la beaulté du corps.

❧ Le. *xl. d'un* Regnard & *d'un ſenglier.*



VN regnard allant quelquefoys,
Pourchaſſer ſa proyē & paſture
Vn ſenglier veiſt en vn boys
Lequel aguyſoit d'auanture,
Ses crocqʒ contrē vne boyſe dure,
Ce que voyant le Regnard faire
Luy cria de loing (hau) mon frere,
Pourquoy veu qu'a ceſte heurē icy
N'as aulcun beſoing ou affaire
Aguiſes tu t'es crocqʒ ainſi.
L'autre luy reſpond tout exprez
De les aguyſer ay prins ſoing

Au moins s'estoye hasté de prez
Et me trouuoye a ce besoing
Qu'il me conuint iouer du groing
Prest ie seroye a me deffendre,
Et à tout deschirer & fendre,
Car possible est que n'aurois pas,
Bien le loisir pour y entendre
Quand venu seroye en tel cas.

Le moral.

Par la fable il est declaré,
Qu'au peril qu'on peult encourir
Il fault pour bien soy secourir
Auoir son cas tout preparé.

Le. *xli, d'une* Allouette *&*
d'un pipeur.



Comme vne allouette cuydoit,
Prendre vn grain de Blé, fut ſurprinſe
D'un pipeur, lequel la guydoit
Parquoy voyant quelle eſtoit prinſe
A deteſté ſon entreprinſe,
Diſant, ce m'eſt cy mauuais ſort,
Quand d'or ou d'argent n'ay faict prinſe
Neantmoins en ſouffriray mort.

Le moral.

Par la fable ſommes apprins
Que maintz ont eſte pour vn rien
Auſſi toſt punis & reprins
Qu'aultres pour deſrober grand bien.

Le. *xlii. d'un ieune Cerf & de ſon pere.*



VN ieune cerf a ſon pere diſt lors,
Pourquoy les chiẽs crains tu plus q̄ tẽpeſte?
Veu que tu es, plus agile du corps
Plus grand auſſi, & qu'en forme de creſte
Deux cornes as, & porte ſur ta teſte.
Vray eſt que iay (dit le Pere) iceux biens,
Mais pour certain ie ne ſcay quand au reſte
D'ou vient cela qu'ainſi ie crains les chiens.

Le moral.

La fable nous peult aduertir
Que pluſieurs en vain ont enhorte
Veu qu'ont nature de tel ſorte
Qu'impoſſiblꝯ eſt la diuertir.

Le. *xliii. d'un* A*uaricieux.*



VN quidam fut tant addonné au vice
De couuoitiſe & d'ardante auarice,
Qu'il vendiſt tout ſon bien & ſõ auoir
Affin qu'il peuſt d'or vne maſſe auoir,
Laquelle adonc il voulut enfouyr
En quelque lieu, ou pour ſe reſiouyr
Deux ou trois foys venoit iournellement,
Se contentant a la veoir ſeullement
Sans de ſon or prendre aucun aultre vſage.
Or peu aprez par vn fatal preſage
Eſt aduenu que c'eſt or enfouy
Fut par vn aultre hors du lieu deſouy
Et tranſporte, dont l'auaricieux
Cuyda de deuil s'arracher les deux yeulx,
Se deteurdant comme vn homme eſperdu
D'auoir ainſi ſon monceau d'or perdu,
Ce que voyant vn aultre luy va dire

Pourquoy es tu ſi marry & plain d'ire,
Veu que ton or ne te ſeruoit en terre
Ne plus ne moins que feroit vne pierre,
Car il n'eſtoit poſſible a ton courage,
Auoir pouoir de le mettre en vſage.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtre bien
Que celuy qui eſt prins du vice
De couuoitiſe eſt en ſeruice
Et n'eſt point maiſtre de ſon bien.

Le. *xliiii. des grues & des oyſons & des veneurs.*

Ainſi qu'oyſons auec grues peiſſoient
Tous en vn pré, vindrent pour les ſurprendre
Aulcuns veneurs, qui par ce lieu paſſoient,
Mais on veiſt toſt les grues le vol prendre,
Ce que n'ont peu les oyſons entreprendre
Pour & aultant que trop gras pouoient eſtre
Dont leur conuint a lheure tous ſe rendre
Et au vouloir des veneurs eulx ſubmettre.

Le moral.

Ceſte fable declare comme

A la prinſe d'aulcune ville
D'eſchapper le pourę eſt habile,
Mais les biens tiennent le riche hõme.

❧ Le. *xlv. d'un limacon & d'un aigle.*

VN iour paſſé le lymaçon
Pria fort vn aiglę en effect,
De luy enſeigner la façon
Et art de voler, mais de faict
Laygle luy diſt, quand a ce faict
Tu es par naturę inhabile,
De venir donc a tel effect
Iamais tu ne ſeras habile.
Ce neantmoins encorę inſiſte
Le Lymaçon pour ce comprendre,
Et laigle voyant qu'il perſiſte
Et que riens ne ſert le reprendre
Entre ſes piedꝫ il le va prendre,
Puis quand il euſt porte fort hault
Le laiſſa cheoir dont ſe peuſt fendre
Et briſer tout de ceſtuy ſault.

Le moral.

Par ceſte fablę on peult extraire
Que deſirer il ne conuient



Effect a nature contraire
Car a pluſieurs mal en aduient,
La meſme fable encor nous vient
A remonſtrer, que par vſaige
Diſcret & prudent on deuient
Par eſcouter les dictz d'un ſage.

Le. *xlvi. d'une* Biche.



PAr vn traict d'arc ou raillon d'arbaleſtre
Iadis perdit vne Biche loeil dextre,
Parquoy doubtant d'eſtre circunuenue
De ce coſtê, elle s'en eſt venue
Prez de la mer y chercher nourriture
Diſant en ſoy ainſi que coniecture,
Yci pourray aſſeuréement repaiſtre
Veu que la mer eſt de ce coſté dextre
J

Dont i'ay la veue entierement estaincte,
Pourtant ne doibz auoir aulcune crainte
De ce costé qu'on me peust faire mal,
Mais bien me fault (car c'est le principal)
Auoir tousiours mon oeil deuers la terre,
D'ont les veneurs me pourroient mener guerre,
Et me surprendre, Or comme deuisoit
Et ces propos a par elle disoit
Aulcuns estantz lors sur mer de nauire
La sont venus a naurer d'une vire,
Elle sentant ce mortifere coup,
Acommencé a dire bien a coup,
Las ie pensoye estre fort seurement
De ce costé mais malheureusement
Naurée on ma voire iusqu'a ce point
Que ie mourray d'ou ne me guettoye point.

Le moral.

Par la fable il est entendu
Qui la veult prendre au sens moral
Que d'un lieu souuent aduient mal
D'ou nullement est pretendu.

Le. *xlvii. d'une aultre biche & d'un lyon.*

VNe aultre Biche estant fort poursuyuie
D'aulcũs veneurs cuidãt sauluer sa vie
En vne fosse ou terrier se vint mettre,
En estimant illec seurement estre
Mais dauanture y trouua la dedans
Vn fier lyon, qui luy monstra ses dentz,
Dont de grand paour cheust lors tout esperdue,
Disant helas me vela bien perdue
Pour me cuider des veneurs deliurer
A ce lyon ie me suis peu liurer.

Le moral.

La fable au sens moral veult dire
Que plusieurs cuidantz s'estranger
De quelque peril ou dangier
Sont tombez souuent en vn pire.

Le. *xlviii. d'une aultre biche*
& des veneurs.



VNe aultre Biche encore fut
Qui tel dangier peust encourir
Que le premier, mais luy escheut
Quelle gaigna par bien courir,
Car quand aprez elle accourir
Veist les veneurs, el' se saulua,
Pour sa vie & corps secourir
En vne vigne qu'el trouua.
Elle estant dedens ceste vigne
Secretement s'est peu cacher
Sans faire ou monstrer aucun signe
Ou estoit son corps ou sa chair
Ce que feist veneurs relacher
Leur entreprinse, ainsi qu'en riens
Certains ou ilz pourroient lacher,
Pour icelle prendre, leurs chiens.
Mais aprez quelle fut dedens
Ceste vigne close & couuerte,

Ellę a brouſte a bonnes dentʒ
Les feuilles qui lauoyent couuerte,
Dont aux veneurs fut deſcouuerte,
Qui ſont retourneʒ la pourſuiure
Tant qu'en la fin l'ont recouuerte
Et puis luy ont faict mort enſuyure

Le moral.

Ceſte fablę icy nous apprent
Que pour meſdirę ou mal penſer
Ou ſes bienfaicteurs offenſer,
Souuent a pluſieurs il meſprend.

Le. *xlix. d'un aſne & d'un lyon.*





VN quidam fut tant addonné au vice
De couuoitiſɇ & d'ardantɇ auarice,
Qu'il vendiſt tout ſon bien & ſõ auoir
Affin qu'il peuſt d'or vne maſſɇ auoir,
Laquellɇ adonc il voulut enfouyr
En quelque lieu, ou pour ſe reſiouyr
Deux ou trois foys venoit iournellement,
Se contentant a la veoir ſeullement
Sans de ſon or prendre aucun aultre vſage.
Or peu aprez par vn fatal preſage
Eſt aduenu que c'eſt or enfouy
Fut par vn aultre hors du lieu defouy
Et tranſporte, dont l'auaricieux
Cuyda de deuil s'arracher les deux yeulx,
Se deteurdant commɇ vn hommɇ eſperdu
D'auoir ainſi ſon monceau d'or perdu,
Ce que voyant vn aultre luy va dire

Pourquoy es tu ſi marry & plain d'ire,
Veu que ton or ne te ſeruoit en terre
Ne plus ne moins que feroit vne pierre,
Car il n'eſtoit poſſible a ton courage,
Auoir pouoir de le mettre en vſage.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtre bien
Que celuy qui eſt prins du vice
De couuoitiſe eſt en ſeruice
Et n'eſt point maiſtre de ſon bien.

Le. *xliiii. des grues & des oyſons & des veneurs.*

Ainſi qu'oyſons auec grues peiſſoient
Tous en vn pré, vindrent pour les ſurprendre
Aulcuns veneurs, qui par ce lieu paſſoient,
Mais on veiſt toſt les grues le vol prendre,
Ce que n'ont peu les oyſons entreprendre
Pour & aultant que trop gras pouoient eſtre
Dont leur conuint a lheure tous ſe rendre
Et au vouloir des veneurs eulx ſubmettre.

Le moral.

Ceſte fable declare comme

A la prinſe d'aulcune ville
D'eſchapper le pourę eſt habile,
Mais les biens tiennent le riche hōme.

Le. *xlv. d'un limacon & d'un aigle.*

VN iour paſſé le lymaçon
Pria fort vn aiglę en effect,
De luy enſeigner la façon
Et art de voler, mais de faict
Laygle luy diſt, quand a ce faict
Tu es par naturę inhabile,
De venir donc a tel effect
Iamais tu ne feras habile.
Ce neantmoins encorę inſiſte
Le Lymaçon pour ce comprendre,
Et laigle voyant qu'il perſiſte
Et que riens ne ſert le reprendre
Entre ſes piedꝫ il le va prendre,
Puis quand il euſt porte fort hault
Le laiſſa cheoir dont ſe peuſt fendre
Et briſer tout de ceſtuy ſault.

Le moral.

Par ceſte fablę on peult extraire
Que deſirer il ne conuient

Effect a nature contraire
Car a plusieurs mal en aduient,
La mesme fable encor nous vient
A remonstrer, que par vsaige
Discret & prudent on deuient
Par escouter les dictz d'un sage.

Le. *xlvi. d'une* B*iche.*



PAr vn traict d'arc ou raillon d'arbaleſtre
Iadis perdit vne Biche loeil dextre,
Parquoy doubtant d'eſtre circunuenue
De ce coſtê, elle s'en eſt venue
Prez de la mer y chercher nourriture
Diſant en ſoy ainſi que coniecture,
Yci pourray aſſeuréement repaiſtre
Veu que la mer eſt de ce coſté dextre

J

Dont i'ay la veuë entierement eſtaincte,
Pourtant ne doibz auoir aulcune crainte
De ce coſté qu'on me peuſt faire mal,
Mais bien me fault (car c'eſt le principal)
Auoir touſiours mon oeil deuers la terre,
D'ont les veneurs me pourroient mener guerre,
Et me ſurprendre, Or comme deuiſoit
Et ces propos a par elle diſoit
Aulcuns eſtantz lors ſur mer de nauire
La ſont venus a naurer d'une vire,
Elle ſentant ce mortifere coup,
Acommencé a dire bien a coup,
Las ie penſoye eſtre fort ſeurement
De ce coſté mais malheureuſement
Nauréé on ma voire iuſqu'a ce point
Que ie mourray d'ou ne me guettoye point.

Le moral.

Par la fable il eſt entendu
Qui la veult prendre au ſens moral
Que d'un lieu ſouuent aduient mal
D'ou nullement eſt pretendu.

Le. *xlvii. d'une aultre biche & d'un lyon.*

VNe aultre Biche estant fort poursuyuie
D'aulcũs veneurs cuidãt sauluer sa vie
En vne fosse ou terrier se vint mettre,
En estimant illec seurement estre
Mais dauanture y trouua la dedans
Vn fier lyon, qui luy monstra ses dentz,
Dont de grand paour cheust lors tout esperdue,
Disant helas me vela bien perdue
Pour me cuider des veneurs deliurer
A ce lyon ie me suis peu liurer.

Le moral.

La fable au sens moral veult dire
Que plusieurs cuidantz s'estranger
De quelque peril ou dangier
Sont tombez souuent en vn pire.

Le. xlviii. d'une aultre biche & des veneurs.



VNe aultre Biche encore fut
Qui tel dangier peust encourir
Que le premier, mais luy escheut
Quelle gaigna par bien courir,
Car quand aprez elle accourir
Veist les veneurs, el' se saulua,
Pour sa vie & corps secourir
En vne vigne qu'el trouua.
Elle estant dedens ceste vigne
Secretement s'est peu cacher
Sans faire ou monstrer aucun signe
Ou estoit son corps ou sa chair
Ce que feist veneurs relacher
Leur entreprinse, ainsi qu'en riens
Certains ou ilz pourroient lacher,
Pour icelle prendre, leurs chiens.
Mais aprez quelle fut dedens
Ceste vigne close & couuerte,

Ellē a brouſte a bonnes dentʒ
Les feuilles qui lauoyent couuerte,
Dont aux veneurs fut deſcouuerte,
Qui ſont retourneʒ la pourſuiure
Tant qu'en la fin l'ont recouuerte
Et puis luy ont faict mort enſuyure

Le moral.

Ceſte fablē icy nous apprent
Que pour meſdirē ou mal penſer
Ou ſes bienfaicteurs offenſer,
Souuent a pluſieurs il meſprend.

Le. *xlix. d'un aſne & d'un lyon.*





VNe aultre Biche encore fut
Qui tel dangier peust encourir
Que le premier, mais luy escheut
Quelle gaigna par bien courir,
Car quand aprez elle accourir
Veist les veneurs, el' se saulua,
Pour sa vie & corps secourir
En vne vigne qu'el trouua.
Elle estant dedens ceste vigne
Secretement s'est peu cacher
Sans faire ou monstrer aucun signe
Ou estoit son corps ou sa chair
Ce que feist veneurs relacher
Leur entreprinse, ainsi qu'en riens
Certains ou ilz pourroient lacher,
Pour icelle prendre, leurs chiens.
Mais aprez quelle fut dedens
Ceste vigne close & couuerte,

[redacted]

Ellę a brouſte a bonnes dentz
Les feuilles qui lauoyent couuerte,
Dont aux veneurs fut deſcouuerte,
Qui ſont retournez la pourſuiure
Tant qu'en la fin l'ont recouuerte
Et puis luy ont faict mort enſuyure

Le moral.

Ceſte fablę icy nous apprent
Que pour meſdirę ou mal penſer
Ou ſes bienfaicteurs offenſer,
Souuent a pluſieurs il meſprend.

Le. *xlix. d'un aſne & d'un lyon.*



VOyant vn aſne quelque foys
Qu'vn coq auoit fort eſtonné
Vn cruel lyon par ſa voix
De cela fut bien eſtonné
Diſant, ſe i'auois entonné
Ma voix deuant luy, ſans me faindre
Et que mon goſier euſt tonné
Ce lyon debueroit bien craindre.
Or prenoit ceſtę aſne paſture
Aupres du coq lors de l'effroy,
Pourtant diſt il par auanture
Cesſtuy lyon craint, mais ie croy
Que c'eſt de pour qu'il a de moy,
Pour ceſte cauſe tout exprez
Affin de m'oſter hors d'eſmoy
Le voys aſſaillir de bien prez.
La poure beſtę adoncques vient
A ce lyon donner l'aſſault
Lequel ſur icelle reuient
Puis treſaprement il aſſault,
Tant qu'en effect du premier ſault
La rua ius ſans long demeure
Puis deſſus le ventre luy ſault
Pour la deuourer toutę a l'heure.
C'eſt aſne voyant qu'il eſtoit
En vn tel, & ſi piteux eſtre
Dieu ſcait les regretz qu'il gettoit

Disant en luy ie vouldrois estre
De ce iour cy encore a naistre
Quand par mon fol & faulx cuider
Ce lyon a mort me va mettre
Sans que m'en puisse en riens vuider.

Le moral.

Par ceste fable on peult scauoir
Que deceu maint homme a este
Pour cuyder vne chose auoir
Dont n'eust oncq la propriete.

Le. *l. d'un vendeur de poree & de son chien.*



LE chien d'un vendeur de porée
Comme de choux ou chicorée,
Deſpinars, d'oſeillę & ſurelle,
De perſil & de pinprenelle
Cheuſt dedens vn puis quelque iour,
Pourtant ſon maiſtre ſans ſeiour
Au puis voulut deſcendrę alors
Affin de l'en tirer dehors.
Mais pour tout vray ce mauuais chien
Luy a rendu le mal pour bien
En le mordant iuſques au ſang
Cuydant touteſſois & penſant
Selon ſon aduis, que ſon maiſtre
Venoit pour plus auant le mettre.
Or voyant ce maiſtrę en effect
Le tour que ce chien luy a faict
Luy dict, ie voy par certitude
Que tu es plain d'ingratitude,
Quand pour t'auoir voulu bien faire
Tu m'as voulu & peu meſſaire.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtre comme
Pour faire ſeruicę & plaiſir
A vn ingrat & meſchant homme
Souuent il en rend deſplaiſir.

Le. li. d'une chienne & d'une truye.



Commé une chienné & vné orde truye
Estoiēt ensemblé, ilz prindrēt a mesdire
L'une de l'autré, & a s'entre mauldire,
Si que de faict oncques ne fut ouye
Querelle plus ardanté & plainne d'ire,
Car la Truyé a la chienne peust dire
Voyre iurant par Venus la deesse,
Se ie te prens pour ton infaict mesdire
De mort sentir te feray la detresse.
La chienné oyant ce propos se radresse
Vers la truyé en luy disant, tu iures
Venus par droict, & sans luy fairé iniures
Cuydant qu'en toy amour ellé ayt expresse,

K

Quand ne permect aulcunes creatures
Entrer dedens ſes temples & cloſtures
Qui de ta chair d'immundicité plaine
Ont appeté prendre leurs nourritures
Quand ſe ſont ceulx qu'ellę a ſur tous en haine.
A quoy reſpond la truyę, ô villaine
Commę oſes tu ainſi me diffamer
Quand venus monſtrę au contraire m'aymer
Hayant les ceulx qui veullent prendre paine
A me tuer & ma chair entamer
Pour en menger, ſans en riens la blaſmer,
Mais quant a toy tu es de telle ſorte,
Que ne vaulx rien, telle te fault clamer
Veu qu'es puantę autant viue que morte.

Le moral.

Par ceſte fablę il eſt notoire
Qu'un prudent orateur applicque
L'iniure dequoy on le picque
Souuent en ſon honneur & gloire.

❧ Le. *lii. d'une aultre chienne & d'une truye.*

COmmę vne aultre chiennę atteſtoit
Qu'a ſon aduis & coniecture
Sur toutes beſtes ellę eſtoit



La plus feconde par nature
Quand a l'effect de geniture
La truye dict, il peust estre,
Mais de la veuę ont forfaicture
Tes petis chiens quand vient a naistre.

Le moral.

Ceste fablę en moralité
Mõstre qu'on doibt approuuer faictz,
Ainsi qu'ilz sont bons & parfaictz,
Non point en la pluralité.

Le. liii. d'un serpent & d'ũ hommart de mer.

VN serpent faulx & cauteleux
Et vn simple hommart de mer
Voulurent s'allier eulx deux
Pour viurę ensemblę & conformer
Leurs mœurs, par amour sans former
Mal l'un a l'autre, mais de faict
Le serpent n'a peu reformer
Oncques son naturel effect.
Quand le hommart eust apperceu
Qu'obstant qu'elque admonition
Qu'il feist au serpent, il na sceu

Luy oſter la condition
De ſa malignę affection
En dormant a mort le vint mettre
Luy diſant ſans deception
Auecques moy il conuient eſtre.

Le moral.

Il eſt monſtré par ceſte fable
Qu'a ceulx qui faignent eſtre amis
Et ſont par naturę ennemys
On leur faict ſouuent le ſemblable.

Le. *liiii. d'un paſteur & d'un louueteau.*



VN pasteur de sens bien petit
Vn Loueteau trouua lequel
Il nourrist pour son appetit
Auec les chiens de son hostel,
Or par nature il deuint tel
Que quand les chiens couroient aprez
Quelqu'autre loup estant mortel
Il couroit comme eulx tout exprez.
Et si d'auanture aduenoit
Que le loup du boys peust surprendre
Quelque mouton, ce loup venoit
Sa part auec iceluy prendre,
Mais si les chiens luy faisoient rendre
Et le contraignoient a lascher
Ce loup priué çoy sans attendre
Tuoyt le mouton pour la chair.
Quand le pasteur eust approuué
La maligne inclination
De ce loup qui l'auoit trouué
Le print par indignation
Et puis pour reparation
Au fourc d'un arbre la pendu
Ou tost par expiration
En effect l'esprit a rendu.

Le moral.

Cette fabuleuse lecture

Nous peult fairę & rendre bien ſeurs
Que gentz de peruerſe nature
Ne ſcauroiēt biē chāger leurs mœurs.

Le. lv. d'un loup d'un lyon
& d'un regnard.



IAdis aduint qu'un orguilleux lyon
Fier & deſpit, deſſus vn million,
Malade fut, parquoy toutę aultre beſte
Le vint a voir & a luy faire feſte
Pour & affin de luy congratuler.
Porter honneur complairę & aduler
Fors le regnard qui durant ce temps la
Pour quelquę affairę onc ny fut ny alla,
Parquoy le loup ſ'eſt venu a blaſmer
Vers ce lyon & a le proclamer

Digne d'amendę & de punition
Sans qu'il en peust auoir remission
Commę vn subiect superbę & arrogant,
Et a lhonneur de son roy derogant,
Par telz propos que ce loup a peu dire.
Le lyon fut meu de fureur & d'ire,
Tant qu'il se print a iurer, que de faict
Pugny seroit le regnard par effect.
Or ce pendant qu'ilz estoient sur ce cas
Cestuy regnard fort loing d'eulx n'estoit pas
Qui escoutoit vn peu caché dehors
Tous les propos qu'iceulx tenoient alors
Disant en luy, a faulx loup sans mentir
Ie te feray se ie puis repentir
De ce conseil qu'au lyon as donné
Car aultrement en sera ordonné.
Sur telz propos s'en alla barbouiller
En vn bourbier & voultrer et souiller,
Puis est venu par vn cauteleux soing
En tel estat a saluer de loing
Cestuy lyon, faignant prez de son roy
N'oser venir en si ord d'esarroy,
Mais neantmoins c'estoit de paour & crainte
Que sur son corps il n'eust aulcunę attaincte.
Or ainsi donc, pour & a celle fin
De nous remettrę en propos, cestuy fin
Et cault regnard, ne voulut approcher

Bien congnoissant qui luy pourroit trop cher
Par ce Lyon a lheure estre vendu,
Pourtant de loing comme bien entendu
Luy vint a dire, ô puissant & cher sire
Longtemps ya, qu'a vous veoir ie desire,
Mais n'ay voulu vers vous me transporter
Iusques a tant qu'eusse a vous rapporter,
Chose qui peust en santé vous remettre,
Ce que i'ay faict mais ce a esté par mestre
Fort trauaillé, & en maint lieu transmis
Tant qu'en piteux estat ie m'en suis mis
Dont pour auoir tousiours a pied trote
Ie suis ainsi ord, sengeux & crotte
Qui est la cause, ô cher sire pourquoy
N'ose approcher & venir prez de toy.
Quand ce lyon eust bien ouy le dire
De ce Regnard, il modera son ire,
Et la fureur qu'il auoit contre luy
Peu concepuoir, & lors a iceluy
A commande dire pour abreger
Ce qu'il entent qui le puisse alleger
Sa maladie & restituer sain,
A quoy respond le regnard pour certain
Bien mal me faict (ô mon seigneur) le dire
Mais n'oseroye en riens vous contredire
Puis qu'ainsi est qu'il vous plaist le scauoir,
C'est qu'il vous fault la peau d'un loup auoir

Et l'appliquer ſur le lieu principal
Ou vous ſentez la douleur & le mal,
Par ce moyen & en ceſte maniere
Recepuerez au corps ſanté planiere,
Pas n'euſt ſi toſt ce regnard cault & fin
Sondict propos & narré mis a fin
Que ce lyon plus ſubdain ne vint prendre
Ce poure loup a qui peuſt tant meſprendre
Qui l'eſcorcha pour en auoir la peau
Ce qua ce loup ne ſembla pas fort beau
Mais neantmoins fut a tort ou a droict
Il luy conuint paſſer par ce deſtroict.
Quand le Regnard en tel eſtat a veu
Ce poure loup, de pitié n'en eſt meu,
Ains eſt venu a s'en mocquer & rire
Et en ſecret en loreille luy dire,
O poure fol pour me vouloir blaſmer
Enuers aultruy pour vn gouſt bien amer
Le puis ſentir, mais au fort toutesfoys
Riens n'a perdu entendu que te vois
Porter habit rouge comme cendal
Monſtrant comme es deuenu cardinal.

Le moral.

Par la fable ſcauoir conuient
Que pour ſ'appliquer & induire
Blaſmer aultruy ou a luy nuire

L

Quand ne permect aulcunes creatures
Entrer dedens ses temples & clostures
Qui de ta chair d'immundicité plaine
Ont appeté prendre leurs nourritures
Quand se sont ceulx qu'elle a sur tous en haine.
A quoy respond la truye, ô villaine
Comme oses tu ainsi me diffamer
Quand venus monstre au contraire m'aymer
Hayant les ceulx qui veullent prendre paine
A me tuer & ma chair entamer
Pour en menger, sans en riens la blasmer,
Mais quant a toy tu es de telle sorte,
Que ne vaulx rien, telle te fault clamer
Veu qu'es puante autant viue que morte.

Le moral.

Par ceste fable il est notoire
Qu'un prudent orateur applicque
L'iniure dequoy on le picque
Souuent en son honneur & gloire.

Le. *lii. d'une aultre chienne & d'une truye.*

Comme vne aultre chienne atteftoit
Qu'a son aduis & coniecture
Sur toutes bestes elle estoit



La plus feconde par nature
Quand a l'effect de geniture
La truye dict, il peust estre,
Mais de la veuë ont forfaicture
Tes petis chiens quand vient a naistre.

Le moral.

Ceste fable en moralité
Mõstre qu'on doibt approuuer faictz,
Ainsi qu'ilz sont bons & parfaictz,
Non point en la pluralité.

Le. *liii. d'un serpent & d'ū hommart de mer.*

VN serpent faulx & cauteleux
Et vn simple hommart de mer
Voulurent s'allier eulx deux
Pour viure ensemble & conformer
Leurs mœurs, par amour sans former
Mal l'un a l'autre, mais de faict
Le serpent n'a peu reformer
Oncques son naturel effect.
Quand le hommart eust apperceu
Qu'obstant qu'elque admonition
Qu'il feist au serpent, il na sceu

Luy oſter la condition
De ſa maligne affection
En dormant a mort le vint mettre
Luy diſant ſans deception
Auecques moy il conuient eſtre.

Le moral.

Il eſt monſtré par ceſte fable
Qu'a ceulx qui faignent eſtre amis
Et ſont par nature ennemys
On leur faict ſouuent le ſemblable.

Le. *liiii. d'un paſteur & d'un louueteau.*



VN *pafteur de fens bien petit*
Vn Louueteau trouua lequel
Il nourrift pour fon appetit
Auec les chiens de fon hoftel,
Or par nature il deuint tel
Que quand les chiens couroient aprez
Quelqu'autre loup eftant mortel
Il couroit comme eulx tout exprez.
Et fi d'auanture aduenoit
Que le loup du boys peuft furprendre
Quelque mouton, ce loup venoit
Sa part auec iceluy prendre,
Mais fi les chiens luy faifoient rendre
Et le contraignoient a lafcher
Ce loup priué çoy fans attendre
Tuoyt le mouton pour la chair.
Quand le pafteur euft approuué
La maligne inclination
De ce loup qui l'auoit trouué
Le print par indignation
Et puis pour reparation
Au fourc d'un arbre la pendu
Ou toft par expiration
En effect l'efprit a rendu.

Le moral.

Cette fabuleufe lecture

Nous peult fairę & rendre bien ſeurs
Que gentz de peruerſe nature
Ne ſcauroiēt biē chāger leurs mœurs.

Le. *lv. d'un loup d'un lyon & d'un regnard.*



IAdis aduint qu'un orguilleux lyon
Fier & deſpit, deſſus vn million,
Malade fut, parquoy toutę aultre beſte
Le vint a voir & a luy faire feſte
Pour & affin de luy congratuler,
Porter honneur complairę & aduler
Fors le regnard qui durant ce temps la
Pour quelquę affairę onc ny fut ny alla,
Parquoy le loup l'eſt venu a blaſmer
Vers ce lyon & a le proclamer

Digne d'amende & de punition
Sans qu'il en peust auoir remission
Comme vn subiect superbe & arrogant,
Et a lhonneur de son roy derogant,
Par telz propos que ce loup a peu dire.
Le lyon fut meu de fureur & d'ire,
Tant qu'il se print a iurer, que de faict
Pugny seroit le regnard par effect.
Or ce pendant qu'ilz estoient sur ce cas
Cestuy regnard fort loing d'eulx n'estoit pas
Qui escoutoit vn peu caché dehors
Tous les propos qu'iceulx tenoient alors
Disant en luy, a faulx loup sans mentir
Ie te feray se ie puis repentir
De ce conseil qu'au lyon as donné
Car aultrement en sera ordonné.
Sur telz propos s'en alla barbouiller
En vn bourbier & voultrer et souiller,
Puis est venu par vn cauteleux soing
En tel estat a saluer de loing
Cestuy lyon, faignant prez de son roy
N'oser venir en si ord d'esarroy,
Mais neantmoins c'estoit de paour & crainte
Que sur son corps il n'eust aulcune attaincte.
Or ainsi donc, pour & a celle fin
De nous remettre en propos, cestuy fin
Et cault regnard, ne voulut approcher

Bien congnoiſſant qui luy pourroit trop cher
Par ce Lyon a lheurę eſtre vendu,
Pourtant de loing comme bien entendu
Luy vint a dire, ô puiſſant & cher ſire
Longtemps ya, qu'a vous veoir ie deſire,
Mais n'ay voulu vers vous me tranſporter
Iuſques a tant qu'euſſę a vous rapporter,
Choſe qui peuſt en ſanté vous remettre,
Ce que i'ay faiƈt mais cę a eſté par meſtre
Fort trauaillé, & en maint lieu tranſmis
Tant qu'en piteux eſtat ie m'en ſuis mis
Dont pour auoir touſiours a pied trote
Ie ſuis ainſi ord, ſengeux & crotte
Qui eſt la cauſe, ô cher ſire pourquoy
N'oſę approcher & venir prez de toy.
Quand ce lyon euſt bien ouy le dire
De ce Regnard, il modera ſon ire,
Et la fureur qu'il auoit contre luy
Peu concepuoir, & lors a iceluy
A commande dire pour abreger
Ce qu'il entent qui le puiſſę alleger
Sa maladię & reſtituer ſain,
A quoy reſpond le regnard pour certain
Bien mal me faiƈt (ô mon ſeigneur) le dire
Mais n'oſeroyę en riens vous contredire
Puis qu'ainſi eſt qu'il vous plaiſt le ſcauoir,
C'eſt qu'il vous fault la peau d'un loup auoir

Et l'appliquer ſur le lieu principal
Ou vous ſentez la douleur & le mal,
Par ce moyen & en ceſte maniere
Recepuerez au corps ſanté planiere,
Pas n'euſt ſi toſt ce regnard cault & fin
Sondict propos & narré mis a fin
Que ce lyon plus ſubdain ne vint prendre
Ce poure loup a qui peuſt tant meſprendre
Qui l'eſcorcha pour en auoir la peau
Ce qua ce loup ne ſembla pas fort beau
Mais neantmoins fut a tort ou a droict
Il luy conuint paſſer par ce deſtroict.
Quand le Regnard en tel eſtat a veu
Ce poure loup, de pitié n'en eſt meu,
Ains eſt venu a s'en mocquer & rire
Et en ſecret en loreille luy dire,
O poure fol pour me vouloir blaſmer
Enuers aultruy pour vn gouſt bien amer
Le puis ſentir, mais au fort toutesfoys
Riens n'a perdu entendu que te vois
Porter habit rouge comme cendal
Monſtrant comme es deuenu cardinal.

Le moral.

Par la fable ſcauoir conuient
Que pour ſappliquer & induire
Blaſmer aultruy ou a luy nuire

L

A plusieurs souuent mal aduient.

Le. *lvi. du mary & de sa femme.*

VNe femme fut qui auoit
Son mary qui de iour en iour
S'en yuroit tant qu'il ne scauoit
S'il estoit mort ou vif, dont pour
S'en chastier luy feist ce tour,
C'est que luy tout de vin passé
Par elle fut mis en vn tour
De linge ainsi qu'vn trespassé.
Cela faict, elle vous chargea
Sur son col puis en vn serceuil
Ou sepulchre, elle deschargea
Auquel lieu couuert d'un linceul,
Comme est dict, le laissa tout seul
Dormir iusqu'a tant qu'il peust estre
Desenyuré pour voir quel deuil
Auroit se trouuant en tel estre.
Or peu aprez elle entreprint
Heurter a lhuys du monument
De sondict mary, qui se print
A demander alors mument
Qu'elle vouloit, aquoy deument
Respond, aux trespassez i'apporte,
A menger pour leur nutriment

C'eſt pourquoy heurtę a la porte.
Quand le mary euſt entendu
Quel' ne parloit que du menger
Euſt lors voulu eſtre pendu
Ou d'ellę aſprement ſe venger,
Diſant ie ne veulx point menger
Si chaſcuncoup trop plus ne boys,
Aultrement ne me puis renger
Et fuſſaige mort par cent foys.
La femmę oyant ceſte replicque
Vers ſon mary conceut grand hayne
Tant qua' lheure meſme replicque,
Ie voys que ma fineſſę eſt vaine
Et que ie ne pers que ma paine
Te penſant d'un mal retirer
Quand par euidence certaine
Eſt veu du tout en empirer.

Le moral.

La fable nous enſeigne comme
Ne debuons tendrę ou pourchaſſer
Vn vice par laultre chaſſer
Quand ſouuent pirę en deuient lhom
me.

Le. *lvii. d'un riche hõme d'un oyſon & d'un cigne.*



VN hommе eſtoit voire richе a foiſon
Lequel voulut vn cignе & un oyſon
Nourrir chez luy, ſoubz different deſir
Car pretendoit nourrir pour ſon plaiſir
Le cignе afin d'auoir la iouyſſance,
De ſon doulx chant, pour ſon eſiouyſſance
Puis d'aultre part au prouffit de ſa table
Il engreſſoit loyſon en ſon eſtable.
Or toſt aprez que le temps fut venu
Que c'eſt oiſon fut fort gras deuenu
Ceſtuy richе hommе a commande tuer,
Ceſtuy oiſon & le conſtituer
En vne brochе affin d'eſtre roſty

Pour le menger comme il l'auoit loty.
Mais pour autant qu'vn cigne bien ressemble
A vn oyson, & qu'en vn lieu ensemble
Cigne & oyson pouoient estre, il conuient
Scauoir pour vray que par mesgarde on vient
Pour c'est oyson prendre le poure cigne,
Lequel voyant par quelque apparent signe
Qu'on le prenoit pour luy coupper la gorge,
Vn chant si doulx a l'heure vous desgorge
Que le riche homme aprez l'auoir ouy
En fut alors grandement resiouy,
Tant qu'il a dit en pensant toutesfoys
Que fust loyson qui eust si doulce voix
Certes ingrat seroye & bien meschant
D'occir oyseau lequel a si doulx chant
Pour le menger, plus ie ny ay d'enuie
Ains ie commande a luy sauluer la vie.

Le moral.

Ceste fable monstre quel bien
Et proffit de musicque fort
Veu que souuentesfoys par bien
Chanter, on euade la mort.

Le. *lviii. d'un homme* & *de son more.*

VN quidam acheta iadis
Vn morę auſſi noir que la poix,
Lequel il laua neuf ou dix
Ou poſſiblę eſt plus de cent foys
En ſauon leſſiuę & empoys,
Mais il ne ſceut iamais tant faire
Par lauementz ny par courroys
Qu'il luy peuſt ſa couleur deffaire.

Le moral.

Par ceſte fablę on doibt ſcauoir
Qu'impoſſiblę eſt a creature
Oſter hors ce qu'il peult auoir
Couſtumierement par nature.

⚜ Le. *lix. d'une corneille & d'une heronde.*

COmme la corneillę & l'heronde
Eſtoient enſemblę, eurent querelle
Diſant l'herondelle, i'abonde
Trop plus en beaulté corporelle
Que tu ne faictz pas, a laquelle
Diſt la corneille bien ientens
Que tu es aſſez cointę & belle,
Mais non comme moy en tout temps.



Le moral.

Par la fablę on peult exprimer
Que beaulté laquelle toſt paſſe
N'eſt pour vray tant a eſtimer,
Qu'aultre qui dure longuę eſpace.

Le. *lx. d'une chouette & d'une chaulue ſouris.*



AInſi comment vne chouettę aux champs
Iectoit de iour eſpouentables chantʒ
Ellę eſt venuę a choir entre les mains
De gens aſſeʒ rudes & inhumains
Car il vous l'ont au hault d'une feneſtre
Penduę en l'air, parquoy ſe voyant eſtre

Si mal traictéę & par telle rigueur
En a receu grand ennuy en ſon cœur
Et deſplaiſir, en iectant a par elle
Regretʒ ſoupirs & maintę autre querelle
En proteſtant quelle n'auroit iamais
Aulcun vouloir de chanter deſormais
Durant le iour & quel' ſen repentoit.
Or ce pendant qu'anſi el' lamentoit
Eſt aduenu qu'ellę a trouué moyen
De ſe deffairę en rompant ſon lien
Duquel eſtoit eſtroictement liée,
Parquoy deſlors quellę en fut deſliée
Ne s'entremiſt a chanter que de nuict.
Mais ainſi commę enuiron la mynuict
Elle chantoit, lors la chaulue ſouris
Luy vint a dirę, a moy meſme ſoubʒris
De ce que plus n'oſes chanter de iour.
Diſt la chouettę en effect, c'eſt de paour
Que ie ne ſoyę encorę vne foys prinſe,
Puis par apreʒ que de tellę entreprinſe
Ne men repentę ainſi que i'ay peu faire.
La ſouris chauluę adonc touchant l'affaire
A reſpondu, donner te fault de garde
Qu'en tel danger ne tombes par meſgarde
Voire premier que par folles attentes
Le cas t'aduiennę & puis que t'en repentes.

Le moral.

Par ceſte fablę il eſt apprins
Qu'on vient trop tard ſe repentir
A l'heure qu'on peult ia ſentir
Eſtrę en aulcun danger ſurprins.

Le. lxi. d'un ieune enfant de vilage.

VN iour l'enfant d'un payſant de vilage
Deuant le feu lymaçon rôtiſſoit,
En leur coquillę, & a cauſe de leage
En quoy eſtoit, en luy s'eſbahiſſoit
Du bruit & ſon lequel d'iceux yſſoit,
Penſant qu'au feu de ioye feiſſent chantz,
Pourtant par deuil des piedz les meurdriſſoit
Les appellant malheureux & meſchantz.

Le moral.

Il eſt monſtré par ceſte fable
Que choſe faictę ineptement
Et non en temps, eſt iuſtement
Reprinſę ainſi que non affable.

M

⚜ Le. lxii. d'un coq & des cham berieres.



IL fut iadis vne veufue laquelle
Auoit plusieurs ouurieres soubz elle,
Qu'elle esueilloit en tout temps & saison
Si tost qu'ouoit le coq de sa maison
Chanter, dequoy n'estoient gueres contentes,
Dont pour venir a leurs fins & ententes
C'est assauoir qu'il peussent reposer
Mieulx a leur ayse, & au lict plus poser,
Ont cestuy coq en effect mis a mort
Dequoy aprez se repentirent fort
Car la maistresse incertaine de l'heure
Pour & afin que chascune labeure
Leuer de nuict les faisoit des foys maintes



Trop plus matin qu'elles n'eſtoient contrainctes
Euparauant que le coq pouoit eſtre
Encorę en vię, & en naturel eſtre.
Pourtant on dict toutes en general
Bien congnoiſſons que pour lors nous prent mal
D'auoir tue le coq de la maiſtreſſe,
Dont maintenant ſommes en grand detreſſe
Veu qu'en la nuict il n'eſt heurę en laquelle
Pour beſonger elle ne nous appelle.

Le moral.

La fable monſtre tout exprez
Que par fol conſeil on propoſe
Souuent entreprendrę vne choſe
Dequoy on ſe repent aprez.

Le. *lxiii. d'une ſorciere.*

AInſi qu'une ſorcierę infame
Donnoit par ſes dictz a entendre
Tant a homme comment a femme
Que ceulx a qui vouloit pretendre
Son art eſlargir & eſtendre
Les pouoit ainſi que celeſte
Notamment garder & defendre
De toutę infortunę & moleſte.
Or aduint que pour ſon faulx art
Et ſciencę, iniquę & damnèe



Vint a tomber a ce hazart
Qu'a mourir el' fut condampnèe
Ainsi que de malheure née
Et qui n'a peu oncques soy mesme
Garder quel nayt esté menée
Pour souffrir mort, & honte extresme.
Parquoy vn quidam la voyant
Mener pour endurer supplice
Luy dict lors en la conuoyant
Ie te congnois bien folle & nice
Et ton art peu estre propice
D'ainsi permettre qu'on te maine
Voyre executer par iustice
Qui n'est tant seullement qu'humaine.
Or iadis affermer soulois
Que par ton art & suffisance
Tu gardois ceulx que tu soulois
D'encourir dommage & nuysance,
Si de ce faire as la puissance
Tu debuerois te deliurer
De la dure & mortelle chanse
De mort, ou l'on te va liurer.

Le moral.

La fable declare en effect
Que maintes gens promettent faire
Merueilles. mais quant viend au faict



Ilz n'ont pouoir de rien parfaire.

❧ Le. *lxiiii. d'un laboureur & de fortune.*



COmment vn laboureur houoyt
Vn treſor trouua d'auanture
A cauſe duquel il louoyt
Moult la terre, & ſa geniture,
Ayant laduis & coniecture
Que par ſon moyen l'euſt trouué,
Ce que fortune par droicture
Preſentement a reprouué.
Diſant quand a ce cas icy
A la terre ne doibs ſcauoir
Aulcun gré, car qu'il ſoit ainſi
Se tu perdz or ou aultre auoir
Qu'autresfoys tu as peu auoir

Ne men viens tu pas a reprendre
Parquoy ſi tu as bon ſcauoir
C'eſt a moy que doibs graces rendre.

Le. *lxv. de deux compaignons.*

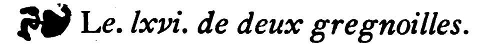
AInſi qu'vn iour s'eſtoient par compagnie
Ioinctz deux gallãtz, aduint q̃ lũg des deux
Sur le chemin trouua vne congnie
De quoy a lheure il fut tresfort ioyeulx
Diſant en luy, ie ſuis ce iour heureux
D'auoir trouue ceſt ouſtil en ma voye
Graces i'en rens a dieu regnant es cieulx
Cõme a celuy qui ceſtuy bien m'enuoye.
Quand l'autre veiſt qu'il ne l'acceulloit point
A ce butin qu'il l'auoit peu trouuer
Il luy a dict, Compagnon ſur ce poinct
Ton cœur ne puis bonnement approuuer,
Mais infidelle & deſloyal prouuer
Quand toy tout ſeul veulx eſtre anticipant
Cela qu'enſemble auons peu cõtrouuer
Sans m'en vouloir faire participant
Or ce pendant qu'iceluy ſoubſtenoit
Y auoir droict voicy ſoubdain venir
Le maiſtre a qui la hache appartenoit
Dont de grand deul cuyda fol deuenir,



Celluy à qui auoit peu aduenir
Auoir trouue la hache, disant lors,
Ce poursuyuant nous fera conuenir
Comme larrons pour nous pugnir par corps.
Quand l'autrę eust bien entendu qu'en ce cas
Il l'acceuilloit tout ainsi que complice
Il luy a dict, certes ie ne doibs pas,
Estrę acceuilly auec toy au supplice
Ny au danger, lequel par ta malice
Pourroit venir, quand n'as voulu en rien
Ainsi qu'ayant vn coeur plain d'auarice
Que i'ayę eu part aulcunement au bien.

Le moral.

La fablę enseigne notamment
Que s'il aduient quelquę infortune
Aprez vn heureuse fortune
A l'endurer patiamment.



Le. *lxvi. de deux gregnoilles.*

IAdis estoient deux grenoilles, dont l'une
En quelquę estang seurement habitoit,
L'autrę en vnę eauę & royere commune
Tousiours en paour & craintę inhabitoit,
Pour & aultant tressouuent l'incitoit

Ceste premiere a partir de la place
Ou au danger d'elle sexcitoit
Et pouoit estre en tout temps & espace,
Ce neantmoins ainsi qu'une obstinee
Ne la voulut oncqcroire par cuider
Qu'en cestuy lieu estoit predestinée
Pour a toursiours y viure & resider,
Mais pour en bref le compte decider
Aduint qu'vn char dessus elle passa
Qui la feist lors de ses brenilles vuider
En lescochant tant qu'elle en trespassa.

Le moral.

Ceste fable icy nous atteste
Que plusieurs tombent en danger
Par ne vouloir en riens changer
Ce qui l'ont conceu en leur teste.

Le. *lxvii. des mouches a miel & de leur maistre.*

VN quidam vint lors robber & suprendre
Tout le miel des ruches d'un autre homme,
Tandis qu'aulx châs les exains pouoient prẽdre
Leur nutriment, sur vne herbe que nomme,
Thin, en françois, or (pour abreger) comme
Celuy a qui les ruches pouoient estre



Les visitoit, ses exains tous en somme
Luy sont venus poindre a dextre & senestre,
Cestuy adonc estant en telz malaises
Se print a dire aux mouches en ce poinct,
Vous estes bien meschantes & mauuaises
D'ainsi m'auoir aguillonnné & poinct,
Et au larron du miel, nauez point
Fainct aulcun mal, ce que vous debuiez faire
Plustost qu'a moy selon que droict enioinct,
Veu que tousiours songne pour vostre affaire.

Le moral.

Par la fable on peult decerner
Que maintz font mal a leurs amys
En les prenant pour ennemys
Tout par iceulx mort discerner.

Le. *lxviii. d'un oyseau dict* A*lcyon.*

LAlcyon oyseau aquaticque
Obtient par son naturel estre
Qu'aux rochiers de la mer praticque
Y faire son nid, affin d'estre
Exempt de tout danger terrestre

N

Comme des retz de loyseleur
De Larc aussi de larbalestre
Dont plusieurs encourent malheur.
Neantmoins tout son art & cure
Ne gaigne riens, car quand aduient
Que la mer senfle d'auanture
Il fault entendre qu'elle vient
Couurir son nid, dont il deuient
Triste & dolent, disant ie voys
Que peril & dangier suruient
En quelconques part que ie voys.

Le moral.

La fable nous monstre en effect
Qu'on ne gaigne riens a changer
Aucunesfoys, veu que de faict
En tous lieux il y a danger.

⚜ Le. *lxix. d'un pescheur en eaue trouble.*





COmmē un pefcheur exerçoit pefcherie
Au long d'unē eauē eftant clerē et ferie
Aprez qu'il euft bien fes retz eftendues
Et auant l'eaue de tous coftez tendues
Vint a troubler icellē eau par la baftre
De gros baftons, ainfi qu'on faict le plaftre,
A quoy du tout s'eft voulu employer
Afin qu'il peuft le poiffon effroyer
En l'effroyant, le fairē au pluftoft fuire,
Et en fuyant, l'obuier pour l'induire
A fen venir dedans fes retz frapper
Pour a la fin iceluy attraper.
Ce que voyant alors vn quidam faire
En fut marry, tant que de c'eft affaire
Il eft venu le pefcheur arguer
Et durement a le redarguer
En luy difant, pourquoy effe qu'ainfi

Pour ton plaiſir troubles ceſte eaue icy,
Et que la rendz de treſclere ſi noyre
Qu'impoſſible eſt que perſonne en peuſt boyre
I'y ſuis contrainct (diſt le peſcheur a lheure)
Si du poiſſon veulx toſt & ſans demeure
Remplyr mes retz, car en faiſant troubler
Ceſt eau ſouuent, gaing men vient a doubler.

Le moral.

La fable monſtre comme au trouble
D'une cité mainctz ne ſont pas
Endormis, mais il ſont leurs cas
Ainſi que peſcheurs en eaue trouble.

Le. *lxx. d'un* D*aulphin & d'un ſigne.*



AInſi comment aulcunes gens venoient
D'oultre la mer par nauigation
Et qu'auec eulx vn ſingẹ ilz amenoiēt
Eſt aduenu que par mutation
De vēt cōtrairẹ, & rigueur de tempeſte,
Mouuantz ſur mer groſſe inundation,
Ilz furent tous perduz fors ceſte beſte.

Laquellẹ adonc eſt venuẹ a nager
Iuſques a tant qu'el trouua d'auanture
Aulcun daulphin, qui la vint ſoullager
Penſant que fuſt humaine creature,
Parquoy luy meu de pitié par nature
Deſſus ſon doz la vint charger & prendre
Pour la porter ainſi qu'vne voincture
Qui vouloit bien en terre ferme rendre.

Or ce pendant que tous deux ſur la mer
Eſtoient encor, ce ſinge fut requis,
Par le daulphin, qui luy pleuſt linformer
De qu'elles gens il eſtoit, ſur c'inquis
Le ſinge dict, de ſang noblẹ & exquis
Ie ſuis venu, tant qu'il n'eſt point memoire
Que mes parentz euſſent iamais acquis
Sinon bon bruit honneur, renom & gloire.

Sur telz propos vindrent approcher prez
De Pireus, port de mer ſur lequel
Ce ſingẹ inquiz encore tout exprez
A reſpondu, ie congnois bien vn tel

Pareillement tous ceulx de ſon hoſtel,
Mais en effect ce ſinge mentoit comme
Cuydant couurir iouxte ſon naturel
Son faulx propos, ſoubz la couleur d'un homme.
Quand le daulphin euſt bien ouy le dire
De ceſtuy ſinge, eſtant plain de menſonge
Fut tellement eſprins de deul & ire
Que iuſqu'au fondz de la mer il le plonge
En le noyant, puis luy va dire, Or ſonge
Que pour certain tu n'auras plus d'enuie
De controuuer deſormais bourde ou ſonge
Quand ainſi eſt que tu en perds la vie.

Le moral.

Par la fable on peult concepuoir
Qu'a pluſieurs on a veu meſprendre
Pour cuyder aultruy decepuoir
Luy donnãt faulx pour vray entẽdre.

⚜ *Le. lxxi. des mouches a miel.*

QVelque foys aduint qu'un exain
De mouches, ie ne ſcay pas qu'elles
Se adiecta en quelque lieu plain
De miel eſpandu, dont elles

Engluerent leurs piedz & aelles
Disant quelz sen pouoient saouller
Tant qu'en effect toutes icelles
En perdirent lors a voller.
Quand elz se veirent en ce poinct
Iecterent plainctes douloureuses,
Disant, helas sommes nous point
Bien dignes d'estre langoureuses
Pour auoir esté amoureuses
De satisfaire a nostre pance
Certes ainsi que malheureuses
D'en souffrir mort, nous portons chance.

Le moral.

De ceste fable le moral
Enseigne comme gloutonnie
Quelque chose que glouton nye
Est souuent cause de grand mal.

Le. *lxxii. de Mercure & d'un ymaginier.*



MErcure meſſager des Dieux
Voulut quelque iour s'entremettre
D'enquerir comme vn glorieux
De quelle eſtime il pourroit eſtre
Enuers ceulx de ce mondain eſtre,
Parquoy prenant figure humaine
Du ciel eſt venu ſe tranſmettre
Iuſques a ce mortel domaine.
Luy venu entra ſans mander
Au logis d'un tailleur d'ymages
Auquel il voulut demander
Combien il priſoit les ouvrages
Faictz au nom de deux perſonnages
Qui ſont Iupiter & ſa femme
Parfaictz en tous leurs auantages
Fors qu'ilz n'auoient eſprit ne ame.
A quoy dict l'ouurier par eſtime

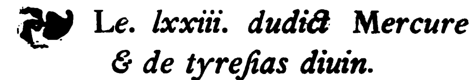
La figure de Iupiter
A vne dame d'or i'estime
Qui peult Mercure despiter
Et puis a rire l'inciter
Ce qu'il a faict, oultre & surplus,
Quand il eust ouy reciter
Qu'on prisoit Iuno tant ou plus.
En rian, vouloit inferer
Que son image & pourtraicture
Debuoit les aultres preferer
Au droict de la grand ornature
Qui pense estre a luy par nature
En ce pensant par vn pertuis
Aduisa de coup d'auanture
Son ymage derriere l'huis.
Pour autant sans dilation
Et sans faire semblant de rien
Enquist qu'elle estimation
On faisoit de luy, & combien
Son pourtraict luy cousteroit bien
Estimant que les aultres deux
N'estoit riens au regard du sien
Dont il fut aprez fort honteux.
Car le marchant luy vint a dire
Qui luy donneroit en effect
Le sien pourtraict sans se desdire
Aprez que marché seroit faict.

O

Des aultres deux, comme de faict
Tenant de luy bien peu de compte,
Ce que treſgrand deul luy a faict
En luy cauſant au coeur grand honte.

Le moral.

La fable pour concluſion
Nous peult clerement exprimer
Que pluſieurs voulantz ſ'eſtimer
Ont eu ſouuent confuſion.



Le. *lxxiii. dudict* Mercure *& de tyreſias diuin.*

QVelqu'autre iour encor ledict Mercure
Se transforma par vn deſir & cure
D'entendre au vray & par experience
Si homme eſtoit, qui par art & ſcience
Sceuſt diuiner, & le futur predire
Ainſi comment il auoit ouy dire
D'aulcun diuin, appellé par ſon nom
Tyreſias, homme de grand renom,
Parquoy affin d'iceluy bien prouuer
Le dieu Mercure eſt venu a trouuer,
(Aprez auoir prins humaine figure
Comme il eſt dict) les bœufz de c'eſt augure



Qu'ilz a robbez & mis en lieu secret
Puis est venu des champs comme a regret
Iusqu'a la ville (affin qu'il ne fut pas
En riens mescreu, d'auoir commis le cas)
Tout le premier ce larcin annuncer
A ce diuin, soy voulant denuncer
Estre du furt reaulment incoupable,
Ce neantmoins comme vn homme doubtable
Tyresias alla iusques aux champs
Auecques luy, affin que par les chantz
Et par le vol des oyseaulx peust congnoistre
En diuinant ou ses bœufz pouoient estre,
Et le larron qui les auoit emblez.
Eulx deux aux champs venus & assemblez
Tyresias sans faire long seiour
Mercure inquist s'il auoit veu ce iour
Aucuns oyseaux, dont se peust recoler
Ouy (dist mercure) vn aygle ay veu voler.
Et encor voy de quoy ie mesmerueille
Presentement voler vne corneille
Laquelle dresse aulcunefoys ses yeulx
En regardant en hault & vers les cieulx
Et puis aprez vers terre iceulx decline.
Ha dist laugure, en effect el' designe
Quel veult iurer par le ciel & la terre
Que si tu veux, sans plus auant t'enquerre
Bien me pourras maintenant faire rendre

Mes bœufz qu'aulx chāps on a voulu ſurprēdre

Le moral.

Par ceſte fablę on peult reſouldre,
Que quand aulcuns ont faict vn crime
Cuydant ſen lauer & abſouldre
Mais en la fin on les deprime.

⚜ Le. *lxxiiii. de deux chiens.*



VN quidam fut lequel auoit deux chiens
Dont auoit l'un a chaſſer bien aprins,
L'autrę au logis eſtoit ſans faire riens
Commę oyſif & en nul art apprins,
Ce neantmoins ceſtuy chien (tout comprins)



Quand ce venoit au boyrę & au menger
Auec celuy qui auoit le roſt prins
De iour en iour il ſe venoit renger.
Par quoy le chien qui ſcauoit les praticques
Et l'art auſſi de prendre venaiſon
Luy diſt, comment toy qui riens ne praticques
Et qui te tiens oyſif en la maiſon
Oſes tu bien en tout temps & ſaiſon
Venir menger, & repaiſtrę auec moy?
Il m'eſt aduis que ce n'eſt pas raiſon,
Dont au pluſtoſt dicy retire toy.
L'autre reſpond tu me doibs excuſer
Touchant ce cas, & non point me reprendre,
Mais a bon droict puis mon maiſtrę accuſer
Qui n'a voulu aulcun ſcauoir m'apprendre,
Tant qu'a moy n'eſt poſſible d'entreprendre
A luy gaigner vn ſeul morceau de pain
Se qu'uſſes peu facillement comprendre
Si de ce fairę il m'euſt monſtré le train.

Le moral.

La fable demonſtre que ceulx
Qui ont enfantz doibuent auoir
Le blaſme, ſi tient a iceulx
Que leurs enfantz n'ont du ſcauoir.

Le. *lxxv. d'un homme & de sa femme.*



VN aultre quidam fut encoire
Qui eust vne femme assez belle,
Mais estoit si plaine de gloire
Mauuaise fiere & rebelle
Que ne pouoient durer vers elle
Les seruiteurs de son mary
Tant leur menoit guerre mortelle
Dequoy il estoit fort marry.
Or pour voir qu'elle pourroit estre
Aux seruantz de son propre pere
Le mary luy voulut permettre
Dy faire quelque temps repaire,
Mais pour vray la faulse vipere

Durant ce temps a chascunę heure
A iceux disoit impropere
Sans quel' leur fut en riens meilleure.
Quand icelle femme reuinst
Du lieu ou s'estoit transportée
Son mary enquerir la vinst
Commę elle si estoit portée
Et s'elle s'estoit deportée
D'estrę aux seruiteurs odieuse
Par noysę & querelle portée
Et par estre trop glorieuse.
El' luy respond quand a ce poinct
Les bouuiers & les pastoureaulx
Qui au logis n'arrestoient point,
Pour aux champs garder leurs thoreaux
Vaches, moutons, brebis, & veaulx
Ne pouoient auec moy durer
Quand ilz ramenoient leurs troupeaulx
Ne moy aussi d'eulx endurer.
Le mary luy vint a redire
Si tu ne puis viure auec ceulx
Qui ne sont pour iour a vray dire
Auecques toy qu'unę heurę ou deux
Sans crier ou tencer a eulx
Comme pourrois estrę en recoy
Sans tenser aux seruantz, lesqueulx
Sont au long du iour auec toy.

Le moral.

Il eſt monſtré par ceſte fable
Qu'argument faict a maiori
Ad minus, eſt vray & problable
Comme maius a minori.

Le. *lxxvi. d'un boucq & d'un loup.*



VN boucq d'un troppeau eſguarè
Vint a errer, tant qu'en la fin
Il trouua vn loup preparé
Pour le menger, mais comme fin

Ceſtuy boucq dict au loup, affin
Que plus ioyeuſement il meure
A me donner tu ſois enclin
Vne chanſon toutę a ceſtę heure.
Adonc ce loup deux ou trois foys,
Vient a vrler voyre ſi fort
Que les gẽs ouyrent ſa voix
Dont vindrent auec le renfort
De leur chiens, pour rompre l'effort
Dudict loup, qui euſt tant de coups
Qu'il fut au lieu laiſſé pour mort
Et le boucq par ainſi reſcoux.
Aprez que ce loup euſt ſentu
Bien du mal, couragę a reprins
Diſant, pour m'auir conſentu
A faire ce qu'oncques n'apprins
Treſmal a bon droict m'en a prins
Quand de tuer i'ay la nature
Non de chanter, commę ay emprins
Dont i'en ay treſmallę aduanture.

Le moral.

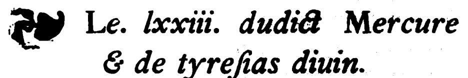
La fablę enſeignę au ſens moral
Que pour delaiſſer son art propre
Affin d'en prendrę vn aultrę impropre
A pluſieurs en eſt prins treſmal.

P

Des aultres deux, comme de faict
Tenant de luy bien peu de compte,
Ce que tresgrand deul luy a faict
En luy causant au coeur grand honte.

Le moral.

La fable pour conclusion
Nous peult clerement exprimer
Que plusieurs voulantz s'estimer
Ont eu souuent confusion.



Le. *lxxiii. dudict* Mercure *& de tyresias diuin.*

Quelqu'autre iour encor ledict Mercure
Se transforma par vn desir & cure
D'entendre au vray & par experience
Si homme estoit, qui par art & science
Sceust diuiner, & le futur predire
Ainsi comment il auoit ouy dire
D'aulcun diuin, appellé par son nom
Tyresias, homme de grand renom,
Parquoy affin d'iceluy bien prouuer
Le dieu Mercure est venu a trouuer,
(Aprez auoir prins humaine figure
Comme il est dict) les bœufz de c'est augure



Qu'ilz a robbez & mis en lieu ſecret
Puis eſt venu des champs comme a regret
Iuſqu'a la ville (affin qu'il ne fut pas
En riens meſcreu, d'auoir commis le cas)
Tout le premier ce larcin annuncer
A ce diuin, ſoy voulant denuncer
Eſtre du furt reaulment incoupable,
Ce neantmoins comme vn homme doubtable
Tyreſias alla iuſques aux champs
Auecques luy, affin que par les chantz
Et par le vol des oyſeaulx peuſt congnoiſtre
En diuinant ou ſes bœufz pouoient eſtre,
Et le larron qui les auoit emblez.
Eulx deux aux champs venus & aſſemblez
Tyreſias ſans faire long ſeiour
Mercure inquiſt s'il auoit veu ce iour
Aucuns oyſeaux, dont ſe peuſt recoler
Ouy (diſt mercure) vn aygle ay veu voler.
Et encor voy de quoy ie meſmerueille
Preſentement voler vne corneille
Laquelle dreſſe aulcunefoys ſes yeulx
En regardant en hault & vers les cieulx
Et puis aprez vers terre iceulx decline.
Ha diſt laugure, en effect el' deſigne
Quel veult iurer par le ciel & la terre
Que ſi tu veux, ſans plus auant t'enquerre
Bien me pourras maintenant faire rendre

Mes bœufz qu'aulx chãps on a voulu surprẽdre

Le moral.

Par ceste fable on peult resouldre,
Que quand aulcuns ont faict vn crime
Cuydant sen lauer & absouldre
Mais en la fin on les deprime.

⚜ Le. *lxxiiii. de deux chiens.*



VN quidam fut lequel auoit deux chiens
Dont auoit l'un a chasser bien aprins,
L'autre au logis estoit sans faire riens
Comme oysif & en nul art apprins,
Ce neantmoins cestuy chien (tout comprins)



Quand ce venoit au boyre & au menger
Auec celuy qui auoit le roſt prins
De iour en iour il ſe venoit renger.
Par quoy le chien qui ſcauoit les praticques
Et l'art auſſi de prendre venaiſon
Luy diſt, comment toy qui riens ne praticques
Et qui te tiens oyſif en la maiſon
Oſes tu bien en tout temps & ſaiſon
Venir menger, & repaiſtre auec moy?
Il m'eſt aduis que ce n'eſt pas raiſon,
Dont au pluſtoſt dicy retire toy.
L'autre reſpond tu me doibs excuſer
Touchant ce cas, & non point me reprendre,
Mais a bon droict puis mon maiſtre accuſer
Qui n'a voulu aulcun ſcauoir m'apprendre,
Tant qu'a moy n'eſt poſſible d'entreprendre
A luy gaigner vn ſeul morceau de pain
Se qu'uſſes peu facillement comprendre
Si de ce faire il m'euſt monſtré le train.

Le moral.

La fable demonſtre que ceulx
Qui ont enfantz doibuent auoir
Le blaſme, ſi tient a iceulx
Que leurs enfantz n'ont du ſcauoir.



❧ Le. *lxxv. d'un homme & de sa femme.*



VN aultre quidam fut encoire
Qui euſt vne femme aſſez belle,
Mais eſtoit ſi plaine de gloire
Mauuaiſe fiere & rebelle
Que ne pouoient durer vers elle
Les ſeruiteurs de ſon mary
Tant leur menoit guerre mortelle
Dequoy il eſtoit fort marry.
Or pour voir qu'elle pourroit eſtre
Aux ſeruantz de ſon propre pere
Le mary luy voulut permettre
Dy faire quelque temps repaire,
Mais pour vray la faulſe vipere

Durant ce temps a chascunę heure
A iceux disoit impropere
Sans quel' leur fut en riens meilleure.
Quand icelle femme reuinst
Du lieu ou s'estoit transportée
Son mary enquerir la vinst
Commę elle si estoit portée
Et s'elle s'estoit deportée
D'estrę aux seruiteurs odieuse
Par noysę & querelle portée
Et par estre trop glorieuse.
El' luy respond quand a ce poinct
Les bouuiers & les pastoureaulx
Qui au logis n'arrestoient point,
Pour aux champs garder leurs thoreaux
Vaches, moutons, brebis, & veaulx
Ne pouoient auec moy durer
Quand ilz ramenoient leurs troupeaulx
Ne moy aussi d'eulx endurer.
Le mary luy vint a redire
Si tu ne puis viure auec ceulx
Qui ne font pour iour a vray dire
Auecques toy qu'unę heurę ou deux
Sans crier ou tencer a eulx
Comme pourrois estrę en recoy
Sans tenser aux seruantz, lesqueulx
Sont au long du iour auec toy.

Le. *lxxv. d'un homme & de ſa femme.*



VN aultre quidam fut encoire
Qui euſt vne femme aſſez belle,
Mais eſtoit ſi plaine de gloire
Mauuaiſe fiere & rebelle
Que ne pouoient durer vers elle
Les ſeruiteurs de ſon mary
Tant leur menoit guerre mortelle
Dequoy il eſtoit fort marry.
Or pour voir qu'elle pourroit eſtre
Aux ſeruantz de ſon propre pere
Le mary luy voulut permettre
Dy faire quelque temps repaire,
Mais pour vray la faulſe vipere

Durant ce temps a chascunė heure
A iceux disoit impropere
Sans quel' leur fut en riens meilleure.
Quand icelle femme reuinst
Du lieu ou s'estoit transportée
Son mary enquerir la vinst
Commė elle si estoit portée
Et s'elle s'estoit deportée
D'estrė aux seruiteurs odieuse
Par noysė & querelle portée
Et par estre trop glorieuse.
El' luy respond quand a ce poinct
Les bouuiers & les pastoureaulx
Qui au logis n'arrestoient point,
Pour aux champs garder leurs thoreaux
Vaches, moutons, brebis, & veaulx
Ne pouoient auec moy durer
Quand ilz ramenoient leurs troupeaulx
Ne moy aussi d'eulx endurer.
Le mary luy vint a redire
Si tu ne puis viure auec ceulx
Qui ne sont pour iour a vray dire
Auecques toy qu'unė heurė ou deux
Sans crier ou tencer a eulx
Comme pourrois estrė en recoy
Sans tenser aux seruantz, lesqueulx
Sont au long du iour auec toy.

Le moral.

Il eſt monſtré par ceſte fable
Qu'argument faict a maiori
Ad minus, eſt vray & problable
Comme maius a minori.

⚜ Le. *lxxvi. d'un boucq & d'un loup.*



VN boucq d'un troppeau eſguarè
Vint a errer, tant qu'en la fin
Il trouua vn loup preparé
Pour le menger, mais comme fin

Ceſtuy boucq dict au loup, affin
Que plus ioyeuſement il meure
A me donner tu ſois enclin
Vne chanſon toute a ceſte heure.
Adonc ce loup deux ou trois foys,
Vient a vrler voyre ſi fort
Que les gēs ouyrent ſa voix
Dont vindrent auec le renfort
De leur chiens, pour rompre l'effort
Dudict loup, qui euſt tant de coups
Qu'il fut au lieu laiſſé pour mort
Et le boucq par ainſi reſcoux.
Aprez que ce loup euſt ſentu
Bien du mal, courage a reprins
Diſant, pour m'auir conſentu
A faire ce qu'oncques n'apprins
Treſmal a bon droict m'en a prins
Quand de tuer i'ay la nature
Non de chanter, comme ay emprins
Dont i'en ay treſmalle aduanture.

Le moral.

La fable enſeigne au ſens moral
Que pour delaiſſer son art propre
Affin d'en prendre vn aultre impropre
A pluſieurs en eſt prins treſmal.

P

Le. *lxxvii. d'un hommard & d'un regnard.*

VN hommard faché d'estre en leau
Voulut sur terre s'adiecter,
Mais aussi tost qu'un regnardeau
Le veist, sur luy se vint iecter
Et le print sans le reiester
En leau pour le menger, parquoy
Le hommart vint interiecter
Telles complainctes a par soy.
A bon droict & iuste raison
Ie me doibtz hayr & blasmer
Car par ma faulte & deraison
Ie souffre mal dur & amer,
Et tout pour mon plaisir amer
Qui estoit me voir sur terre estre
Ainsi qu'ennuye de la mer
En voulant devenir terrestre.

Le moral.

Cestuy fabuleux exemplaire
Monstre que mainctz ont desplaisir
Pour vouloir suyure leur plaisir
Et a leur desir trop complaire.

Le. *lxxviii. d'un ioueur de harpe.*



VN ioueur fut de la harpe lequel
Eſtoit logé en vn lieu ou hoſtel
Creux par dedãs en la forme & façon
D'un arcq voulté, dont beaucoup meilleur ſon
Sa harpę auoit & trop mieulx reſonnoit
Quand en ce lieu en iouoit & ſonnoit.
Or par cela il fut ſi glorieux,
Qu'il eſtimoit de iouer en tous lieux
Ainſi comment en la ſienne maiſon.
A ceſte cauſę & pour telle raiſon
Il entreprint vn iour commę vn follatre
Iouer en plain & publique theatre
Ou eſtoient gentʒ en treſgrand compaignie

Le. *lxxvii. d'un hommard & d'un regnard.*

VN hommard faché d'eſtrę en leau
Voulut ſur terre ſ'adiecter,
Mais auſſi toſt qu'un regnardeau
Le veiſt, ſur luy ſe vint iecter
Et le print ſans le reieſter
En leau pour le menger, parquoy
Le hommart vint interiecter
Telles complainctes a par ſoy.
A bon droict & iuſte raiſon
Ie me doibtʒ hayr & blaſmer
Car par ma faultę & deraiſon
Ie ſouffre mal dur & amer,
Et tout pour mon plaiſir amer
Qui eſtoit me voir ſur terrę eſtre
Ainſi qu'ennuye de la mer
En voulant devenir terreſtre.

Le moral.

Ceſtuy fabuleux exemplaire
Monſtre que mainctz ont deſplaiſir
Pour vouloir ſuyure leur plaiſir
Et a leur deſir trop complaire.



Le. *lxxviii. d'un ioueur de harpe.*



VN ioueur fut de la harpe lequel
Eſtoit logé en vn lieu ou hoſtel
Creux par dedās en la forme & façon
D'un arcq voulté, dont beaucoup meilleur ſon
Sa harpę auoit & trop mieulx reſonnoit
Quand en ce lieu en iouoit & ſonnoit.
Or par cela il fut ſi glorieux,
Qu'il eſtimoit de iouer en tous lieux
Ainſi comment en la ſienne maiſon.
A ceſte cauſę & pour telle raiſon
Il entreprint vn iour commę vn follatre
Iouer en plain & publique theatre
Ou eſtoient gentz en treſgrand compaignie

[redacted]

Cuydant ouyr de luy quelquę harmonie,
Mais quand il vint a ſa harpe ſonner
Elle peuſt lors aſſez mal reſonner
Parquoy il fut pour appeter honneur
Chaſſe dehors, en ſon grand d'eshonneur.

Le moral.

Ceſte fablę icy nous demonſtre
Que maintz s'eſtiment a par eulx,
Mais quand vient en publique mōſtre
Vn chaſcun ſe mocque d'iceulx.

Le. *lxxix. d'un coq & des larrons.*

AVcuns larrons vindrent par nuit
Secretement ſans faire bruit
En vne maiſon deſrobber
Ou ny trouuerent que robber
Sinon vn coq, qu'il leur crya
Mercy & bien fort les pria
Qu'ilz ſe voulſiſſent deporter
De le rauir, & tranſporter
Congneu qu'a eſueiller il ſongne
Les gens pour aller en beſongne
Mais bien tout ſeruicę & plaiſir



Partant concluoit que grand tort
Ilʒ auroient de le mettrę a mort.
Sur quoy les larrons peurent dire
Qu'ilʒ le debuoient ſur tous mauldire
Et a mort le liurer & mettre
Par ce qu'ilʒ ne pouoient commettre
Durant la nuict aulcun larcin
Tout par luy, quand a ceſte fin
Il chantoit pour faire veiller
Les gentʒ, & pour les eſueiller.

Le moral.

Par ceſte fablę on peult extraire
Que ce qui faict au bons ſeruice
Aux mauuais eſt ſouuent contraire
Et nuyſant au faict de leur vice.

❧ Le. *lxxx. d'un corbeau & d'une corneille.*

Contrę vn corbeau fut iadis envieuſe
Vne corneillę, aſſeʒ ambitieuſe
Pour & aultant que l'on peult deuenir
Par le corbeau, certain de laduenir,
Ce qu'entendant l'enuieuſe corneille
Lors propoſa qu'a voix tellę & pareille

El' chanteroit a celle ſin de rendre
Les gens enclins a l'ouyr & entendre.
Dont ſur vn arbre elle s'eſt adiectée
Oũ vne voix de corbeau a iectée,
Ainſi comment aucuns eſtoient paſſantz
Par ceſtuy lieu, eſtimantz & penſantz
Que fut vn vray & naturel corbeau
Iuſques a tant que l'un d'eulx vint tout beau
A regarder, mais quand veiſt la corneille
Aux aultres diſt que nul ne s'eſmerueille
Marchons touſiours, car ce n'eſt que la voix
D'une corneille, ainſi comme ie voys,
Laquelle n'a, ny pouoir ny vſage
De diuiner aulcun fatal preſage.

Le moral.

La fable nous peult declarer
Que plufieurs fouuent mocquez font
Pour follement fe comparer
Et pour faindre auoir ce qu'ilz n'ont.

☙ Le. *lxxxi. d'une aultre corneille & d'un chien.*





VNe aultre corneille appetant
Faire a Minerue ſacrifice
Voulut inviter entretant
Aulcun chien, a eſtre a l'office,
Qui luy diſt, tu es folle & nice
De ſacrifier tellement
Veu que Pallas ne t'eſt propice
Et quel' te hait mortellement.
C'eſt pourquoy reſpond la corneille
Maintenant m'efforce a luy plaire
Et auſſi pourquoy m'appareille
Par ſacrifice a lui complaire
Afin ſe i'ay peu luy deſplaire
Par luy auoir faict deſplaiſir
Qu'a preſent luy puiſſe replaire
Par luy faire honneur & plaiſir.

Le moral.

Par ſon moral la fable infere

Qu'aulcune foys les ennemys
Viennent a eftre bons amys
Par f'efforffer a leur bien faire.

Le. *lxxxii. d'un ferpent & d'un corbeau.*

AInfi qu'vn ferpent fur la terre
Dormoit, voyci tacitement
Vn corbeau lequel vous le ferre
Entre fes piedz eftroictement,
Mais il luy conuint promptement
Et bien toft iceluy lafcher
Apres qu'il euft apertement
Sentu eftre mors en fa chair.
Lors ce corbeau dict a luy mefme
Maintenant ie voy que ma ioye
Tournée eft en vn deuil extrefme
Veu qu'ainfi eft que ie cuydoye
Auoir trouué heureufe proye,
Mais il m'euft efté trop meilleur
N'auoir riens trouué en ma voye
Au moins ne fuffes en tel malheur.

Le moral.

Par la fable entendre conuient
Que par conuoytife d'auoir

Soit or, argent ou aultrę auoir
A pluſieurs ſouuent mal aduient.

Le. *lxxxiii. d'une chauue & des colombelles.*



VOyant vne chauuę a part ſoy
Aulcunes blanches colombelles,
Eſtres nourries ſur le doy
Tant qu'en eſtoient graſſes & belles,
En vn colombier auec elles
Vint a ſe rendrę & iecter lors
Aprez auoir blanchy ſes œlles
Et aultres plumes de ſon corps.
En ceſtuy lieu pour quelquę eſpaſſe
Pour colombelle fut receue
Iuſques a tant que ſa fallace

Q

Certainement euſt eſte ſceue
Et qu'elle fut chaulue apperceue
Par vne voix qu'elle a jectée
Dont el' fut, comme non yſſue
De leur race hors deiectée.
Quand el' ſe veiſt ainſi bannie
Faire aultre choſe, ne ſceuſt fors
Se rejoindre a la compagnie
Des chaulues, dont elle eſtoit hors
Mais elz l'ont deſcongnue alors
Pourtant qu'auoit blanche couleur
La chaſſant d'aultre part dehors
Qui luy fut au cœur grand douleur.

Le moral.

La fable monſtre qu'il ne fault
Laiſſer ce qui peult competer
Car quand vient a le repeter
Bien communement on y fault.

Le. *iiii.xx.iiii. d'une aultre chaulue.*

P*Ar vn quidã fut prinſe vne aultre chaulue*
Laquelle obtint de luy ſa vie ſaulue;
Mais nonobſtant de deux ou de trois filz



Il a lyéę & bailléę a ſon filʒ
Pour s'en iouer & eſbattrę, or combien
Que ceſtuy filʒ icelle nourriſt bien,
Ce neantmoins voulant eſtre deliure
De ſeruitudę & en liberté viure
Trouua façon deſchapper vne foys
Et de ſenfuyrę & retourner au boys
Lyéę ainſi par les piedʒ en effect
(Commę il eſt dict) ce qu'adonc luy a faict
Grand facherię & auſſi deſplaiſir
Car au premier arbre quel' peuſt ſaiſir
En vne branchę iceulx filʒ vint meſler
Si bien qu'apreʒ ne les ſceuſt deſmeſler,
Dont fut contrainctę y demourer pendue
Iuſques a tant qu'a la mort fut rendue,
Ains que mourir elle dict toutesfoys
Bien miſerablę & poure me congnoys
Quand pour cuyder la fumeę euiter
M'en ſuis venuę au feu precipiter.

Le moral.

La fable veult entendrę & dire
Que pluſieurs cuydantz ſe diſtraire
D'un cas aulcunementz contraire
Tombent tres ſouuent en vn pire.

Cuydant ouyr de luy quelquę harmonie,
Mais quand il vint a ſa harpe ſonner
Elle peuſt lors aſſez mal reſonner
Parquoy il fut pour appeter honneur
Chaſſe dehors, en ſon grand d'eshonneur.

Le moral.

Ceſte fablę icy nous demonſtre
Que maintz s'eſtiment a par eulx,
Mais quand vient en publique mõſtre
Vn chaſcun ſe mocque d'iceulx.

Le. *lxxix. d'un coq & des larrons.*

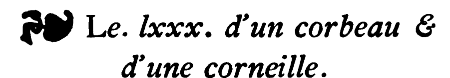
AVcuns larrons vindrent par nuit
Secretement ſans faire bruit
En vne maiſon deſrobber
Ou ny trouuerent que robber
Sinon vn coq, qu'il leur crya
Mercy & bien fort les pria
Qu'ilz ſe voulſiſſent deporter
De le rauir, & tranſporter
Congneu qu'a eſueiller il ſongne
Les gens pour aller en beſongne
Mais bien tout ſeruicę & plaiſir



Partant concluoit que grand tort
Ilz auroient de le mettrę a mort.
Sur quoy les larrons peurent dire
Qu'ilz le debuoient ſur tous mauldire
Et a mort le liurer & mettre
Par ce qu'ilz ne pouoient commettre
Durant la nuict aulcun larcin
Tout par luy, quand a ceſte fin
Il chantoit pour faire veiller
Les gentz, & pour les eſueiller.

Le moral.

Par ceſte fablę on peult extraire
Que ce qui faict au bons ſeruice
Aux mauuais eſt ſouuent contraire
Et nuyſant au faict de leur vice.



Le. *lxxx. d'un corbeau & d'une corneille.*

Contrę vn corbeau fut iadis envieuſe
Vne corneillę, aſſez ambitieuſe
Pour & aultant que l'on peult deuenir
Par le corbeau, certain de laduenir,
Ce qu'entendant l'enuieuſe corneille
Lors propoſa qu'a voix tellę & pareille

El' chanteroit a celle fin de rendre
Les gens enclins a l'ouyr & entendre.
Dont sur vn arbre elle s'est adiectée
Où vne voix de corbeau a iectée,
Ainsi comment aucuns estoient passantz
Par cestuy lieu, estimantz & pensantz
Que fut vn vray & naturel corbeau
Iusques a tant que l'un d'eulx vint tout beau
A regarder, mais quand veist la corneille
Aux aultres dist que nul ne s'esmerueille
Marchons tousiours, car ce n'est que la voix
D'une corneille, ainsi comme ie voys,
Laquelle n'a, ny pouoir ny vsage
De diuiner aulcun fatal presage.

Le moral.

La fable nous peult declarer
Que plusieurs souuent mocquez sont
Pour follement se comparer
Et pour faindre auoir ce qu'ilz n'ont.

Le. *lxxxi. d'une aultre corneille & d'un chien.*





VNe aultre corneille appetant
Faire a Minerue sacrifice
Voulut inviter entretant
Aulcun chien, a estre a l'office,
Qui luy dist, tu es folle & nice
De sacrifier tellement
Veu que Pallas ne t'est propice
Et quel' te hait mortellement.
C'est pourquoy respond la corneille
Maintenant m'efforce a luy plaire
Et aussi pourquoy m'appareille
Par sacrifice a lui complaire
Afin se i'ay peu luy desplaire
Par luy auoir faict desplaisir
Qu'a present luy puisse replaire
Par luy faire honneur & plaisir.

Le moral.

Par son moral la fable infere

Qu'aulcune foys les ennemys
Viennent a eſtre bons amys
Par ſ'efforſſer a leur bien faire.

Le. *lxxxii. d'un ſerpent & d'un corbeau.*

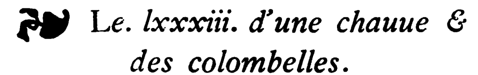
Ainſi qu'vn ſerpent ſur la terre
Dormoit, voyci tacitement
Vn corbeau lequel vous le ſerre
Entre ſes piedz eſtroictement,
Mais il luy conuint promptement
Et bien toſt iceluy laſcher
Apres qu'il euſt apertement
Sentu eſtre mors en ſa chair.
Lors ce corbeau dict a luy meſme
Maintenant ie voy que ma ioye
Tournée eſt en vn deuil extreſme
Veu qu'ainſi eſt que ie cuydoye
Auoir troué heureuſe proye,
Mais il m'euſt eſté trop meilleur
N'auoir riens troué en ma voye
Au moins ne fuſſes en tel malheur.

Le moral.

Par la fable entendre conuient
Que par conuoytiſe d'auoir



Soit or, argent ou aultrę auoir
A pluſieurs ſouuent mal aduient.



Le. *lxxxiii. d'une chauue & des colombelles.*



VOyant vne chauuę a part ſoy
Aulcunes blanches colombelles,
Eſtres nourries ſur le doy
Tant qu'en eſtoient graſſes & belles,
En vn colombier auec elles
Vint a ſe rendrę & iecter lors
Aprez auoir blanchy ſes œlles
Et aultres plumes de ſon corps.
En ceſtuy lieu pour quelquę eſpaſſe
Pour colombelle fut receue
Iuſques a tant que ſa fallace

Certainement euſt eſte ſceue
Et qu'elle fut chauluę apperceue
Par vne voix qu'ellę a jectée
Dont el' fut, comme non yſſue
De leur race hors deiectée.
Quand el' ſe veiſt ainſi bannie
Fairę aultre choſe, ne ſceuſt fors
Se rejoindrę a la compagnie
Des chaulues, dont ellę eſtoit hors
Mais elʒ l'ont deſcongnuę alors
Pourtant qu'auoit blanche couleur
La chaſſant d'aultre part dehors
Qui luy fut au cœur grand douleur.

Le moral.

La fable monſtre qu'il ne fault
Laiſſer ce qui peult competer
Car quand vient a le repeter
Bien communement on y fault.



Le. *iiii.xx.iiii. d'une aultre chaulue.*

P*Ar vn quidā fut prinſę vnę aultre chaulue*
Laquellę obtint de luy ſa vie ſaulue;
Mais nonobſtant de deux ou de trois filʒ

Il a lyée & baillée a son filz
Pour s'en iouer & esbattre, or combien
Que cestuy filz icelle nourrist bien,
Ce neantmoins voulant estre deliure
De seruitude & en liberté viure
Trouua façon deschapper vne foys
Et de senfuyre & retourner au boys
Lyée ainsi par les piedz en effect
(Comme il est dict) ce qu'adonc luy a faict
Grand facherie & aussi desplaisir
Car au premier arbre quel' peust saisir
En vne branche iceulx filz vint mesler
Si bien qu'aprez ne les sceust desmesler,
Dont fut contraincte y demourer pendue
Iusques a tant qu'a la mort fut rendue,
Ains que mourir elle dict toutesfoys
Bien miserable & poure me congnoys
Quand pour cuyder la fumee euiter
M'en suis venue au feu precipiter.

Le moral.

La fable veult entendre & dire
Que plusieurs cuydantz se distraire
D'un cas aulcunementz contraire
Tombent tres souuent en vn pire.

❧ Le. *lxxxv. de* Iu*piter & de* Mer*cure.*



IVpiter euſt iadis en cure
De commander au dieu Mercure
Fairę & compoſer de ſa main
Aulcun medicament certain
C'eſt aſſauoir, de menterie,
De menſongę, & de tromperie
Pour departir egallement
A tous ceulx generallemennt
Aux queulx nature communique
Le ſcauoir de l'art mecanicque
Pour a bien mentyr les apprendre
Ce que peuſt Mercurę entreprendre
Fairę ainſi, qu'en ioinct luy eſtoit



Excepte qu'encore il reſtoit
Au mortier grande portion
De ceſte compoſition
Et medicament deuant dict
Pour aultant le reſte eſpandict
Sur le dernier abundamment
Eſtant couſturier notamment
Ainſi il eſcheuſt par hazart
Qu'il en euſt la greignure part

Le moral.

Par la fable on peult bien ſentir
Que pour vray ſur tous artiſantz
Couſturiers, touchant bien mentir
Sont trouuez les plus ſuffiſantz.



Le. *lxxxvi. de iupiter & de honte.*

APrez qu'humains eurent eſté formez
Par Iupiter, & que de bien & mal
Suffiſamment ont eſté informez,
Donné leur fut arbitre liberal,
Parquoy deſlors ont eu en general
En leur pouoir toute qualité miſe
Excepte honte, ayant corps virginal

Laquelle fut par omblianc̨ obmiſe.
Quand Iuppiter veiſt hontę en telle ſorte
Seullę ombliéę, il luy voulut permettre
D'aller au mondę auec toute cohorte
Et auec gentz de tous eſtatz ſe mettre
Fors auec ceulx qui veulent s'entremettre,
D'aller aux lieux ou Cupido infame
Publicquement eſt congnu ſe tranſmettre
Pour eſhonter aultant homme que femme

Le moral.

Ceſt fable nous faict certains
Que gentz par fol amour domptez
Ainſi que paillards ou putains
Communement ſont eſhontez.

⚜ Le. *iiii.xx.vii. de iuppiter & du lymaçon.*

VN iour paſſé voulut encoire
Iuppiter meſme preparer
Vn bancquet digne de memoire,
Pour autant il feiſt declarer
A toute beſtę y comparer
Sans qu'aulcunę euſt a contredire
Par vouloir ſe deſemparer



Sur peine d'encourir ſon ire.
Ce neantmoins le lymaçon
Luy ſeul entre toutę aultre beſte
Ne ſceuſt onc trouuer la façon
Par ſa pareſſe manifeſte
D'aſſez toſt venir a la feſte
Ce qui peuſt prez que iuppiter
Mouuoir a luy briſer la teſte
Par contre luy ſe deſpiter.
Quand le lymaçon veiſt ainſi
Iuppiter vers luy forcené
Euſt voulu eſtrę alors tranſi
Ou n'auoir eſté oncques né
Priant qu'il luy fut pardonné
Veu que cheulx luy viurę aimoit mieulx
Sobrement, que d'eſtrę adonné
Faire grand cherę en aultres lieux.
De ce mot Iuppiter peuſt-eſtre
Tant iré que toute la race
Des limaçons voulut ſubmettre
A porter en tout lieu & place
Leur maiſon, en ſignę efficace
De la faulte par eulx commiſe
Pleine de grande contumace
Et de pareſſe trop remiſe.

Le moral.



Par ceſte fablę il eſt certain
Que pluſieurs deſirent pluſtoſt
Ne menger cheulx eulx que du pain
Que cheulx aultruy paſtez ou roſt.

Le. *lxxxviii. d'un loup & d'un Agneau.*



VN loup attainct des chiens juſques au ſang
Ieſoit par terrę eſtendu commę un veau
Non pas fort loing d'un viuier ou eſtang
Auprez duquel paiſſoit un gras agneau
A qui ce loup demanda un peu d'eau
De c'eſt eſtang, faignant qu'il ſe mouroit
Si de c'eſt eau puiſéę en un vaiſſeau
Preſentement il ne le ſecouroit.



Or toutes foys ceſt agneau ne fut poinct
Si tres haſtif de ce faire qu'aincoys
A ceſtuy loup il ne dict ſur ce poinct,
Auprez de toy nulles chairs i'appercoys,
Que pourras tu donc menger ſi tu boys
Il t'eſt meilleur puis que n'as que menger
Ne boyre point, car ainſi que ie croys
Cela pourroit le tien corps ledenger.
A quoy reſpond ce faulx & traiſte loup
Si tu me veulx bailler l'eau que demande
Ne doubte point que bien toſt & acoup
Ne ſoye fourny de chair & de viande :
Quand l'agneau veiſt la cautelle ſi grande
Du loup, il dict le cas bien entendu
Point ne mettray en effect ta demande
Car par ainſi me ſeroit cher vendu.

Le moral.

Ceſte fable nous admoneſte
A prendre garde que soubz l'ombre
Et couleur de priere honneſte
N'encourons dommage ou encombre.

Le. *lxxxix. des lieures &*
des R*egnardz.*

R

Le moral.

Par ceſte fablę eſt monſtré comme
Pour changer d'eſtat il eſt ſeur
Qu'en riens ne muę vn mauuais homme
Les affections de ſon cœur

Le. *xci. d'une chauue ſouris & d'une bellette.*



A Vne ſouris chauuę il eſcheut
Qu'en volant ſur la terre cheut,
Parquoy fut ſoubdain attrapée
D'une bellettę: elle happée
Luy pria & requiſt bien fort
Quel ne voulſiſt le mettrę a mort,
Mais la bellette quand & quand

Dist que si ferfit pour aultant
Qu'a tous oiseaulx est ennemye
El' luy respond ie ne suis mye
Vn oyseau, mais bien souris chauue.
Par ce mot la vie obtint saulve
Mais il luy aduint de rechef
Quel' rencheust en vn tel meschef
Dont a la bellette cria
Encor mercy, & la pria
De la laisser aller : sur quoy
Respond la bellette, de toy,
Ie n'auray mercy ne pitié
Veu la grande inimitié
Que tu as contre les souris.
Certes dict la chauue souris,
Oyseau non souris ie me porte
Par ainsi & en telle sorte,
Eschappee est, c'est assauoir
Par deux foys pour la ruse auoir
De se donner autre congnoistre
Quel' n'estoit, & de mescongnoistre
Son genre, & non ainsi que faire
Luy estoit requis en l'affaire.

Le moral.

Ceste fable peult inuiter
Que la ou depent interest

Le. *lxxxv. de Iupiter & de Mercure.*

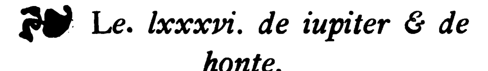


IVpiter euſt iadis en cure
De commander au dieu Mercure
Faire & compoſer de ſa main
Aulcun medicament certain
C'eſt aſſauoir, de menterie,
De menſonge, & de tromperie
Pour departir egallement
A tous ceulx generallemennt
Aux queulx nature communique
Le ſcauoir de l'art mecanicque
Pour a bien mentyr les apprendre
Ce que peuſt Mercure entreprendre
Faire ainſi, qu'en ioinct luy eſtoit

Excepte qu'encorę il reſtoit
Au mortier grande portion
De ceſte compoſition
Et medicament deuant dict
Pour aultant le reſtę eſpandict
Sur le dernier abundamment
Eſtant couſturier notamment
Ainſi il eſcheuſt par hazart
Qu'il en euſt la greignure part

Le moral.

Par la fablę on peult bien ſentir
Que pour vray ſur tous artiſantz
Couſturiers, touchant bien mentir
Sont trouuez les plus ſuffiſantz.



Le. *lxxxvi. de iupiter & de honte.*

APrez qu'humains eurent eſté formez
Par Iupiter, & que de bien & mal
Suffiſamment ont eſté informez,
Donné leur fut arbitre liberal,
Parquoy deſlors ont eu en general
En leur pouoir toute qualité miſe
Excepte hontę, ayant corps virginal

Laquelle fut par ombliancę obmiſe.
Quand Iuppiter veiſt hontę en telle ſorte
Seullę ombliéę, il luy voulut permettre
D'aller au mondę auec toute cohorte
Et auec gentʒ de tous eſtatʒ ſe mettre
Fors auec ceulx qui veulent s'entremettre,
D'aller aux lieux ou Cupido infame
Publicquement eſt congnu ſe tranſmettre
Pour eſhonter aultant homme que femme

Le moral.

Ceſt fable nous faict certains
Que gentz par fol amour domptez
Ainſi que paillards ou putains
Communement ſont eſhontez.

⚜ Le. *iiii.xx.vii. de iuppiter & du lymaçon.*

VN iour paſſé voulut encoire
Iuppiter meſme preparer
Vn bancquet digne de memoire,
Pour autant il feiſt declarer
A toute beſtę y comparer
Sans qu'aulcunę euſt a contredire
Par vouloir ſe deſemparer

Sur peine d'encourir ſon ire.
Ce neantmoins le lymaçon
Luy ſeul entre toutę aultre beſte
Ne ſceuſt onc trouuer la façon
Par ſa pareſſe manifeſte
D'aſſez toſt venir a la feſte
Ce qui peuſt prez que iuppiter
Mouuoir a luy briſer la teſte
Par contre luy ſe deſpiter.
Quand le lymaçon veiſt ainſi
Iuppiter vers luy forcené
Euſt voulu eſtrę alors tranſi
Ou n'auoir eſté oncques né
Priant qu'il luy fut pardonné
Veu que cheulx luy viurę aimoit mieulx
Sobrement, que d'eſtrę adonné
Faire grand cherę en aultres lieux.
De ce mot Iuppiter peuſt-eſtre
Tant iré que toute la race
Des limaçons voulut ſubmettre
A porter en tout lieu & place
Leur maiſon, en ſignę efficace
De la faulte par eulx commiſe
Pleine de grande contumace
Et de pareſſe trop remiſe.

Le moral.



Par ceſte fablę il eſt certain
Que pluſieurs deſirent pluſtoſt
Ne menger cheulx eulx que du pain
Que cheulx aultruy paſtez ou roſt.

Le. *lxxxviii. d'un loup & d'un Agneau.*



VN loup attainct des chiens juſques au ſang
Ieſoit par terrę eſtendu commę un veau
Non pas fort loing d'un viuier ou eſtang
Auprez duquel paiſſoit un gras agneau
A qui ce loup demanda un peu d'eau
De c'eſt eſtang, faignant qu'il ſe mouroit
Si de c'eſt eau puiſéę en un vaiſſeau
Preſentement il ne le ſecouroit.



Or toutes foys ceſt agneau ne fut poinct
Si tres haſtif de ce faire qu'aincoys
A ceſtuy loup il ne dict ſur ce poinct,
Auprez de toy nulles chairs i'appercoys,
Que pourras tu donc menger ſi tu boys
Il t'eſt meilleur puis que n'as que menger
Ne boyre point, car ainſi que ie croys
Cela pourroit le tien corps ledenger.
A quoy reſpond ce faulx & traiſte loup
Si tu me veulx bailler l'eau que demande
Ne doubte point que bien toſt & acoup
Ne ſoye fourny de chair & de viande:
Quand l'agneau veiſt la cautelle ſi grande
Du loup, il dict le cas bien entendu
Point ne mettray en effect ta demande
Car par ainſi me ſeroit cher vendu.

Le moral.

Ceſte fable nous admoneſte
A prendre garde que soubz l'ombre
Et couleur de prierę honneſte
N'encourons dommagę ou encombre.

Le. *lxxxix. des lieures &*
des Re*gnardz.*

R



LEs lieures furent quelque iour
Contre les aigles mouuantz guerre
Parquoy voulurent par amour
Les regnazds prier & requerre
A les ſecourir & conquerre
Contre leurs ennemys victoire
Et affin qu'ilz peuſſent acquerre
De ce conflict l'honneur & gloire,
Les regnardz ſur ce reſpendirent
Qu'ilz ne leur ayderoient en rien
Dont nectement les eſcondirent
Leur diſant nous congnoiſſons bien
Quelz ſont les aigles & combien
Eſtes touſiours timides beſtes,
Parquoy pour noſtre honneur & bien
Mettons a néant vos requeſtes.

Le moral.

Par ceste fable il fault entendre
Qu'il vault trop mieulx se tenir coy
Que de batailler & contendre
Contre gentz plus puissantz que soy.

Le. *iiii.xx.x. d'un laboureur mue en vn fourmy.*

VN laboureur fut lors si conuoyteux
D'amasser blez, orges & autres grains
Qu'il desroboit de iour en iour les ceulx
De ses voisins, familiers & prochains,
Tant qu'en estoient tousiours ses greniers plains,
Dont Iuppiter, des larcins informé,
Qu'il commettoit en ses terrestres plains
En vn fourmy ce rustique a formé.
Or nonobstant la transmutation
Faicte de luy en si petite beste,
Il n'a changé ou faict mutation
De ce vouloir qu'il auoit en la teste,
Ains qui plus est sans fin encor conqueste
Grains, & espiez qui trouue sur la terre,
Puis par aprez ainsi qui les acqueste
Pour son vser, songneusement les serre.

Le moral.

Par ceſte fable eſt monſtré comme
Pour changer d'eſtat il eſt ſeur
Qu'en riens ne mue vn mauuais homme
Les affections de ſon cœur

Le. xci. d'une chauue ſouris & d'une bellette.



A Vne ſouris chauue il eſcheut
Qu'en volant ſur la terre cheut,
Parquoy fut ſoubdain attrapée
D'une bellette: elle happée
Luy pria & requiſt bien fort
Quel ne voulſiſt le mettre a mort,
Mais la bellette quand & quand

Dist que si ferfit pour aultant
Qu'a tous oiseaulx est ennemye
El' luy respond ie ne suis mye
Vn oyseau, mais bien souris chauue.
Par ce mot la vie obtint saulve
Mais il luy aduint de rechef
Quel' rencheust en vn tel meschef
Dont a la bellette cria
Encor mercy, & la pria
De la laisser aller : sur quoy
Respond la bellette, de toy,
Ie n'auray mercy ne pitié
Veu la grande inimitié
Que tu as contre les souris.
Certes dict la chauue souris,
Oyseau non souris ie me porte
Par ainsi & en telle sorte,
Eschappee est, c'est assauoir
Par deux foys pour la ruse auoir
De se donner autre congnoistre
Quel' n'estoit, & de mescongnoistre
Son genre, & non ainsi que faire
Luy estoit requis en l'affaire.

Le moral.

Ceste fable peult inuiter
Que la ou depent interest

D'aulcun danger pour l'euiter
On ſe peult dirę aultre qu'òn n'eſt.

Le. *iiii.xx.xii. de ſermentʒ de vigne & des viateurs.*

*AInſi comment flottoient deſſus la mer
Aulcuns ſermentʒ de vignę en vn mouceau
Peuvent adonc iuger & eſtimer
Quelques paſſantʒ ſur la riue de leau
Iceulx ſermentʒ eſtre nef ou vaiſſeau
Fort grand, parquoy eulx deſirantʒ entendre
Et veoir auſſi que ceſtoit de nouueau
Se ſont au bord arreſteʒ pour l'attendre.
Or dautant plus que tenant du vent l'erre
Iceulx ſermentʒ venir a bord tendoient
Et que plus preʒ ilʒ approchoient de terre
Eſtoient deceuʒ, ceulx qui les attendoient,
Car veoir vn grand nauire pretendoient
Venir a bord, mais touſiours plus petit
Il leur ſembloit eſtre qu'ilʒ n'entendoient
En approchant d'eulx petit a petit.
Par ainſi donc ce mouceau vaugua tant
Sur mer, qu'en fin abord eſt deſcendu
Ou fut congnu que c'eſtoit pour aultant
Ceulx qui l'auoient tout expreʒ attendu,*



Quand ilz ont veu & au vray entendu
Ce que c'estoit furent tous vne pause
Renduz confuz, pour auoir pretendu
Pour veoir vn rien, estre quelque grand chose.

Le moral.

Par la fable il peult estre sceu
Que bien souuent entre apparence
Et verité, gist difference
Laquelle a maint homme deceu.

Le. *iiii.xx.xiii. d'un asne sauuage & d'un domesticque.*



QVelque iour vn asne sauuage
Voyant vn aultre asne a reçoy,
Gras & nourry a lauantage

Commença a dire a part soy
C'est asne est de trop plus que moy
Heureux en ce monde en effect
Car ie suis nourry assez poy
Et cestuy est gros & reffaict.
Mais aduint que l'asne ainsi gras
Fut aprez lié d'un chenestre
Et battu a grands tours de bras
Puis chargé a dextre & senestre,
Ce que voyant l'asne siluestre
Dist pour certain, que plus heureux
Il ne le tient, ains le pense estre
De trop plus que luy malheureux.

Le moral.

La fable monstre que plusieurs
Pour en partie auoir leurs ayses
Endurent souuent grandz malaises
Aussi maintz ennuis & malheurs.

Le. xciiii. *des Asnes de Iupiter.*



LEs asnes transmirent iadis
Vers iupiter aulcuns legaultz
Iusques au nombre de neuf ou dix
Pour le prier qu'a leurs durs maulx
Peines, miseres, & trauaulx,
Il luy pleust quelque fin donner
Et que seullement les cheuaulx
A cela voulsist ordonner.
Sur quoy iupiter a peu dire
Qu'il leur accordoit leur demande
Sans en riens iceulx escondire,
Mais au moyen qui leur commande
Créer vne marc aussi grande
Que Meuse ou Sainne se me semble
De la mer D'yrlande, ou zelande
Par vriner toutes ensemble.
Ce qu'ilz ont entreprins de faire

S

En eſtimant certainement,
Pouoir bien fournir a l'affaire,
Qui eſt pourquoy communément
Ou les voit encor plainement
Tous enſemble vriner, affin
Qu'en creant fleuue ſainnement
Puiſſent leurs trauaulx mettre a fin

Le moral.

La fable veult l'homme aduertir
Que combien qu'il ſoit obſtiné
Il ne peult l'eſtat diuertir
En quoy il eſt predeſtiné.

❧ Le. *iiii.xx.xv. d'un aſne veſtu de la peau d'un lyon.*

VN aſne veſtu de la peau
D'un lyon, faiſoit crainte auoir
A mainte aultre beſte & trouppeau
Tant il ſembloit cruel a veoir,
Mais il fault entendre & ſcauoir
Qu'un regnard luy diſt, tes effroys
Me feroient paour, ſans concepuoir
Que n'es qu'un aſne a ouyr ta voix.

Le moral.

Par la fable il eſt manifeſte
Que ſouuent vn aſne & indocte
Porte l'habit d'un homme docte
Mais ſon parler le manifeſte.

⚜ Le. *iiii.xx.xvi. d'un aultre aſne & des grenoilles.*



A Vne aultre aſne peuſt eſcheoir
Qu'en paſſant vn lieu mareſqueux
Vint a chopper, & puis a cheoir
Le faiz ſur luy dedens vn creux,
Ou il fut bien vne heure ou deux
Se complaignant tout a part luy
De ſe voir eſtre ainſi hideux
Et en tel detreſſe & ennuy,

Mais quand les grenoilles du lieu
Leurent bien entendu complaindre
Il luy ont dict s'ainsi mait dieu
Bien auroyes cause de te plaindre
S'ainsi estoit que par contraindre
Fusses icy aultant de iours
Qu'auons esté sans en restraindre
Vn seul pour te donner secours.

Le moral.

La fable monstre que nature
Faict en diuers elementz estre
Et viure aussi la creature
A qui el' donne diuers estre.

Le. *xcvii. d'un aultre asne & d'un corbeau.*

Ainsi cõment vne aultre asne chãpestre
Ayant le doz escorché pouoit paistre
Vn gros corbeau vint s'adiecter sus elle
Qui par becquer sa playe renouuelle,
Dõt de douleur se print l'asne a mouuoir
Et plusieurs foys a sa queue esmouuoir
Cuydant chasser ce corbeau qui estoit
Dessus son doz qui fort le molestoit.

Le maiſtre adonc ſon aſne voyant faire
Maintz ſaulx d'engain, ſoubryoit de laffaire
Prenant plaiſir voir ſon aſne a merueilles
Mouuoir ſon doz, ſa queue & ſes aureilles.
Or ce pendant vint vn loup a paſſer
Qui d'aſſez loing en cuyda treſpaſſer
De deul, voyant ceſtuy maiſtre ainſi rire,
De ce corbeau, qui ſon aſne martyre
Sans le chaſſer, ny en la, ny en ça
Dont a luy meſme a dire commença,
Sommes nous pas bien de malheure nez.
Plus qu'autre beſte & treſinfortunez
Entre nous loups, quand deſlors ſeullement,
Qu'on nous peult voir, on vient cruellement
A nous pourſuiure & a nous inuader
Pour nous occir ou nous faire euader,
Ce qu'on ne faict point a nulle aultre beſte
Ainſi qu'a nous veu qu'il eſt manifeſte,
C'eſt aſſauoir que ce glouton corbeau
Que ie voy la, enleue chair & peau
A ce poure aſne, & toutesfoys ſon maiſtre
Non ſeullement eſt cognu luy permettre
Ains qui plus eſt, il ne s'en faict que rire
De la douleur que ce poure aſne tire.

Le moral.

Ceste fable demonstre comme
Pour & affin de s'en garder
On peult cõgnoistre un mauuais hõe
Par seullement le regarder.

Le. *iiii.xx.xviii. d'un aultre Asne & d'un* Regnard.



ADuint q'un aultre asne ou asnesse
Auec vn regnard cauteleux
Suyuant quelque foy ou promesse
Laquelle ilz auoient faicte entre eulx,
En chemin, se misrent tous deux
Pour conquester aulcune proye,
Mais d'un lyon fort oultrageux
Rencontrez furent en la voye,

Quand le Regnard veiſt le danger
Et peril, enquoy pouoit eſtre
Et qu'il n'euſt ſceu s'en eſtranger
Ny auſſi en fuytte ſe mettre,
Au lyon ſe voulut ſubmettre
De preſentement le ſaiſir
De l'aſne s'il luy veult promettre,
Ne fairę a ſon corps deſplaiſir.
Ce que luy fut lors accordé
Parquoy vint a ſon entreprinſe
Fairę, ainſi qu'auoit recordé,
Quand le lyon veiſt l'aſne prinſe
Et en vn fort ſille ſurprinſe
Tant quel' n'euſt ſceu luy eſchapper,
Il vous vient premier faire prinſe
De ce regnard par le happer.

Le moral.

Par la fablę on peult concepuoir
Qu'a pluſieurs ſouuent eſt mal prins
Et tout pour auoir entreprins
A leurs compaignons decepuoir

Le. *iiii.xx.xix. d'une poulle couuant les oeufȝ d'un ſerpent.*

IAdis vne poulle trouua
D'un ſerpent les oeufz fraictz ponnuz
Leſqueulx ſongneuſement couua
Voyre ainſi qu'a ellę incongneuz
Mais d'unę herondę eſtoient congneuz
Laquellę a la poulle peuſt dire
Tu coues œufz que n'as ponnuz
Dont lheurę en pourras bien mauldire.*

Le moral.

Ceſte fable nous monſtre bien
Qu'on donne ſouuent nourriture
A gentz de ſi faulce nature
Qu'ilz rendent le mal pour le bien.



Le *centieſme d'un chameau.*



QVand premierement le chameau
Fut veu des gens il fault entendre
Qu'il sembloit d'aspect si nouueau
Qn'ilz ne leussent osé attendre,
Ny a le regarder pretendre,
Ains deuant luy a chascun coup
La fuitte & course estoient veu prendre
Comme brebis deuant le loup.

Toutesfoys quelque temps aprez
Voyant qu'estoit vn peu traictable
Non seullement sont venus prez
De luy, mais l'ont mis en lestable
Et puis en fin sans cas doubtable
Pour le gouuerner & conduyre
Sans que plus fut espouentable
L'ont baillé aux enfantz a duire.

Le moral.

Par la fable appert mainte chose
Sembler au premier difficille
Tant que d'elle approcher on n'ose
Combien quel' soit doulce & facille.

❧ Le. ci. *d'un serpent & de Iupiter.*

T

IAdis vne poulle trouua
D'un ſerpent les oeufʒ fraiĉtʒ ponnuʒ
Leſqueulx ſongneuſement couua
Voyre ainſi qu'a ellȩ incongneuʒ
Mais d'unȩ herondȩ eſtoient congneuʒ
Laquellȩ a la poulle peuſt dire
Tu couues œufʒ que n'as ponnuʒ
Dont lheurȩ en pourras bien mauldire.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtre bien
Qu'on donne ſouuent nourriture
A gentz de ſi faulce nature
Qu'ilz rendent le mal pour le bien.



Le *centieſme d'un chameau.*





QVand premierement le chameau
Fut veu des gens il fault entendre
Qu'il fembloit d'afpect fi noueau
Qn'ilz ne leuffent ofé attendre,
Ny a le regarder pretendre,
Ains deuant luy a chafcun coup
La fuittę & courfę eftoient veu prendre
Comme brebis deuant le loup.
Toutesfoys quelque temps aprez
Voyant qu'eftoit vn peu traictable
Non feullement font venus prez
De luy, mais l'ont mis en leftable
Et puis en fin fans cas doubtable
Pour le gouuerner & conduyre
Sans que plus fut efpouentable
L'ont baillé aux enfantz a duire.

Le moral.

Par la fablę appert mainte chofe
Sembler au premier difficille
Tant que d'ellę approcher on n'ofe
Combien quel' foit doulcę & facille.

Le. ci. d'un ferpent & de Iupiter.

T



LE ſerpent voyant qu'il eſtoit
Des hommes pourſuyuy a mort,
Et que chaſcun le deteſtoit
Eſt venu a s'en plaindre fort
A Iuppiter, qui pour confort
Luy a dict, par ce que n'as point
Reſiſté au premier effort
Chaſcun te court ſus en ce poinct.

Le moral.

La fable monſtre ſainnement
Que pour faire aultruy deſiſter
Ou craindre, on luy doibt plainnemēt
Des le premier coup reſiſter.

⚜ Le. c.ii. *d'une columbe.*

VNe columbe vint a eſtre
De la ſoif eſprinſe, parquoy
Ellę voyant d'une feneſtre
En l'encontre d'une paroy
Vn vaiſſeau painct, lors a part ſoy
Cuyda que leau au vaiſſeau paincte
D'aſſez bonnę art & proprę arroy
Fut naturellę, & non point faincte,
Pour aultant contre la paincture
Par grand roydeur s'eſt adiectee
Mais pour vray là trouua ſi dure
Qu'aprez mainte plume iectée
Hors de ſon corps, fut reiectée,
Du heurt ſur terrę, ou el' fut prinſe,
Dont a mainte larme iectée
Deteſtant ſa follę entreprinſe.

Le moral.

La fablę au moral nous expoſe
Que ſouuentesfoys il meſprent
A celluy lequel entreprent
A leſtourdy fairę vne choſe.

❧ Le. *c.iii. d'une aultre colombe & d'une corneille.*

VNe aultre colombe prenant
A vn colombier nourriture,
Quelque iour estoit soubstenant
Que toute aultre oyseau par nature
Quand a l'effect de geniture
Preferoit, par lequel soubstient
Iouxte & selon sa coniecture
La plus heureuse se maintient.
Mais vne corneille au contraire
Dist lors a la coulombe, cesse
D'une chose qui t'est contraire
De t'en glorifier sans cesse,
Veu que tant plus ennuy t'oppresse
Aussi en toy malheur abunde
Qu'on te voit par chaleur expresse
En geniture estre seconde.

Le moral.

La fable donne certitude
Que plusieurs se pensent heureux
Combiē qu'ilz soient tresmalheureux
D'auoir enfantz en seruitude.

Le. *ciiii. d'un riche homme &*
de ses filles.



VN homme fut moult richę ayant deux filles
Belles de corps & auſſi treſgentilles,
Deſquelles l'unę eſt venuę a mourir.
Or auſſi toſt quel' peuſt mort encourir
Il a commis lors aulcun perſonnages,
Pour la plourer, en leurs ordonnant gaiges.
Ce qu'ilz ont faict iectant larmes & pleurs
Ainſi comment bien marys en leurs cœurs,
Ce que voyant l'autre fillę a peu dire
On ne pourroit maintenant contredire
Que vous parentz & amys ne ſoyons
Bien malheureux, & ingratz quand voyons
Ces gens icy a qui le cas ne touche
De larmoyer, touteſſoys de leur bouche
Iectent ſouſpirs & larmes de leurs yeulx,
Et nous parentz qui debuerions trop mieulx

Ceſte fable demonſtre comme
Pour & affin de ſ'en garder
On peult cõgnoiſtre un mauuais hõe
Par ſeullement le regarder.

Le. *iiii.xx.xviii. d'un aultre Aſne & d'un* Regnard.



ADuint q'un aultre aſne ou aſneſſe
Auec vn regnard cauteleux
Suyuant quelque foy ou promeſſe
Laquelle ilz auoient faicte entre eulx,
En chemin, ſe miſrent tous deux
Pour conqueſter aulcune proye,
Mais d'un lyon fort oultrageux
Rencontrez furent en la voye,

Quand le Regnard veiſt le danger
Et peril, enquoy pouoit eſtre
Et qu'il n'euſt ſceu s'en eſtranger
Ny auſſi en fuytte ſe mettre,
Au lyon ſe voulut ſubmettre
De preſentement le ſaiſir
De l'aſne s'il luy veult promettre,
Ne fairẹ a ſon corps deſplaiſir.
Ce que luy fut lors accordé
Parquoy vint a ſon entreprinſe
Fairẹ, ainſi qu'auoit recordé,
Quand le lyon veiſt l'aſne prinſe
Et en vn fort fille ſurprinſe
Tant quel' n'euſt ſceu luy eſchapper,
Il vous vient premier faire prinſe
De ce regnard par le happer.

Le moral.

Par la fablẹ on peult concepuoir
Qu'a pluſieurs ſouuent eſt mal prins
Et tout pour auoir entreprins
A leurs compaignons decepuoir

Le. *iiii.xx.xix. d'une poulle couuant les oeufʒ d'un ſerpent.*

Jadis vne poulle trouua
D'un ſerpent les oeufz fraictz ponnuz
Leſqueulx ſongneuſement couua
Voyre ainſi qu'a elle incongneuz
Mais d'une heronde eſtoient congneuz
Laquelle a la poulle peuſt dire
Tu couues œufz que n'as ponnuz
Dont lheure en pourras bien mauldire.

Le moral.

Ceſte fable nous monſtre bien
Qu'on donne ſouuent nourriture
A gentz de ſi faulce nature
Qu'ilz rendent le mal pour le bien.

Le *centieſme d'un chameau.*





QVand premierement le chameau
Fut veu des gens il fault entendre
Qu'il ſembloit d'aſpect ſi nouueau
Qn'ilz ne leuſſent oſé attendre,
Ny a le regarder pretendre,
Ains deuant luy a chaſcun coup
La fuittę & courſę eſtoient veu prendre
Comme brebis deuant le loup.
Toutesfoys quelque temps aprez
Voyant qu'eſtoit vn peu traictable
Non ſeullement ſont venus prez
De luy, mais l'ont mis en leſtable
Et puis en fin ſans cas doubtable
Pour le gouuerner & conduyre
Sans que plus fut eſpouentable
L'ont baillé aux enfantz a duire.

Le moral.

Par la fablę appert mainte choſe
Sembler au premier difficille
Tant que d'ellę approcher on n'oſe
Combien quel' ſoit doulcę & facille.

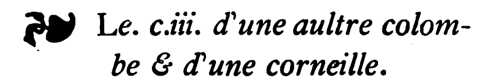

Le. ci. d'un ſerpent & de Iupiter.

T

VNe columbe vint a eſtre
De la ſoif eſprinſe, parquoy
Ellę voyant d'une feneſtre
En l'encontre d'une paroy
Vn vaiſſeau painct, lors a part ſoy
Cuyda que leau au vaiſſeau paincte
D'aſſez bonnę art & proprę arroy
Fut naturellę, & non point faincte,
Pour aultant contre la paincture
Par grand roydeur s'eſt adiectee
Mais pour vray là trouua ſi dure
Qu'aprez mainte plume iectée
Hors de ſon corps, fut reiectée,
Du heurt ſur terrę, ou el' fut prinſe,
Dont a mainte larme iectée
Deteſtant ſa follę entreprinſe.

Le moral.

La fablę au moral nous expoſe
Que ſouuentesfoys il meſprent
A celluy lequel entreprent
A leſtourdy fairę vne choſe.



Le. *c.iii. d'une aultre colombe & d'une corneille.*





LE ſerpent voyant qu'il eſtoit
Des hommes pourſuyuy a mort,
Et que chaſcun le deteſtoit
Eſt venu a s'en plaindre fort
A Iuppiter, qui pour confort
Luy a dict, par ce que n'as point
Reſiſté au premier effort
Chaſcun te court ſus en ce poinct.

Le moral.

La fable monſtre ſainnement
Que pour faire aultruy deſiſter
Ou craindre, on luy doibt plainnemēt
Des le premier coup reſiſter.

Le. *c.ii. d'une columbe.*

VNe columbe vint a estre
De la soif esprinse, parquoy
Elle voyant d'une fenestre
En l'encontre d'une paroy
Vn vaisseau painct, lors a part soy
Cuyda que leau au vaisseau paincte
D'assez bonne art & propre arroy
Fut naturelle, & non point faincte,
Pour aultant contre la paincture
Par grand roydeur s'est adiectee
Mais pour vray là trouua si dure
Qu'aprez mainte plume iectée
Hors de son corps, fut reiectée,
Du heurt sur terre, ou el' fut prinse,
Dont a mainte larme iectée
Detestant sa folle entreprinse.

Le moral.

La fable au moral nous expose
Que souuentesfoys il mesprent
A celluy lequel entreprent
A lestourdy faire vne chose.

Le. *c.iii. d'une aultre colombe & d'une corneille.*

VNe aultre colombe prenant
A vn colombier nourriture,
Quelque iour estoit soubstenant
Que toute aultre oyseau par nature
Quand a l'effect de geniture
Preferoit, par lequel soubstient
Iouxte & selon sa coniecture
La plus heureuse se maintient.
Mais vne corneille au contraire
Dist lors a la coulombe, cesse
D'une chose qui t'est contraire
De t'en glorifier sans cesse,
Veu que tant plus ennuy t'oppresse
Aussi en toy malheur abunde
Qu'on te voit par chaleur expresse
En geniture estre seconde.

Le moral.

La fable donne certitude
Que plusieurs se pensent heureux
Combiē qu'ilz soient tresmalheureux
D'auoir enfantz en seruitude.

Le. *ciiii. d'un riche homme & de ses filles.*



VN homme fut moult riche ayant deux filles
Belles de corps & auſſi treſgentilles,
Deſquelles l'une eſt venue a mourir.
Or auſſi toſt quel' peuſt mort encourir
Il a commis lors aulcun perſonnages,
Pour la plourer, en leurs ordonnant gaiges.
Ce qu'ilz ont faict iectant larmes & pleurs
Ainſi comment bien marys en leurs cœurs,
Ce que voyant l'autre fille a peu dire
On ne pourroit maintenant contredire
Que vous parentz & amys ne ſoyons
Bien malheureux, & ingratz quand voyons
Ces gens icy a qui le cas ne touche
De larmoyer, touteſſoys de leur bouche
Iectent ſouſpirs & larmes de leurs yeulx,
Et nous parentz qui debuerions trop mieulx

Qu'iceulx plourer par raiſon naturelle
Nous ne pouons larmes iecter pour elle,
Surquoy la merę entendant bien le ſtille
A reſpondu, ne tesbahy ma fille
Si ces gentz cy ſont a pleurer donnez
Quand pour ce fairę ont gaiges ordonnez.

Le moral.

La fable monſtre qu'a pluſieurs
Gaing & prouffit a peu venir
Des infortunes & malheurs
Qu'on voit aux aultres ſuruenir.

⚜ Le. *c.v. d'un paſteur & de ſes* Br*ebis.*

VN paſteur mena quelquęfoys
Paiſtre ſon bercail & troupeau
Non en plain champs, mais en vn boys
Ou il peuſt monter au coupeau
D'un cheſne, dont plus d'un boiſſeau
De glan feiſt choir, & a rendu
Deſſus ſon habit & manteau
Au pied de ce cheſnę eſtendu.
Voyantz les moutons ce glan cheoir
Le ſont venus ſi glouttement

Deuourer, qui leur eſt eſcheu
D'auoir tranſgloutty nectement
Auec ce glan le veſtement
De leur paſteur, parquoy du faict
Les a reprins treſaigrement
Leur diſant ces motz en effect.
Vous moutons & auſſi brebis
De durte trop plus eſtre pleines
Que n'eſt pas fer, ou marbre bis
Veu que reueſtez de voz laines
Ceulx qui vous font maintz grefz & peines
Et de moy qui prendz tout labit
A vous nourrir & tenir ſainnes
Vous auez deuouré l'habit.

Le moral.

Ceſte fable enſeigne que maintz
A leurs amys font deſplaiſir
Et au contraire ſoirs & mains
A leurs ennemys font plaiſir.

Le. c.vi. d'un bouuier & de ſon veau.



AVcun bouuier perdit lors par mesgarde
Le meilleur veau qu'il eust point en sa garde,
Dont pour auoir aulcune certitude
De sondict veau par grand' sollicitude
S'en est venu prez que par tout le boys
A le cercher & querir, toutesfoys
Riens na gaigné dequoy fut a part luy
Triste faché, & plain d'un grand ennuy
Tant qu'il voulut s'obliger & submettre
A Iupiter luy vouer & promettre
Vn boucq cornu s'il luy plaisoit montrer
Et faire aussi tant qu'il peust rencontrer
En son chemin, celuy qui de nouueau
Auoit surprins & desrobbé son veau,
Or a grand peine auoit il faict ce veu
Quand apperceust (non pas a son aueu)

Dedans le boys vn lyon rauiſſant
Lequel eſtoit ſon veau tranſgloutiſſant
Dont euſt tel paour, & crainte ſi extreſme
Que de rechef va dire a l'heure meſme.
O Iuppiter vn boucq promis t'auoye
Si de mon veau le larron en ma voye
Euſſe trouué, ce qui m'eſt aduenu,
Mais me repens eſtre oncque paruenu
Iuſqu'a le voir & congnoiſtre, entendu
Le grand danger en quoy me ſuis rendu,
Pourtant au lieu d'un boucq ie te promectz
Donner vn bœuf en ſacrifice, mais
C'eſt au moyen que vueilles m'eſtranger
Et mettre hors de ceſtuy grand danger.

Le moral.

Par la fable on pourroit prouuer
Que maintz cherchans bōne fortune
Viennent bien ſouuent a trouuer
Malheur, peril, & infortune.

Le. c vii. d'un aigle & d'un chaſſeur.

Ainſi qu'un aigle eſtoit en guet
Pretendant vn lieure happer

U

Voicy vn chaſſeur qui d'eſguet
D'un traict d'arc le vient a frapper
Duquel coup le peuſt attrapper
Sans que beſoing luy fut alors
D'un aultre traict le refrapper
Veu qu'auoit le premier au corps.
Non pas que le traict fut du tout
Dedans ſon corps, mais en reſtoit
De la crenę enuiron le bout
Laquelle fort il deteſtoit
Pour aultant que cauſę ellę eſtoit
De ſa mort, & auſſi qu'icelle
Eſtoit faictę (ainſi qu'atteſtoit)
Des propres plumes de ſon œlle.

Le moral.

La fablę enſeigne foyblę ou fort
Endurer trop plus aigrement
De ſon glaiuę eſtre mis a mort
Que non pas d'aultre ferrement.

Le. c viii. *d'un ver de terre & d'un* Regnard.

VN ver de terrę aſſez immunde
Se diſoit medecin parfaict

Plus que viuant qui fut au monde,
Mais le regnard quand a ce faict
Le reprint, lors commɇ imparfaict
Luy diſant, s'ainſi es ſcauant
Que tu dis, pourquoy en effect
Vas tu ſi treſmal en auant.

Le moral.

Ceſte fablɇ au ſens moral ſonne
Que maint homme s'efforcɇ & eſme
A guarir vnɇ aultre perſonne
Qui ne peult pas guarir ſoy meſme.

☙ Le. c ix. *d'un homme & de ſa* Poulle.



VN homme fut qui auoit vne poulle
Ponnantę œufz d'or auſſi gros qu'une
boulle
Par chaſcun iour, mais encor de ce bien
N'eſtoit content, car penſant qu'ellę euſt bien
Dedans ſons corps vne maſſe d'or fin
Il la tua, pour & a celle fin
De la trouuer, neantmoins vn grain ſeul
Il n'y trouua, dont il conceut grand deuil
En luy, voyant que par ſa couuoitiſe
Et auarice, auoit ſa poullę occiſe
Qui tous les iours luy ponnoit vn oeuf d'or
Qui luy debuoit eſtrę aſſez grand treſor.

Le moral.

Par ceſte fablę on peult ſcauoir
Que bien ſouuent vn perſonnage
Par le deſir de trop auoir
Encourt pertę & auſſi dommage.



Le. c x. *d'un loup & d'une mere.*

AInſi qu'en aulcune ſaiſon
Vn loup par les champs tracaſſoit,
Il ouiſt en vne maiſon
Par deuant laquellę il paſſoit

Vne mere qui menaçoit
De bailler ſon enfant au loup
Si de plourer ne ſe laſſoit
Et ne ſe taiſoit bien acoup.
Ce loup cuydant que la menace
De la mere fut veritable
Fut de temps vne grandę eſpace
Attendant derriere leſtable
Qu'on luy baillaſt pour mectz de table
Lenfant, mais l'ouyt appaiſer
Toſt aprez par parollę affable
Et par doulcement le baiſer.
En luy diſant mon amoureux
Ho ho taiſez vous, car voicy
Le loup qui eſt prez de nous deux,
Mais nous le turons ſans mercy,
Quand le loup euſt ouy ainſi
Parler la merę, en luy va dire
Leffect de ce propos icy
Eſt veu au premier contredire.

Le moral.

Ceſte fablę icy pour vray touche
Ceulx qui ont aultrę affection
En coeur qui ne diſent de bouche
Comme gentz plains de fiction.



AVcun bouuier perdit lors par mefgarde
Le meilleur veau qu'il euſt point en ſa garde,
Dont pour auoir aulcune certitude
De ſondiƈt veau par grand' ſollicitude
S'en eſt venu prez que par tout le boys
A le cercher & querir, toutesfoys
Riens na gaigné dequoy fut a part luy
Triſte faché, & plain d'un grand ennuy
Tant qu'il voulut s'obliger & ſubmettre
A Iupiter luy vouer & promettre
Vn boucq cornu s'il luy plaiſoit montrer
Et fairę auſſi tant qu'il peuſt rencontrer
En ſon chemin, celuy qui de nouueau
Auoit ſurprins & deſrobbé ſon veau,
Or a grand peinę auoit il faiƈt ce veu
Quand apperceuſt (non pas a ſon aueu)

Dedans le boys vn lyon rauiſſant
Lequel eſtoit ſon veau tranſgloutiſſant
Dont euſt tel paour, & crainte ſi extreſme
Que de rechef va dire a l'heure meſme.
O Iuppiter vn boucq promis t'auoye
Si de mon veau le larron en ma voye
Euſſe trouué, ce qui m'eſt aduenu,
Mais me repens eſtre oncque paruenu
Iuſqu'a le voir & congnoiſtre, entendu
Le grand danger en quoy me ſuis rendu,
Pourtant au lieu d'un boucq ie te prometz
Donner vn bœuf en ſacrifice, mais
C'eſt au moyen que vueilles m'eſtranger
Et mettre hors de ceſtuy grand danger.

Le moral.

Par la fable on pourroit prouuer
Que maintz cherchans bōne fortune
Viennent bien ſouuent a trouuer
Malheur, peril, & infortune.

Le. c vii. d'un aigle & d'un chaſſeur.

AInſi qu'un aigle eſtoit en guet
Pretendant vn lieure happer

U

Voicy vn chaſſeur qui d'eſguet
D'un traict d'arc le vient a frapper
Duquel coup le peuſt attrapper
Sans que beſoing luy fut alors
D'un aultre traict le refrapper
Veu qu'auoit le premier au corps.
Non pas que le traict fut du tout
Dedans ſon corps, mais en reſtoit
De la crenē enuiron le bout
Laquelle fort il deteſtoit
Pour aultant que cauſē ellē eſtoit
De ſa mort, & auſſi qu'icelle
Eſtoit faictē (ainſi qu'atteſtoit)
Des propres plumes de ſon ælle.

Le moral.

La fablē enſeigne foyblē ou fort
Endurer trop plus aigrement
De ſon glaiuē eſtre mis a mort
Que non pas d'aultre ferrement.

Le. *c viii. d'un ver de terre & d'un* Re*gnard.*

V*N ver de terrē aſſez immunde*
Se diſoit medecin parfaict

Plus que viuant qui fut au monde,
Mais le regnard quand a ce faict
Le reprint, lors comme imparfaict
Luy disant, s'ainsi es scauant
Que tu dis, pourquoy en effect
Vas tu si tresmal en auant.

Le moral.

Ceste fable au sens moral sonne
Que maint homme s'efforce & esme
A guarir vne aultre personne
Qui ne peult pas guarir soy mesme.

❧ *Le. c ix. d'un homme & de sa* Poulle.



VN homme fut qui auoit vne poulle
Ponnantǫ œufz d'or aussi gros qu'une boulle
Par chascun iour, mais encor de ce bien
N'estoit content, car pensant qu'ellǫ eust bien
Dedans sons corps vne masse d'or fin
Il la tua, pour & a celle fin
De la trouuer, neantmoins vn grain seul
Il n'y trouua, dont il conceut grand deuil
En luy, voyant que par sa couuoitise
Et auarice, auoit sa poullǫ occise
Qui tous les iours luy ponnoit vn oeuf d'or
Qui luy debuoit estrǫ assez grand tresor.

Le moral.

Par ceste fablǫ on peult scauoir
Que bien souuent vn personnage
Par le desir de trop auoir
Encourt pertǫ & aussi dommage.

Le. c x. *d'un loup & d'une mere.*

AInsi qu'en aulcune saison
Vn loup par les champs tracassoit,
Il ouist en vne maison
Par deuant laquellǫ il passoit

Vne mere qui menaçoit
De bailler ſon enfant au loup
Si de plourer ne ſe laſſoit
Et ne ſe taiſoit bien acoup.
Ce loup cuydant que la menace
De la mere fut veritable
Fut de temps vne grandę eſpace
Attendant derriere leſtable
Qu'on luy baillaſt pour mectz de table
Lenfant, mais l'ouyt appaiſer
Toſt aprez par parollę affable
Et par doulcement le baiſer.
En luy diſant mon amoureux
Ho ho taiſez vous, car voicy
Le loup qui eſt prez de nous deux,
Mais nous le turons ſans mercy,
Quand le loup euſt ouy ainſi
Parler la merę, en luy va dire
Leffect de ce propos icy
Eſt veu au premier contredire.

Le moral.

Ceſte fablę icy pour vray touche
Ceulx qui ont aultrę affection
En coeur qui ne diſent de bouche
Comme gentz plains de fiction.

⚜ Le. c xi. d'un tahon & d'un Lyon.



VN Tahon vint quelque iour deffier
Certain lyon orgueilleux & fier
Luy declarãt qu'en riẽs ne le doubtoit
Ne sa puissance, ou effort redoubtoit
Et qu'ainsi soit toute a l'heure presente
Pour batailler contre luy se presente,
Combien qu'il ayt gris aussi durs que fer
Dont il se sert, pour aultruy esgriffer
Et qu'il se fie encor aux dents qu'il porte.
Quand ce lyon eust ouy qu'en tel' sorte
Cestuy Tahon le deffioyt luy seul
Vient a rougir & auoir si grand deuil
Et tellement estre forcene d'ire,

Qu'alors ne peuſt rien aultre choſe dire
A ce tahon, fors qu'il donnaſt dedens
Monſtrant ſes gris, & en griſſant les dentz.
Dont le tahon veiſt bien qu'il eſtoit heure
De l'aſſaillir, pour aultant ſans demeure
Sur les naſeaulx de ceſtuy lyon ſault
En le picquant, ſi fort du premier ſault
Que le lyon par la douleur extreſme
Qu'il enduroit, ſe deſmenbra luy meſme
Tant qu'il cheuſt mort, ſans auoir oncq mesfaict
A ce tahon, lequel fut en effect
Plus que iamais a l'heure glorieux
D'auoir eſté ainſi victorieux.
Mais luy aduint qu'ainſi de gloire eſprins
Il fut aux retz d'une yraigne ſurprins,
Deſquelles s'eſt en tel' ſorte lyé
Qu'oncques ne peuſt en eſtre deſlyé
Parquoy la mort luy conuint encourir
Ains toutesfoys & premier que mourir
Diſt telz propos, plus malheureux ſur terre
N'y a que moy, congneu qu'en bonne guerre
Contre un lyon i'ay obtenu victoire,
Mais maintenant, eſt certain, & notoire,
Que m'a vaincu (ainſi ie le proteſte)
C'eſt aſſauoir vne petite beſte
Qui eſt yraigne appellée, en la quelle
N'y a pouoir ou force corporelle

Mais eſt infaicte & plaine auſſi d'ordure
Parquoy mon cœur mort plus aygre en endure.

Le moral.

La fable nous montre que ceulx
Qui fortz & puiſſantz ont domptez
Souuent ont eſte ſurmontez
Aprez de gēts moins puiſſātz qu'eulx.

Le. c xii. d'un coq & du dyamant.

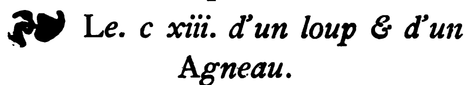


AInſi qu'vn coq eſtoit cherchant paſture
En vn fumier, il trouua d'auanture
Vn dyamant, fort riche & precieux
Dedans ce lieu immunde & vicieux,

Auquel il dict, ô dyamant exquis
De maintes gents es grandement requis,
Mais quand a moy es de petitę estime
Car en effect ie cheris & estime
Vn grain de blé trop plus que ne fais toy
Pour & aultant qu'iceluy est de soy
Pour mon vser, & ie ne puis en rien
Auoir de toy vsagę ou aulcun bien.

Le moral.

Ceste fable nous fait certains
Que plusieurs contemnent science
Commę ignorantz & incertains
De son vtilę experience.



Le. c xiii. *d'un loup & d'un Agneau.*



VN Loup beuuant au plus hault cours d'unę eau
Laquellę estoit belle, clerę & serie,
Veist au dessoubz de luy boyrę vn agneau
Auquel il dict (voyre par tricherie
Pour prendre noysę & donner facherie)
Viença meschant par quelle reuerie
Mes tu venu troubler cestę eau icy,
A quoy respond lagneau, ie ne scauroye
Et ores quand en auroye la puissance
Certainement le vouloir n'en auroye,
Tu as menty, car i'ay bien congnoissance
(A dict ce loup) que des vostre nayssance
Ton perę & toy auec ta merę aussi
Mauez cuydé tousiours porter nuysance
Et pourtant mort encourras sans mercy.

Le moral.

Ceste fablę icy nous apprent
Que souuent vn richę & puissant
Sus vn rien occasion prent
De mal fairę a l'hommę impuissant.

❧ Le. c *xiiii. d'une grenoille d'une souris & d'une escoufle.*



VNe grenoillȩ euſt quelque foys
Contrȩ vne ſouris groſſe guerre,
Tant qu'ilʒ vindrent par deux ou trois
Aſſaultʒ, s'entrȩ empoigner ſur terre.
Or pendant qu'eſtoient en tellȩ erre
Leſcoufle vint qui les rauiſt
Et dedans ſon ventre les ſerre
Si qu'oncques puis on ne les veiſt.

Le moral.

Ceſte fable nous determine
Que quand gentz d'une meſme ville
Menent entrȩ eulx guerre ciuille
Aiſément on les extermine.

Le. c xv. *d'un chien & de ſon vmbre.*



COmment vn chien trauerſoit vn ruiſſeau
Tenant alors en ſa geulle vn morceau
De chair robbée, il peuſt apperceuoir
Son vmbre en l'eau, dont vint a conceuoir
Qu'a ſon aduis ſans qu'il ſen faulſiſt rien
Dedans ceſte eau, eſtoit vn aultre chien
Tenant auſſi vn gros morceau de chair,
Parquoy voulant luy faire toſt laſcher
Sen eſt venu abbayer a ſon vmbre
En abbayant, luy aduint tel encombre
Qu'adonc luy cheuſt ſa chair hors du muſeau
Qu'il a perdue en effect dedans l'eau,
Ce qui l'a peu grandement arguer,
Mais venu eſt a ſe redarguer
Diſant en luy, par nauoir eu en moy
Contentement, tombé ſuis en eſmoy
Et grand malheur, quand pour choſe incertaine
Ien ay perdu vne ſeure & certaine.

Le moral.

Par la fable il doibt ſouuenir
Que laiſſer ne fault le certain
Pour vn bien qui eſt incertain
Et auquel on ne peult paruenir.

Le. c xvi. d'un lyon & quelques aultres bestes.



VN lyon iadis s'allia
De trois ou quatre simples bestes,
Mais premier par foy se lia
Iurant par les astres celestes
Ne leur faire tortz ne molestes
Et qu'auecques luy seurement
Pourroient estre en toutes conquestes
Qu'il distriburoit iustement,
Sur c'est accord furent chasser
Ensemble, tant qu'ilz peurent prendre
Vn cerf, par bien le pourchasser
Lequel ce lyon vint a fendre
En quatre partz, donnant entendre

Mais eſt infaiǝ̃ & plainǝ̃ auſſi d'ordure
Parquoy mon cœur mort plus aygrǝ̃ en endure.

Le moral.

La fable nous montre que ceulx
Qui fortz & puiſſantz ont domptez
Souuent ont eſte ſurmontez
Aprez de gẽts moins puiſſãtz qu'eulx.

Le. c xii. d'un coq & du dyamant.



Ainſi qu'vn coq eſtoit cherchant paſture
En vn fumier, il trouua d'auanture
Vn dyamant, fort richǝ̃ & precieux
Dedans ce lieu immundǝ̃ & vicieux,

Auquel il dict, ô dyamant exquis
De maintes gents es grandement requis,
Mais quand a moy es de petité estime
Car en effect ie cheris & estime
Vn grain de blé trop plus que ne fais toy
Pour & aultant qu'iceluy est de soy
Pour mon vser, & ie ne puis en rien
Auoir de toy vsagé ou aulcun bien.

Le moral.

Ceste fable nous fait certains
Que plusieurs contemnent science
Commé ignorantz & incertains
De son vtilé experience.

Le. *c xiii. d'un loup & d'un Agneau.*

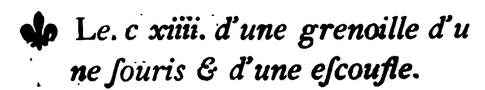


V

VN Loup beuuant au plus hault cours d'unę eau
Laquellę eſtoit belle, clerę & ſerie,
Veiſt au deſſoubz de luy boyrę vn agneau
Auquel il dict (voyre par tricherie
Pour prendre noyſę & donner facherie)
Vienca meſchant par quelle reuerie
Mes tu venu troubler ceſtę eau icy,
A quoy reſpond lagneau, ie ne ſcauroye
Et ores quand en auroye la puiſſance
Certainement le vouloir n'en auroye,
Tu as menty, car i'ay bien congnoiſſance
(A dict ce loup) que des voſtre nayſſance
Ton perę & toy auec ta merę auſſi
Mauez cuydé touſiours porter nuyſance
Et pourtant mort encourras ſans mercy.

Le moral.

Ceſte fablę icy nous apprent
Que ſouuent vn richę & puiſſant
Sus vn rien occaſion prent
De mal fairę a l'hommę impuiſſant.



Le. c xiiii. *d'une grenoille d'une ſouris & d'une eſcoufle.*



VNe grenoille eust quelque foys
Contre vne souris grosse guerre,
Tant qu'ilz vindrent par deux ou trois
Assaultz, s'entre empoigner sur terre.
Or pendant qu'estoient en telle erre
Lescoufle vint qui les rauist
Et dedans son ventre les serre
Si qu'oncques puis on ne les veist.

Le moral.

Ceste fable nous determine
Que quand gentz d'une mesme ville
Menent entre eulx guerre ciuille
Aisément on les extermine.

Le. c xv. *d'un chien & de son vmbre.*



COmment vn chien trauerſoit vn ruiſſeau
Tenant alors en ſa geullę vn morceau
De chair robbéę, il peuſt apperceuoir
Son vmbrę en l'eau, dont vint a conceuoir
Qu'a ſon aduis ſans qu'il ſen faulſiſt rien
Dedans ceſtę eau, eſtoit vn aultre chien
Tenant auſſi vn gros morceau de chair,
Parquoy voulant luy faire toſt laſcher
Sen eſt venu abbayer a ſon vmbre
En abbayant, luy aduint tel encombre
Qu'adonc luy cheuſt ſa chair hors du muſeau
Qu'il a perduę en effect dedans l'eau,
Ce qui l'a peu grandement arguer,
Mais venu eſt a ſe redarguer
Diſant en luy, par nauoir eu en moy
Contentement, tombé ſuis en eſmoy
Et grand malheur, quand pour choſę incertaine
Ien ay perdu vne ſeurę & certaine.

Le moral.

Par la fablę il doibt ſouuenir
Que laiſſer ne fault le certain
Pour vn bien qui eſt incertain
Et auquel on ne peult paruenir.

Le. c xvi. d'un lyon & quelques aultres bestes.



VN lyon iadis s'allia
De trois ou quatre simples bestes,
Mais premier par foy se lia
Iurant par les astres celestes
Ne leur faire tortz ne molestes
Et qu'auecques luy seurement
Pourroient estre en toutes conquestes
Qu'il distriburoit iustement,
Sur c'est accord furent chasser
Ensemble, tant qu'ilz peurent prendre
Vn cerf, par bien le pourchasser
Lequel ce lyon vint a fendre
En quatre partz, donnant entendre

Qu'il leur en vouloit impartir,
Mais l'auoir tout ſeul peuſt pretendre
Ains & premier que departir.
Parquoy leur dict en rugiſſant
La plus grand part doibz obtenir
Pource que ſuis le plus puiſſant,
Puis aprez ie veulx maintenir
La ſeconde m'appartenir
Au tiltrę & droict de ma nobleſſe,
De me la vouloir detenir
A vous ſeroit grande ſimpleſſe.
La tiercę encor auoir proteſte
Veu qu'ay trauaillé la moytié
Plus que vous, en prenant la beſte
Oultre de vous n'auray pitié,
S'il ne vous plaiſt par amytié
M'accorder la quarte partie,
Ains doncq qu'aduiennę inimitié,
Sans rien faictes toſt departie.
Quand ces poures beſtes ouyrent
Iceulx propos entendre fault
Que beaucoup ne ſen reſiouyrent,
Mais encor voyant que mieux vault
Departir, qu'attendre le ſault
D'y laiſſer voire chair & peau
Chaſcune d'elles part & ſault
N'ayant gaigné vn ſeul morceau.



Le moral.

La fable ſelon ſon moral
Veult inſinuer & enioindre
Touſiours pour le mieulx a ſe ioindre
Auec ſon pareil & egal.

Le. c xvii. d'un loup & d'un Gruyau.



*Quelquefoys vn loup deuoura
Vne brebis totallement
Fors vn oz qui luy demoura
Hers au goſter, qui tellement
Le tourmentoit que ſeullement
Ne demandoit plus qu'a mourir
S'vn gruyau liberallement*

Ne le fut venu ſecourir.
Auquel ce loup a faict requeſte
De luy tirer c'eſt os dehors
Par mettre ſon col & ſa teſte
Quaſi iuſques dedans ſon corps,
Ce que feiſt ce gruyau alors
Puis apres qu'il euſt en effect
C'eſt os retiré & mis hors
Requiſt en eſtre ſatiſfaict.
Surquoy luy peuſt ce loup redire
C'eſt toy qui es ſubiect a moy
Veu que s'il m'euſt pleu (a vray dire)
T'euſſes mis en tel deſarroy
Que ce ne fuſt plus rien de toy
Car tandis que fouloyes dedans
Mon goſier, ou ma gorge, croy
Que mengé teuſſe a bonnes dentz.

Le moral.

Par ceſte fable icy appert
Qu'a vn homme ingrat faire bien
Certainement chaſcun y pert
Sa peine, ſon temps, & ſon bien.

Le. *c. xviii. d'un ruſticque & d'une couleuure.*



ADuint qu'vn iour d'hyemale ſaiſon
Aucun ruſticque allant de ſa maiſon
En aultre lieu, peuſt trouuer ſur la dure
Vne couleuure expirant par froidure
Dequoy il euſt grand pitié en ſoy meſme.
D'ainſi la voir eſtre en douleur extreſme,
Et pour autant la print pour lemporter
En ſa maiſon, pour la reconforter
Par la chauffer, tant quel' reprint en elle
Sa prime force, & vigueur naturelle,
Or toſt aprez qu'elle fut reuenue
De mort a vie elle s'en eſt venue
Sur ce poure homme en le cuydant picquer
Et de venin auſſi l'intoxicquer,
Mais il a peu s'en garder & deffendre
Dont aſprement l'eſt venu a reprendre
En luy diſant, ie voy par certitude

X

Que tu es fort plaine d'ingratitude
Quand pour t'auoir faict seruice & plaisir
M'a cuydé perdre & faire desplaisir.

Le moral.

On peult par la fable attester
Que plusieurs s'efforcent meffaire
A ceulx qui leur ont peu bien faire
Ce qui est moult a detester.

Le. cxix. d'un senglier & d'une asnesse.



V*Ne vieille & hydeuse asnesse*
A vn senglier s'adressa
Lequel par trop grande hardiesse

D'iniures fort elle oppressa,
Ce neantmoins onc n'en dressa
La dent, pour l'outrager par ire,
De fuyre aussi ne la pressa
Pour iniure quel' luy peust dire.
Mais bien luy respondit a l'heure
S'honneur ou gloire i'acqueroye
A me venger de toy, soys seure
Que voluntiers ie le feroye
Et que ta langue boucheroye
Si bien (puis qu'il fault que i'en iure)
Qu'en quelque lieu ou ie feroye
Iamais ne me diroys iniure.

Le moral.

Ceste fable declare comme
A homme de vertu ne fault
Contendre, auec vn meschant homme
Qui de soy riens ne peult ne vault.

Le. *cxx. d'une souris de ville & d'une aultre de village.*



IAdis aduint qu'une ſouris de ville
Se tranſporta aux champs pour veoir le ſtile
De viurę, auec la manierę & vſage
Qu'auoient en ſoy les ſouris de village,
Ellę arriuéę en vn hameau champeſtre,
Dune ſouris du lieu elle peuſt eſtre
Toſt inuitéę a s'en venir cheux elle
Boyrę & menger ſoubz promeſſe fidelle,
Ce quelle fiſt, mais pource que viande
Ny eſtoit pas a ſon gré & demande
(Obſtant que lautrę euſt ſus tablę apreſte
Tout ce qu'auoit de long temps acqueſte)
Luy vint a dirę, (aprez auoir bien veu
Le ſien logis treſmal eſtre pourueu)
Tu es bien ſimplę, & follę ainſi mait dieu
De reſider en ceſtuy poure lieu,
Auquel n'y à opulence de biens

Commǫ en la villǫ en laquelle me tiens
Si tu me crois tu viendras auecq moy
Et tu voirras certainement au doy,
Affin qu'en riens il ne te ſoyt doubtable
Que cheux moy tiens par trop meilleure table
Que tu ne faictz, & qu'en toute ſaiſon
I'ay Beurres, Lardz, & pain en ma maiſon,
Or en aprez ceſte ſouris de ville
Vint a louer, tant l'uſufruict ciuille
Que la champeſtrǫ accordǫ a heure telle
De ſen aller en la villǫ auecq' elle.
Quand a ce lieu elles ſurent venues
En vne cauǫ alors ſe ſont tenues
Laquellǫ eſtoit plaine par abundance.
Tant de boyſſon que d'autre pourueance
Dequoy leur tablǫ el' ont fourniǫ a faict,
Mais cependant qu'elz eſtoient ſur le faict
De bien menger, & amplement repaiſtre
Voicy venir l'un des ſeruantz du maiſtre
De la maiſon, qui de coup d'auanture
Vient fairǫ a l'huis de la cauǫ ouuerture.
Or auſſitoſt qu'elles peurent entendre
Qu'on ouuroyt l'huys a lheurǫ & ſans attendre,
Dict la ſouris qui ſe tenoit au lieu,
Las fuyons toſt, & nous ſauluons pour dieu
Ou aultrement nous deux ſommes perdues,
Parquoy de paour & de craintǫ eſperdues

Ont prins a fuyrę & ſe cacher alors
Iuſques a tant que c'eſt homme fut hors
Dudiɋ celier, puis vn petit aprez
Enſemblę encor reuindrent tout exprez
Pour bancqueter, mais la ſouris champeſtre
A l'autrę inquiſt ſi ſouuent en tel eſtre
El' ſe trouuoit, ouy (diɋ el') chaſcun iour
Cinq ou ſix foys, adoncques ſans ſeiour
A replicqué la ſouris de village,
Ho i'ayme mieux viurę en poure meſnage
Et obtenir libre condition
Que de grandz biens auoir fruition
Et touſiours eſtrę en craintę & ſeruitude,
Ou au danger d'aulcunę amaritude,
Pourtant premier que viennę a telz deſtroys
Te dis a Dieu, car aux champs m'en reuoys.

Le moral.

La fable monſtre qu'il vault mieulx
En liberté ſobrement viure
Que d'eſtrę aux biẽs iuſques aux yeulx
La ou danger ſe peult en ſuyure.

Le. c xxi. de l'aigle & de la corneille.



VN aigle alors trouua ſur quelque riue
Certaine eſcalle dans laquelle eſtoit cloſe
Et bien fermée vne oyſtre freſche & viue,
Qu'il appetoit eſtre en ſon ventre encloſe,
Mais ne pouoit ſans qu'elle fut decloſe
Premierement pour la bien aualler.
Or luy eſtoit la maniere forcloſe
De la pouoir ou ſcauoir eſcaller.
Iuſques a tant qu'vne faulſe corneille
Luy enſeigna vn moyen aſſez cault
En luy diſant, pour l'ouurir te conſeille
De la porter en vollant au plus hault,
Puis par aprez ſur ce roch te la fault
Laiſſer tumber, ainſi d'elle feras
Faict iouiſſant, car des le premier ſault
Leſcalle en deux ou en trois froyſſeras,
Laigle croyant ceſtuy conſeil va prendre

Loyſtre en ſes gris puis en volant grand' erre
Et bien fort hault, l'eſcalle vient a fendre
La laiſſant cheoir ſur vne dure pierre,
Mais la corneille eſtant bas vous la ſerre
Dedans ſon ventre, auſſitoſt qu'elle euſt veue
Hors de l'eſcalle, eſtre tombée à terre
Par ainſi laigle en a perdu la veue.

Le moral.

Par ceſte fable on appercoit
Que maint eſt conſeillé de faire
Bien ſouuent quelque vtile affaire
Dont vn trompeur le gaing recoit.

Le. *c xxii. d'un corbeau & d'un* R*egnard.*



COmme vn corbeau plus noir q̄ n'eſt la poix
Eſtoit au hault d'un arbre quelquefoys
Iuche, tenant a ſon becq vn fourmage,
Vn faulx regnard vint quaſi par hommage
A luy donner le bon iour, cela faict
Il eſt venu a lextoller a faict
En luy diſant, ô triumphant corbeau
Sur tous oyſeaulx me ſembles de corps beau
Et pour autant les ceulx qui noir te diſent
Treſmeſchamment de ta couleur mediſent
Veu que tu es par treſapparent ſigne
De trop plus blancq que ne fut oncques cygne
Et que le paon en beaulté tu excedes,
S'ainſi eſt donc que la voix tu poſſedes
Correſpondante à ta beaulté de corps,
C'eſt aſcauoir, fondée en doulx accordz
Pour bien chanter, entend pour vray & croy
Que des oyſeaulx es digne d'eſtre Roy,
A ceſte cauſe i'aurois bon appetit,
D'ouyr ta voix deſployer vn petit,
Quand pour certain quelque choſe qu'on nye
Ton chant me ſemble eſtre plain d'armonie.
Par telz propos adulatifz & fainctz
Qu'a ce Regnard cauteleux a attainctz,
Le ſot corbeau fut tant de gloire eſprins
Qu'incontinent a chanter il s'eſt prins,
Dont par ſa gloire il encourut dommage

Y

Quand hors du bec luy en cheuſt le fourmage,
Que ce regnard tout exprez attendoit
Car aultre choſe auoir ne pretendoit
Veu qu'auſſi toſt qu'il en fut iouyſſant
Il s'enfuit, voire en ſe gaudiſſant
De ce corbeau, ainſi prins par ſon art
Bien luy monſtrant qu'il eſtoit vray conard.

Le moral.

Ceſte fable cy nous deſigne
Que par flateurs fins & ruſez
Et qui ont langue pateline
Maintz glorieux ſont abuſez.

Le. *cxxiii. d'un vieil lyon & des aultres beſtes.*



VN lyon fut qui durant ſa ieuneſſe
Se faiſoit fort hayr doubter & craindre
Par exercer maint oultragę & rudeſſe,
Mais quãt il vint a ſes vielz ãs attaindre.
Vieilleſſe peuſt du tout ſa forcę eſtaindre
En le rendant debilę & langoureux,
Parquoy les ceulx qu'ilz auoit peu contraindre
Luy furent lors aſpres & rigoureux.
Premierement vint vn pourceau ſilueſtre
A le frapper du crocq & du muſeau,
Puis vn thoreau a dextrę & a ſeneſtre
Luy a perché de ſes cornes la peau.
Vn aſnę auſſi le voyant commę vn veau
La eſtendu, luy dict mainte reproche
Sans plus le craindrę ou priſer vn naueau,
Il luy donna maint coup ſus ſa caboche.
Quand ce lyon veiſt lexces & deſordre
Qu'on luy faiſoit, & qu'il nauoit puiſſance
De ſe venger, de tuer, ou de mordre,
Diſt a part luy, iay vraye congnoiſſance,
Que maintenant ſuis tumbé en la chanſe
Que iay liurée, ayant ieuneſſę & force,
Quand toute beſtę a qui i'ay faict nuiſance
Au cas pareil a m'en faire s'efforce.

Le moral.

La fable monſtre bien exprez
Qu'a ceulx qui en proſperité

Ont vſé de ſeuerité
Vn temps viẽt qu'on leur rend aprez.

Le. c xxiiii. *d'un chien & d'un Aſne.*



COmme par ieu aulcun chien blandiſſoit
A ſon ſeigneur, & luy applaudiſſoit,
Quand le voyoit notamment en la table,
Dont en effect eſtoit fort acceptable
A ſon ſeigneur, ainſi comme a celuy
Aqui donnoit paſſe temps non ennuy.
Ce que voyant laſne de la maiſon
En conceut deuil en donnant pour raiſon
Euidamment ie voy que ceſtuy chien
Cyens dedans tous les iours ne faict rien
Fors ſeullement en iappant s'entremettre

A faire feſte & complaire a mon maiſtre
Et eſt traicté & nourry ſur le doy,
Et moy qui ſuis nullement a reçoy
Pour luy ſeruir a la pluye & au vent
Ie ſuis baſtu, oultre le plus ſouuent
Ie meurs de fain, mais poſſible eſt (dict elle)
Que c'eſt pourtant qu'adulation telle
Ie ne luy faiz comme ce chien peult faire
Parquoy me veux employer a l'affaire.
Sur tel aduis eſt ceſte aſne venue
Mettre en effect lors ſa deſconuenue
En henniſſant ot, & puis du premier ſault
Deux de ſes piedz elle vous leue en hault,
Dont (ne penſant toutesfoys qu'a s'eſbatre)
De ſon ſeigneur vint les eſpaulles batre
Ne plus ne moins que de deux gros mailletz,
Tant que le maiſtre appellant ſes varletz
Leur cria hault, quilz euſſent a courir
Pour le venir au pluſtoſt ſecourir,
Ce qu'ilz ont faict, en prenant groſſes gaules
Deſquelles ont bien frote les eſpaules
Et les cōſtez de ceſt aſne importun
Qui euſt des coups cinquante auſſi toſt qu'un
Qu'ilz endura voire à bien grand regret,
Pourtant aprez en quelque lieu ſecret
Se print a dire, or eſt il manifeſte
Qu'au monde n'eſt plus malheureuſe beſte

Ont prins a fuyrę & ſe cacher alors
Iuſques a tant que c'eſt homme fut hors
Dudict celier, puis vn petit aprez
Enſemblę encor reuindrent tout exprez
Pour bancqueter, mais la ſouris champeſtre
A l'autrę inquiſt ſi ſouuent en tel eſtre
El' ſe trouuoit, ouy (dict el') chaſcun iour
Cinq ou ſix foys, adoncques ſans ſeiour
A replicqué la ſouris de village,
Ho i'ayme mieux viurę en poure meſnage
Et obtenir libre condition
Que de grandz biens auoir fruition
Et touſiours eſtrę en craintę & ſeruitude,
Ou au danger d'aulcunę amaritude,
Pourtant premier que viennę a telz deſtroys
Te dis a Dieu, car aux champs m'en reuoys.

Le moral.

La fable monſtre qu'il vault mieulx
En liberté ſobrement viure
Que d'eſtrę aux biẽs iuſques aux yeulx
La ou danger ſe peult en ſuyure.

Le. *c xxi. de l'aigle & de la corneille.*



VN aiglé alors trouua sur quelque riue
Certainé escalle dans laquellé estoit close
Et bien ferméé vné oystre freschẽ & viue,
Qu'il appetoit estré en son ventré enclose,
Mais ne pouoit sans qu'elle fut declose
Premierement pour la bien aualler.
Or luy estoit la maniere forclose
De la pouoir ou sçauoir escaller.
Iusques a tant qu'vne faulse corneille
Luy enseigna vn moyen assez cault
En luy disant, pour l'ouurir te conseille
De la porter en vollant au plus hault,
Puis par aprez sur ce roch te la fault
Laisser tumber, ainsi d'elle seras
Faict iouissant, car des le premier sault
Lescallé en deux ou en trois froysseras,
Laigle croyant cestuy conseil va prendre

Loystre en ses gris puis en volant grand' erre
Et bien fort hault, l'escalle vient a fendre
La laissant cheoir sur vne dure pierre,
Mais la corneille estant bas vous la serre
Dedans son ventre, aussitost qu'elle eust veue
Hors de l'escalle, estre tombée à terre
Par ainsi laigle en a perdu la veue.

Le moral.

Par ceste fable on appercoit
Que maint est conseillé de faire
Bien souuent quelque vtile affaire
Dont vn trompeur le gaing recoit.

Le. *c xxii. d'un corbeau*
& d'un R*egnard.*



COmmẽ vn corbeau plus noir q̄ n'eſt la poix
Eſtoit au hault d'un arbre quelquefoys
Iuche, tenant a ſon becq vn fourmage,
Vn faulx regnard vint quaſi par hommage
A luy donner le bon iour, cela faict
Il eſt venu a lextoller a faict
En luy diſant, ó triumphant corbeau
Sur tous oyſeaulx me ſembles de corps beau
Et pour autant les ceulx qui noir te diſent
Treſmeſchamment de ta couleur mediſent
Veu que tu es par treſapparent ſigne
De trop plus blancq que ne fut oncques cygne
Et que le paon en beaulté tu excedes,
S'ainſi eſt donc que la voix tu poſſedes
Correſpondantẽ à ta beaulté de corps,
C'eſt aſcauoir, fondéẽ en doulx accordz
Pour bien chanter, entend pour vray & croy
Que des oyſeaulx es digne d'eſtre Roy,
A ceſte cauſẽ i'aurois bon appetit,
D'ouyr ta voix deſployer vn petit,
Quand pour certain quelque choſe qu'on nye
Ton chant me ſemblẽ eſtre plain d'armonie.
Par telz propos adulatifz & fainctz
Qu'a ce Regnard cauteleux a attainctz,
Le ſot corbeau fut tant de gloirẽ eſprins
Qu'incontinent a chanter il s'eſt prins,
Dont par ſa gloirẽ il encourut dommage

Y

Quand hors du bec luy en cheuſt le fourmage,
Que ce regnard tout exprez attendoit
Car aultre choſe auoir ne pretendoit
Veu qu'auſſi toſt qu'il en fut iouyſſant
Il s'enfuit, voire en ſe gaudiſſant
De ce corbeau, ainſi prins par ſon art
Bien luy monſtrant qu'il eſtoit vray conard.

Le moral.

Ceſte fable cy nous deſigne
Que par flateurs fins & ruſez
Et qui ont langue pateline
Maintz glorieux ſont abuſez.

Le. *c xxiii. d'un vieil lyon & des aultres beſtes.*



VN lyon fut qui durant ſa ieuneſſe
Se faiſoit fort hayr doubter & craindre
Par exercer maint oultragé & rudeſſe,
Mais quãt il vint a ſes vielz ãs attaindre.
Vieilleſſe peuſt du tout ſa forcé eſtaindre
En le rendant debilę & langoureux,
Parquoy les ceulx qu'ilz auoit peu contraindre
Luy furent lors aſpres & rigoureux.
Premierement vint vn pourceau ſilueſtre
A le frapper du crocq & du muſeau,
Puis vn thoreau a dextré & a ſeneſtre
Luy a perché de ſes cornes la peau.
Vn aſnę auſſi le voyant commé vn veau
La eſtendu, luy dict mainte reproche
Sans plus le craindré ou priſer vn naueau,
Il luy donna maint coup ſus ſa caboche.
Quand ce lyon veiſt lexces & deſordre
Qu'on luy faiſoit, & qu'il nauoit puiſſance
De ſe venger, de tuer, ou de mordre,
Diſt a part luy, iay vraye congnoiſſance,
Que maintenant ſuis tumbé en la chanſe
Que iay liurée, ayant ieuneſſę & force,
Quand toute beſté a qui i'ay faict nuiſance
Au cas pareil a m'en faire s'efforce.

Le moral.

La fable monſtre bien exprez
Qu'a ceulx qui en proſperité

Ont vſé de ſeuerité
Vn temps viẽt qu'on leur rend aprez.

Le. c xxiiii. d'un chien & d'un Aſne.



COmme par ieu aulcun chien blandiſſoit
A ſon ſeigneur, & luy applaudiſſoit,
Quand le voyoit notamment en la table,
Dont en effect eſtoit fort acceptable
A ſon ſeigneur, ainſi comme a celuy
Aqui donnoit paſſetemps non ennuy.
Ce que voyant laſne de la maiſon
En conceut deuil en donnant pour raiſon
Euidamment ie voy que ceſtuy chien
Cyens dedans tous les iours ne faict rien
Fors ſeullement en iappant s'entremettre

A faire feſte & complaire a mon maiſtre
Et eſt traicté & nourry ſur le doy,
Et moy qui ſuis nullement a reçoy
Pour luy ſeruir a la pluye & au vent
Ie ſuis baſtu, oultre le plus ſouuent
Ie meurs de fain, mais poſſible eſt (dict elle)
Que c'eſt pourtant qu'adulation telle
Ie ne luy faiz comme ce chien peult faire
Parquoy me veux employer a l'affaire.
Sur tel aduis eſt ceſte aſne venue
Mettre en effect lors ſa deſconuenue
En henniſſant ot, & puis du premier ſault
Deux de ſes piedz elle vous leue en hault,
Dont (ne penſant toutesfoys qu'a s'eſbatre)
De ſon ſeigneur vint les eſpaulles batre
Ne plus ne moins que de deux gros mailletz,
Tant que le maiſtre appellant ſes varletz
Leur cria hault, quilz euſſent a courir
Pour le venir au pluſtoſt ſecourir,
Ce qu'ilz ont faict, en prenant groſſes gaules
Deſquelles ont bien frote les eſpaules
Et les coſtez de ceſt aſne importun
Qui euſt des coups cinquante auſſi toſt qu'un
Qu'ilz endura voire à bien grand regret,
Pourtant aprez en quelque lieu ſecret
Se print a dire, or eſt il manifeſte
Qu'au monde n'eſt plus malheureuſe beſte

Que ie puis estre entendu que n'ay grace
Ny aulcun gré de chose que ie face
Ains ie desplais se semble par nature
En toute affaire enquoy ie m'aduanture.

Le moral.

Cestuy fabuleux exemplaire
Monstre comment en mesme office
L'un desplaist & l'autre est veu plaire
Ayant nature en ce propice.

Le. *c xxv, d'ū lyō & d'une souris*



Insi qu'un lyon oultrageux
Estoit las, vint a s'apposer
Et mettre en vn lieu vmbrageux
Pour y dormir & reposer,
Mais pas ny peust beaucoup poser
Que de souris grand abundance

Ne vint s'ingerer & oſer
A luy fairę ennuy & greuance.
Dont leſueillerent en la fin
Par ſur luy marcher & courir
En ſeſueillant print l'une, afin
De luy faire mort encourir,
Ellę eſtant au poinct de mourir
Ne ſceuſt que fairę ou dire, fors
Qu'en gracę & pardon recourir
Et luy crier mercy alors.
Quand ce lyon euſt veu la grande
Humilité, d'icelle beſte
Il luy octroya ſa demande
Sans luy faire grefue moleſte,
Pourtant dict elle, quand au reſte
Ie te promectz le deſſeruir
Pourueu qu'il me ſoit manifeſte
Que te puiſſę ayder ou ſeruir.
Or aprez quelque temps eſcheuſt
Que ce lyon par cas fortuit
Dedans vn lacz ou fille chuſt
Ou il fut bien prez des iours huict,
Mais tout auſſi toſt que le bruict
A la fouris en peuſt venir
Ellę accourut tant iour que nuict
Pour en ce cas luy ſubuenir,
Et tant fiſt par ronger des dentz

dail a peu ſyer
Dont ce lyon eſtant dedans
Se print a le remercier
Et a bien le regracier,
Aprez de ce lacqz eſtre yſſu
Qui luy ſembloit fort comme acier
Tant de corde eſtoit bien tyſſu.

Le moral.

La fable certains nous veult faire
Qu'homme n'eſt tant ſoit impuiſſant
Qui ne puiſſe en aulcun affaire
Bien nuyre ou ayder au puiſſant.

❧ Le. *cxxvi. d'une eſcoufle malade.*



ADuint qu'unç escoufle fut prinse
De mal, si rigoureux & fort
Que sa vié a riens plus ne prise
Ainsi qu'aspirant a la mort,
Or en mourant el' se remort
De ses meffaictz, en façon telle
Que sa merç el' pria bien fort
De requerir les Dieux pour elle.
Surquoy la mere vint redire,
Cuydes tu des dieux obtenir
Graçç & pardon? quand a vray dire
Ne te peuz iamais contenir
De leur mal faire, ne t'abstenir
De rauir en leurs sacrifices
Ce qui leur doibt appartenir
Quand au droict de telles offices.

Le moral.

La fable monstre qu'a grand peine
Lhomme (pendant qu'il est contraire)
Peult l'amour & la graçé attraire
De celuy qui le tient en hayne.

❧ *Le. c xxvii. de l'heronde & des aultres oiseaulx.*

z



L'Herondẽ aux champs ſemer voyant
Tant lin que chanurẽ, & preuoyant
Le mal futur, & aduenir
Qu'aux oyſeaux en pouoit venir,
Leur conſeilla de mettre peine
De ladicte ſemencẽ ou graine
Recuillir, & iecter en leau
De paour que ſur le renouueau
N'euſt a germer ou a produire
Choſe qui aprez leur peuſt nuyre,
Mais neantmoins vn chaſcun deulx
Fuſt de ce faire pareſſeux
Ains l'ont permis flourir & croiſtre,
Quand vint a l'herondẽ apparoiſtre
Ceſtuy lin ou chanurẽ eſtre crue
Et qu'en riens n'auoit eſté crue
El' leur conſeilla de rechef

Pour obuier a tout meſchef
Quel' leur pouoit lors diuiner
Qu'ilz euſſent a deſraciner
Tout ceſtuy lin ou chanure, affin
De l'ardre & bruſler en la fin,
Mais de choſe quel' leur peuſt dire
Les aultres n'en feirent que rire,
Luy diſant quel' n'eſtoit pas ſage
De deuiner mauluais preſage
Sans eulx ſoulcier (comme il eſt dict)
De ce quel' leur auoit predict,
Ce que voiant icelle alors
Eſt venue a ſe mettre hors
D'auec eulx les abandonnant
Et a conuerſer s'addonnant
Aux citez auecques les hommes,
Cependant on vient par grandz ſommes
Ce lin & chanure congreger
Et en faict on pour abreger
Fillez de corde & de fiſcelle,
Et puis conſequamment d'icelle
On vous faict retz & alliez
Dont furent tous prins & liez
Iceulx oyſeaulx en general
Qui leur fut vn aſſez grand mal
Car on leur fiſt ſentir la mort
Parquoy ſe repentirent fort

Mais pour lors il eſtoit trop tard
Qui n'auoient chaſcun pour ſa part
Creu au conſeil de l'herondelle
Sans en riens s'eſtre mocquez d'elle,

Le moral.

Par c'eſt apologue il eſt ſceu
Que l'homme trop tard ſe repent
Quand le dommage a ia receu
Et que ia le mal en luy ſent.

Le. c xxviii. des grenoilles & de Iuppiter.



L*Es grenoilles iadis viuantes*
En leur franchiſe notamment

Furent Iuppiter pourſuyuantes
En luy requerant inſtamment
De leur donner vn prince ou roy,
Sans eſtimer conſequamment
Venir de luy aulcun deſroy.
Aquoy Iuppiter bien voulut
Premierement contreuenir
Preuoyant l'effect diſſolut
Qu'il leur en pouoit aduenir
Ce neantmoins tant le requirent
Pour a leur deſir ſubuenir
Que par prieres le vainquirent.
Or pour leur complaire il eſcheuſt
Qui leur iecta vn gros morceau
De boys, lequel feiſt quand il cheuſt
Vn bruyt merueilleux dedans leau
Qui les effroya par tel' ſorte
Que pour le moins & le plus beau
Chaſcune penſoit eſtre morte.
Mais petit a petit aprez
Vindrent a hardieſſe auoir
Parquoy s'approcherent de prez
Pour au vray entendre & ſcauoir
Quel roy ceſtoit, qui ſi grand ſon
A peu dedans leur eau mouuoir
Les effroyant en tel façon.
Elles venues a l'entour

De ce morceau de boys ont veu
Et congnu en effect, que pour
Luy fairę honneur il n'eſtoit meu
Dont eurent deuil chaſcun en ſoy
Qu'il n'eſtoit aultrement eſmeu
Et d'ainſi le voir a recoy.
A ceſte cauſe de rechef
Vn aultre roy lors ont requis
Qui fut pour elz vn grand meſchef,
Car Iuppiter de ce requis
Vn circongneau pour roy leur baille
Lequel pour vn menger exquis
Les aualloit plus dru que paille.
Quand elz ſe veirent atournées
Et ſubmiſes en vn tel eſtre
Vers Iuppiter ſont retournées
Luy ſuppliant de les remettre
En leur liberté & franchiſe
Ou vn aultre roy leur commettre
Qui les traictę en plus doulce guiſe.
Mais nonobſtant leur deprier
Iuppiter n'en voulut riens faire
Dont tous les ſoirs brairę & crier
On les oyt encor pour l'affaire
Cuydant pour leur bruit & clameur
A Iuppiter tant ſatisfaire
Quil ait pitié de leur malheur.

Le moral.

Par la fablę il fault retenir
Que quand vn peuplę eſt ſans ennuy
Soubz vn roy, il ſi doibt tenir
De paour d'auoir pire que luy.

Le. *c xxix. des colombes & de leſpreuier.*

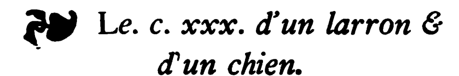


IL print aux columbes deſir
D'auoir vn roy pour les deffendre
Dont iouxte leur gré & plaiſir
Elz vindrent a eſlyrę & prendre
L'eſpreuier, mais leur peuſt meſprendre.
Quand toſt aprez eſtrę auec elles
Les vint a rauir & ſurprendre

Non garder ou deffendrę icelles.

Le moral.

Cefte fable monftrer pretend
Qu'il aduient fouuent infortune
A celuy qui defirę & tend
Changer d'eftat & de fortune.



Le. c. xxx. d'un larron & d'un chien.



Commę vn larron a defrobber tendoit
Vne maifon, vn chien qui l'entendoit
Vint a iapper, & a luy abbayer,
Ceftuy larron adonc fans delayer
Se print a tendrę, a ceftuy chien la main

Pour le flatter, en luy offrant du pain
Et le priant qu'il ſe teuſt, mais le chien
A reſpondu, qu'au vray n'en feroit rien
Veu qu'il ſeroit bien meſchant de permettre
Beaucoup tollir (pour vn rien) a ſon maiſtre.

Le moral.

Par la fable on peult concepuoir
Qu'a l'umbre d'un petit plaiſir
Maintz tendent aultruy decepuoir
Et leur faire grand deſplaiſir.

Le. *cxxxi. d'un loup & d'une truye.*



VN loup voyant vne truye preste
De cochonner, s'en est venu vers elle
En luy disant, Dieu vous gard seur beneste
Tant vous semblez gentille damoyselle
Certainement i'ay grand desir & zelle
De m'employer a vous faire seruice
Plaisir aussi, en toute heure en laquelle
Il vous plaira que ie my excercice
Surquoy respond la truye, ô mon frere
Du bon vouloir qu'auez ie vous mercy
Puis qu'il vous plaist aulcun plaisir me faire
Ie vous supply vous retirer d'icy
Tout au plus loing que pourrez, car ainsi
Me donnerez plaisir & reconfort
Et mosterez hors de crainte & soucy
Lequel i'auroye en faisant vostre effort.

Le moral.

La fable demonstre assez prez
Que maint en amour semble attraire
Vn aultre, mais c'est pour aprez
Luy estre ennemy & contraire.

Le. c xxxii. *des montaignes enflées.*



Q Velquefoys aduint aux montaignes
En telle ſorte s'eſleuer
Et enfler qu'a ceulx des champaignes
Sembloit qu'elz deuſſent enleuer
Quaſi tout le mondꝫ au creuer,
Mais oncq' riens fors qu'une ſouris
S'en peuſt lors produirꝫ & leuer
Dont grandement chaſcun s'eſt rys.

Le moral.

La fable nous enſeigne bien
Que gentz vanteurs merueilles font
De propoſer, mais de tout rien
Ou bien pou, donc mocquez ilz ſont.

Le. *cxxxiii. d'un vieil chien & de ſon maiſtre.*

Mais pour lors il eſtoit trop tard
Qui n'auoient chaſcun pour ſa part
Creu au conſeil de l'herondelle
Sans en riens s'eſtre mocquez d'elle,

Le moral.

Par c'eſt apologue il eſt ſceu
Que l'homme trop tard ſe repent
Quand le dommage a ia receu
Et que ia le mal en luy ſent.

Le. c xxviii. des grenoilles & de Iuppiter.



L*Es grenoilles iadis viuantes*
En leur franchiſe notamment

Furent Iuppiter pourſuyuantes
En luy requerant inſtamment
De leur donner vn prince ou roy,
Sans eſtimer conſequamment
Venir de luy aulcun deſroy.
Aquoy Iuppiter bien voulut
Premierement contreuenir
Preuoyant l'effect diſſolut
Qu'il leur en pouoit aduenir
Ce neantmoins tant le requirent
Pour a leur deſir ſubuenir
Que par prieres le vainquirent.
Or pour leur complaire il eſcheuſt
Qui leur iecta vn gros morceau
De boys, lequel feiſt quand il cheuſt
Vn bruyt merueilleux dedans leau
Qui les effroya par tel' ſorte
Que pour le moins & le plus beau
Chaſcune penſoit eſtre morte.
Mais petit a petit aprez
Vindrent a hardieſſe auoir
Parquoy s'approcherent de prez
Pour au vray entendre & ſcauoir
Quel roy ceſtoit, qui ſi grand ſon
A peu dedans leur eau mouuoir
Les effroyant en tel façon.
Elles venues a l'entour

De ce morceau de boys ont veu
Et congnu en effect, que pour
Luy fairę honneur il n'eſtoit meu
Dont eurent deuil chaſcun en ſoy
Qu'il n'eſtoit aultrement eſmeu
Et d'ainſi le voir a recoy.
A ceſte cauſe de rechef
Vn aultre roy lors ont requis
Qui fut pour elʒ vn grand meſchef,
Car Iuppiter de ce requis
Vn circongneau pour roy leur baille
Lequel pour vn menger exquis
Les aualloit plus dru que paille.
Quand elʒ ſe veirent atournées
Et ſubmiſes en vn tel eſtre
Vers Iuppiter ſont retournées
Luy ſuppliant de les remettre
En leur liberté & franchiſe
Ou vn aultre roy leur commettre
Qui les traictę en plus doulce guiſe.
Mais nonobſtant leur deprier
Iuppiter n'en voulut riens faire
Dont tous les ſoirs brairę & crier
On les oyt encor pour l'affaire
Cuydant pour leur bruit & clameur
A Iuppiter tant ſatisfaire
Quil ait pitié de leur malheur.

Le moral.

Par la fablɇ il fault retenir
Que quand vn peuplɇ eſt ſans ennuy
Soubz vn roy, il ſi doibt tenir
De paour d'auoir pire que luy.

Le. c xxix. des colombes & de leſpreuier.



IL print aux columbes deſir
D'auoir vn roy pour les deffendre
Dont iouxte leur gré & plaiſir
Elʒ vindrent a eſlyrɇ & prendre
L'eſpreuier, mais leur peuſt meſprendre.
Quand toſt apreʒ eſtrɇ auec elles
Les vint a rauir & ſurprendre

Non garder ou deffendrę icelles.

Le moral.

Ceſte fable monſtrer pretend
Qu'il aduient ſouuent infortune
A celuy qui deſirę & tend
Changer d'eſtat & de fortune.

Le. c. xxx. *d'un larron & d'un chien.*



Commę vn larron a deſrobber tendoit
Vne maiſon, vn chien qui l'entendoit
Vint a iapper, & a luy abbayer,
Ceſtuy larron adonc ſans delayer
Se print a tendrę, a ceſtuy chien la main

Pour le flatter, en luy offrant du pain
Et le priant qu'il se teust, mais le chien
A respondu, qu'au vray n'en feroit rien
Veu qu'il seroit bien meschant de permettre
Beaucoup tollir (pour vn rien) a son maistre.

Le moral.

Par la fable on peult concepuoir
Qu'a l'umbre d'un petit plaisir
Maintz tendent aultruy decepuoir
Et leur faire grand desplaisir.

Le. *cxxxi. d'un loup & d'une truye.*



AA

V N loup voyant vne truye preste
De cochonner, s'en est venu vers elle
En luy disant, Dieu vous gard seur beneste
Tant vous semblez gentille damoyselle
Certainement i'ay grand desir & zelle
De m'employer a vous faire seruice
Plaisir aussi, en toute heure en laquelle
Il vous plaira que ie my excercice
Surquoy respond la truye, ô mon frere
Du bon vouloir qu'auez ie vous mercy
Puis qu'il vous plaist aulcun plaisir me faire
Ie vous supply vous retirer d'icy
Tout au plus loing que pourrez, car ainsi
Me donnerez plaisir & reconfort
Et mosterez hors de crainte & soucy
Lequel i'auroye en faisant vostre effort.

Le moral.

La fable demonstre assez prez
Que maint en amour semble attraire
Vn aultre, mais c'est pour aprez
Luy estre ennemy & contraire.

Le. c xxxii. des montaignes enflées.



QVelquefoys aduint aux montaignes
En telle ſorte s'eſleuer
Et enfler qu'a ceulx des champaignes
Sembloit qu'elz deuſſent enleuer
Quaſi tout le mondẽ au creuer,
Mais oncq' riens fors qu'une ſouris
S'en peuſt lors produirẽ & leuer
Dont grandement chaſcun s'eſt rys.

Le moral.

La fable nous enſeigne bien
Que gentz vanteurs merueilles font
De propoſer, mais de tout rien
Ou bien pou, donc mocquez ilz ſont.

Le. *cxxxiii. d'un vieil chien & de ſon maiſtre.*

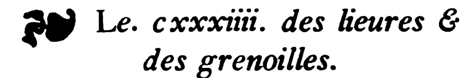


VN veneur fut ayant en ſa maiſon
Aulcũ leurier, qui durãt ſon ieunę eage
Habilę eſtoit a prendre venaiſon
Comme, cerf, bichę, aultre beſte ſauuage
Par bien courir, & mordrę a l'auantage,
Dont le veneur moult fort le cheriſſoit
Pour le proffit qui de luy ſortiſſoit,
Mais par aprez qu'ennuyeuſe vieilleſſe
Le poure chien eſt venu a ſubmettre
C'eſt aſçauoir, en langueur & foybleſſe
Il a eſté contemné de ſon maiſtre
Car bien ſouuent quand venoit au chaſſer
Il ne pouoit courir commę il ſouloit,
Ne fermement la beſte pourchaſſer,
Parquoy le maiſtrę aigrement s'en douloit
Et l'appellaut pareſſeux & infame
Et ceſtuy chien baſtrę et meurdrir vouloit
En luy donnant treſgrand reprochę & blaſme

Voyant le chien qu'ainſi l'increpq̃ & blaſme
Il luy a dict ſi tu eſtois courtois
Tu m'aymeroys, voirq̃ a cauſe du gaing
Et du prouffit que t'ay faict aultresfoys
Et ne m'auroys pas ainſi en deſdaing

Le moral.

Par la fable doibt ſouuenir
Que pluſieurs on tient en amour
Pour le prouffit qui peult venir
Et d'eulx proceder chaſcun iour.



Le. *cxxxiiii. des lieures &*
des grenoilles.



IL eſcheut lors de cas fortuit
Que boreas par ſes abboys
Et ſoufflementz fiſt vn tel bruit
Que tous les lieures d'aulcun boys
Qui eſtoient des centz plus de trois
S'en fuyrent commę eſperduz
Car ilz penſoient par telz effrois
Eſtrę en general tous perduz.
Tant ont fuy qu'auec tel crainte
Vindrent prez d'un lieu mareſqueux
Ou ilz ont veu grenoille mainte
En leau, ſe iecter de paour deulx,
Dont furent grandement paoureux
Et plus que deuant effroyez
Cuydantz ainſi que malheureux
Debuoir eſtrę au lieu tous noyez.
Mais l'un d'iceulz ſe print a dire
Ainſi que le plus magnanime
Nul de nous pourroit contredire
Qu'il n'ait le cœur puſillanime
Veu que ſans cauſe legitime
Nous ſommes craintifz & timides
Tout par eſtre comme i'eſtime
De vertu & conſtance vuides.

Le moral.

La fablę enſeignę apertement

Que gens timides par nature
Par auoir folle coniecture
Bien ſouuent craignent fruſtrement.

Le. cxxxv. d'un petit boucq & d'un loup.



Commẽ vne chieurẽ aux champs vouloit paſture
Aller chercher, ains qu'yſſir peuſt deffendre
A ſon cheureau, qu'a nulle creature
Euſt a ouurir leſtable ſans pretendre
A ouyr la voix, & bien premier l'entendre,
Ce que promiſt le petit boucquin faire
Obeiſſant certainement ſe rendre
Aſſez ſongneux en ce cas & affaire.
Or peu aprez la chieure ſe depart
Et va aux champs broutter ronchẽ & eſpine

Voicy vn loup caché de lautre part
Diſſimulant par cautelle vulpine
Sa qualite & nature lupine,
Qui vient au boucq, diſant ouurez la porte
(Voyre treſbien ſimulant voix caprine)
Mon petit filz, car du lait vous apporte.
Aquoy le boucq voyant par vn pertuys,
Qu'il eſtoit loup, des la premire foys
Luy reſpondit point ne t'ouuriray l'huys,
Conſidere qu'eſtre vn loup ie te voys
A ta figure, obſtant qu'a ouyr ta voix
Certainement tu ſemble chieure, mais
C'eſt pour affin que par tes ambigoys
Puiſſes entrer & m'auoir pour ton metz.

Le moral.

La fable par dictz apparentz
Demonſtre aux enfantz qu'ilz cōuiēt
Croyre leurs amys & parentz
Quand de leur conſeil bien en vient.

Le. *cxxxvi. d'un* Cerf & *d'une* Brebis.



DEuant le loup, vn cerf fiſt conuenir
Vne Brebis, voirę a lheure preſente
Luy demandant pour la circunuenir
Vn muy de grain, quel' luy debuoit de rente,
Dequoy eſtoit la brebis innocente,
Ce nonobſtant lui accorda ſon dire,
Voyant alors le loup qui ſe preſente
Pour la menger s'euſt voulu contredire,
Or quelque iour aprez elle peuſt voir
Le cerf tout ſeul, auquel ſans paour & crainte
El' luy nya vn ſeul grain luy debuoir,
En remonſtrant que par forcę & contraincte
Comme craignant eſtre du loup attaincte
Elle s'eſtoit faictę a luy redebuable,
Pour & aultant diſoit de nullę attaincte
Eſtre la debtę & auſſi non vaillable.

Le moral.

La fable nous peult aduertir
Qu'aucunesfoys il fault promettre
Ce qu'on ne doibt en effect mettre,
Pour d'un peril ſe diuertir.

Le. c xxxvii. *d'un ruſticque & d'un ſerpent.*



AVlcun ruſticqu͛ en ſa propre maiſon
Certain ſerpent pour vn temps & ſaiſon
Iadis nourriſt aſſez benignement,
Mais il aduint voire ſoubdainnement
Que d'un tel deuil fut ce ruſticqu͛ eſprins
Vers le ſerpent qu'un hanſart il a prins
Dont la nauré, & iuſqu'au ſang bleſſé
Quand le ſerpent s'eſt veu intereſſé
Sen eſt fuy, dou il eſtoit venu,

Puis pou de temps aprez est aduenu
Que ce rusticque est cheu en poureté
Et luy pensant que tout ce auoit esté
Par auoir faict desplaisir au serpent,
Tresaigrement a part luy sen repent
Tant qu'est venu a mercy luy crier
Et par amour encoire luy prier
De retourner chez luy & qu'en effect
Pour l'aduenir ne luy feroit meffect,
Surquoy respond le serpent qu'il luy donne
Pardon du cas, & que tout luy pardonne,
Mais quant au reste a dict touchant le poinct
De retourner, qui ne le fera poinct,
Combien que plus de mal n'ait en son corps,
Ce neantmoins seroit tousiours records
Du grief & tort, lequel auoit commis
Vers luy, combien qu'il luy ayt tout remis.

Le moral.

Par ceste fable il est notoire
Que par prudence il fault tenir
Du tort seullement la memoire
Et non rancune maintenir.

Le. *c xxxviii. d'un regnard*
& d'une cicongne.

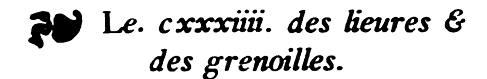


VN veneur fut ayant en ſa maiſon
Aulcũ leurier, qui durãt ſon ieunę eage
Habilę eſtoit a prendre venaiſon
Comme, cerf, bichę, aultre beſte ſauuage
Par bien courir, & mordrę a l'auantage,
Dont le veneur moult fort le cheriſſoit
Pour le proffit qui de luy ſortiſſoit,
Mais par aprez qu'ennuyeuſe vieilleſſe
Le poure chien eſt venu a ſubmettre
C'eſt aſçauoir, en langueur & foybleſſe
Il a eſté contemné de ſon maiſtre
Car bien ſouuent quand venoit au chaſſer
Il ne pouoit courir commę il ſouloit,
Ne fermement la beſte pourchaſſer,
Parquoy le maiſtrę aigrement s'en douloit
Et l'appellaut pareſſeux & infame
Et ceſtuy chien baſtrę et meurdrir vouloit
En luy donnant treſgrand reprochę & blaſme

Voyant le chien qu'ainſi l'increpé & blaſme
Il luy a dict ſi tu eſtois courtois
Tu m'aymeroys, voiré a cauſe du gaing
Et du prouffit que t'ay faict aultresfoys
Et ne m'auroys pas ainſi en deſdaing

Le moral.

Par la fable doibt ſouuenir
Que pluſieurs on tient en amour
Pour le prouffit qui peult venir
Et d'eulx proceder chaſcun iour.



Le. *cxxxiiii. des lieures & des grenoilles.*



IL eſcheut lors de cas fortuit
Que boreas par ſes abboys
Et ſoufflementz fiſt vn tel bruit
Que tous les lieures d'aulcun boys
Qui eſtoient des centz plus de trois
S'en fuyrent commé eſperduz
Car ilz penſoient par telz effrois
Eſtré en general tous perduz.
Tant ont fuy qu'auec tel crainte
Vindrent prez d'un lieu mareſqueux
Ou ilz ont veu grenoille mainte
En leau, ſe iecter de paour deulx,
Dont furent grandement paoureux
Et plus que deuant effroyez
Cuydantz ainſi que malheureux
Debuoir eſtré au lieu tous noyez.
Mais l'un d'iceulz ſe print a dire
Ainſi que le plus magnanime
Nul de nous pourroit contredire
Qu'il n'ait le cœur puſillanime
Veu que ſans cauſe legitime
Nous ſommes craintifz & timides
Tout par eſtre comme i'eſtime
De vertu & conſtance vuides.

Le moral.

La fablé enſeigné apertement

Que gens timides par nature
Par auoir folle coniecture
Bien ſouuent craignent fruſtrement.

❧ Le. cxxxv. d'un petit boucq & d'un loup.



Comme vne chieure aux champs vouloit paſture
Aller chercher, ains qu'yſſir peuſt deffendre
A ſon cheureau, qu'a nulle creature
Euſt a ouurir leſtable ſans pretendre
A ouyr la voix, & bien premier l'entendre,
Ce que promiſt le petit boucquin faire
Obeiſſant certainement ſe rendre
Aſſez ſongneux en ce cas & affaire.
Or peu aprez la chieure ſe depart
Et va aux champs broutter ronche & eſpine

Voicy vn loup caché de lautre part
Dissimulant par cautelle vulpine
Sa qualite & nature lupine,
Qui vient au boucq, disant ouurez la porte
(Voyre tresbien simulant voix caprine)
Mon petit filz, car du lait vous apporte.
Aquoy le boucq voyant par vn pertuys,
Qu'il estoit loup, des la premire foys
Luy respondit point ne t'ouuriray l'huys,
Considere qu'estre vn loup ie te voys
A ta figure, obstant qu'a ouyr ta voix
Certainement tu semble chieure, mais
C'est pour affin que par tes ambigoys
Puisses entrer & m'auoir pour ton mectz.

Le moral.

La fable par dictz apparentz
Demonstre aux enfantz qu'ilz cõuiẽt
Croyre leurs amys & parentz
Quand de leur conseil bien en vient.

Le. *cxxxvi. d'un* Cerf *&* *d'une* Brebis.



DEuant le loup, vn cerf fiſt conuenir
Vne Brebis, voirꝗ a lheure preſente
Luy demandant pour la circunuenir
Vn muy de grain, quel' luy debuoit de rente,
Dequoy eſtoit la brebis innocente,
Ce nonobſtant lui accorda ſon dire,
Voyant alors le loup qui ſe preſente
Pour la menger s'euſt voulu contredire,
Or quelque iour aprez elle peuſt voir
Le cerf tout ſeul, auquel ſans paour & crainte
El' luy nya vn ſeul grain luy debuoir,
En remonſtrant que par forcꝗ & contraincte
Comme craignant eſtre du loup attaincte
Elle s'eſtoit faictꝗ a luy redebuable,
Pour & aultant diſoit de nullꝗ attaincte
Eſtre la debtꝗ & auſſi non vaillable.

Le moral.

BB

La fable nous peult aduertir
Qu'aucunesfoys il fault promettre
Ce qu'on ne doibt en effect mettre,
Pour d'un peril se diuertir.

Le. *c xxxvii. d'un rusticque & d'un serpent.*



AVlcun rusticquẽ en sa propre maison
Certain serpent pour vn temps & saison
Iadis nourrist assez benignement,
Mais il aduint voire soubdainnement
Que d'un tel deuil fut ce rusticquẽ esprins
Vers le serpent qu'un hansart il a prins
Dont la nauré, & iusqu'au sang blessé
Quand le serpent s'est veu interessé
Sen est fuy, dou il estoit venu,

Puis pou de temps aprez est aduenu
Que ce rusticque est cheu en poureté
Et luy pensant que tout ce auoit esté
Par auoir faict desplaisir au serpent,
Tresaigrement a part luy sen repent
Tant qu'est venu a mercy luy crier
Et par amour encoire luy prier
De retourner chez luy & qu'en effect
Pour l'aduenir ne luy feroit meffect,
Surquoy respond le serpent qu'il luy donne
Pardon du cas, & que tout luy pardonne,
Mais quant au reste a dict touchant le poinct
De retourner, qui ne le fera poinct,
Combien que plus de mal n'ait en son corps,
Ce neantmoins seroit tousiours records
Du grief & tort, lequel auoit commis
Vers luy, combien qu'il luy ayt tout remis.

Le moral.

Par ceste fable il est notoire
Que par prudence il fault tenir
Du tort seullement la memoire
Et non rancune maintenir.

Le. c xxxviii. d'un regnard & d'une cicongne.



IAdis vn cauteleux regnard
Desirant tromper & seduire
Vne cicongne, par son art
A venir la voulut induire,
En vn bancquet, ou disoit cuyre
Force de rost & de viande
Qui est conuenable & peult duire
Pour traicter gens a la demande.
Ce neantmoins ny estoit chose,
Fors tant seullement du potage
Que ce regnard sur table expose
Et espand, a son aduantage,
Quand de lecher auoit l'usage,
Ce que loyseau faire n'eust sceu,
Dont le regnard d'un faulx courage
Ainsi la trompé & deceu,
Quand la cicongne a veu le tour

Que ce regnard luy auoit faict
Iura qu'el auroit son retour
Et se vengeroit du meffaict,
Parquoy pour venir a leffect
De son desir, el' fist hascher
Aussi menu que sel est faict
Certaine portion de chair.
Puis par aprez entendre il fault
Qu'en vne phiole de voirre
Tressfort estroicte au boult de hault
Toute ceste chair elle serre,
Puis le regnard enuoya querre
Pour venir bancqueter chez elle
Lequel y accourut grand' erre
Comme ioyeux de la nouuelle.
Luy venu el' luy presenta
Ceste phiole de chair plaine
Qui beaucoup ne le contenta,
Car ce ne luy estoit que peine
De voir ceste chair si prochaine
Et ne pouoir l'attaindre en rien,
Voir aussi pour chose certaine
Que la cicongne en mengoit bien.

Le moral.

Par ceste fable est apperceu
Que l'hōme cauteleux & fin

Qui ſouuent aultruy a deceu
Eſt aprez trompé en la fin.

Le. *cxxxix. d'un loup & d'une teſte d'homme taillee en pierre.*



Inſi qu'ũ loup chez vn tailleur d'images
Eſtoit entré ſur tous aultres ouurages
Veiſt vne pierre en teſte d'homme faicte
Si bien taillée aſſouuie & parfaicte
Qu'il ny auoit ſur la taille a redire,
Mais la voyant auoir nul ſens va dire
En luy criant, ô teſte belle & gente
Quand en façon, mais de ſens indigente
Ne plus ne moins que ſeroit aultre pierre
Qui eſt encoire au ventre de la terre.

Le moral.

La fablę en ſon moral propoſe
Que la beaulté exterieure
N'eſt eſtiméę eſtre grand choſe
S'el' na prudencę interieure.

Le. c xl. *d'vne corneille.*



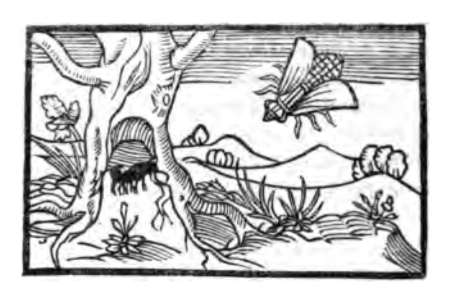
DVrant le temps que ſe muent oyſeaulx
Et ſont a voir laidʒ hydeux & nō beaulx
Vne corneillę eſtoit toute pelée
Dont ſe voyant eſtrę ainſi guerpelée,
Delibera les plumes recuillir
Daultres oyſeaulx, tant qu'en pourroit cueillir
Dequoy apreʒ, s'eſt iolyment couuerte
Puis quand el' veit qu'ellę auoit recouuerte
Si belle robbe, & eſtoit tant iolye
Elle deuint adonc par ſa folie

Treſorguilleuſe & oultre plus encore
Si treſfiere, & tant plaine de gloire
Quel' ne priſoit en riens au regard d'elle
Aultres oyſeaulx, tant el' ſe voyoit belle,
Mais quand l'ont veue ainſi s'en orgueillir
Ilz ſont venus tous icelle acceuillir
Luy arrachant vn chaſcun ſon plumage
Qui luy a faict a ſon corps grand dommage,
Car toute nue en la fin s'eſt trouuée
Et enuers tous larronneſſe approuuée,
Se voyant donc cheute en telle detreſſe
Porter le noir en ſigne de triſteſſe
A bien voulu, pour faire ſouuenir
De ceſtuy cas a tous pour l'aduenir.

Le moral.

Il eſt monſtré par ceſte fable
Qu'un qui eſt veu robber & prendre
Bien d'aultruy, deuient miſerable
Quand il eſt contrainct a le rendre.

Le. *cxli. d'une mouche & d'un fourmy.*

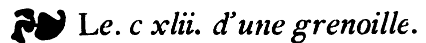


IAdis vne mouche blaſmoit
Le fourmy, comme beſte ville
Et au contraire ſe clamoit
Eſtre noble, honneſte, & ciuile
Et que tant aux champs qu'en la ville
Auec ſeigneurs princes & roys
De repaiſtre elle auoit le ſtille
Et les baiſant aulcunesfoys.
Quand le fourmy l'euſt bien ouye
Il luy donna reſponce telle,
(Dont beaucoup ne fut reſiouye)
C'eſt qu'il ſe tient plus heureux qu'elle
Quand par hayne continuelle
D'un chascun elle eſt pourſuyuie
Ainſi qu'importune & cruelle
Tant que ſouuent en perd la vie.
Oultre la diſoit vagabunde

Et en yuer mourir de fain
Et qu'en oysiuete abunde
En consommant le temps en vain,
Mais de luy il amasse grain
Pour en yuer seurement viure
En donnant exemple certain
A ceulx qui le vouldront ensuyure.

Le moral.

Par ceste fable on congnoit bien
Que maint fol & ambitieux
Blasme l'estat d'aultruy, combien
Que le sien soit plus vicieux.





VNe grenoille euſt appetit en ſoy
Quant en groſſeur au bœuf s'equiparer
A ceſte cauſę & a raiſon dequoy
Vint a s'enfler pour mieux ſy comparer,
Ains toutesfoy que du lieu ſeparer
Elle creua deuant tous bien a coup
Commę el' cuydoit encor ſe preparer
S'enfler adonc pour le troisieſme coup.

Le moral.

Ceſte tablę enſeigner pretend
Que ſouuent a la creature
Mal aduient, par ce qu'elle tend
Faire choſę oultre ſa nature.

Le. c xliii. d'un lyon & d'un cheual.



AVlcun Lyon ia comblé de vieillesse
Vint pour menger vn bon cheual roussin.
Or a raison de son eagé & foiblesse
Il voulut faindré estré expert medecin,
Ce qu'il a faict, pour venir mieulx afin
De son vouloir, rempli de dol & fraulde,
Ce neantmoins le cheual comme fin
Luy en bailla d'uné aultré encor plus chaulde.
Car il luy dist qu'uné espiné il s'estoit
Fiché au pied, laquellé horriblement
L'inquietoit & aussi molestoit,
Et pour aultant le prioyt humblement
De luy donner aulcun soulagement
Par luy tirer hors du pied cesté espine,
Luy promettant contenter largement
Touchant sa curé & art de medecine,
Quand ce lyon eust ouy la requeste

Que luy faisoit humblement le cheual,
Luy demanda sans faire longue enqueste
A voir le pied auquel estoit le mal,
Lors ce roussin, d'un coup si anormal
Vint ce lyon entre deux yeulx frapper
Qui le feist choir & renuerser a val
Et puis par bien courir peust eschapper.

Le moral.

La dessusdicte fable prouue
Que bien souuent pour le iourdhuy
Vn, lequel est cauteleux, trouue
Encore plus subtil que luy.

Le. c xliiii. *d'un aultre cheual & d'un asne.*



AVltre rouſſin fut lors a vn grand prince
Excedant tous cheuaulx de la prouince
Quant en beaulté, & riches paremētz
De mors, de bridꝗ & autres aornemētz
Dont il eſtoit en luy ſi glorieux
Qu'aultres cheuaulx fuſſent ieunes ou vieulx
Il deſpriſoit, en deſdaignant les voir
Ou regarder, or il conuient ſcauoir
Que ce pendant qu'il triumphoit ainſi
Et qu'il eſtoit de gloire tant farcy
Il recontra en chemin aſſez large
Aulcun pourꝗ aſnꝗ a tout ſon faiz & charge
Auquel cria de loing par grand orgueil
Ainſi qu'ayant de luy d'eſpit & deuil
Que de ſa voyꝗ euſt a ſe retirer
Et au pluſtoſt a l'eſcart ſe tirer
A celle fin qu'a ſon corps il n'attouche
Ou aultrement luy donneroit tel' touche
Qui le mettroit les patins contremont
Si ſon chemin & paſſage luy rompt,
Quand ce pourꝗ aſnꝗ euſt ſon dirꝗ entendu
Obeiſſant au cheual s'eſt rendu
Par ſe diſtrairꝗ & tirer a leſcart.
Lors le cheual ſe voyant eſtrꝗ a part
Pour ſon plaiſir vient a faire iambades
Bondiſſementz, ſouppleſſaultz & pennades,
Mais luy aduint commꝗ il faiſoit telz ieux

Et qu'il eſtoit ſi pompant & ioyeux
Qu'en bondiſſant vnę haine luy creua
Qui tellement le foulla & greua
Que par aprez il deuint inhabile
A faire ſaultz & ceſſa deſtrę agile
Et commença des lors eſtre peſant
Crappeux, morueux, farcineux mal plaiſant,
Parquoy luy fut oſté par le menu
Son beau harnoys & deſpouille tout nud,
Puis fut vendu a vn marchant de pierre
Lequel au bout d'un chamion l'entierre
Le contraignant aultant que le iour dure
Sans plus vouſter ou ſaillir ſur la dure
Trainer ſa pierrę, en grand miſerę & peine
Or ſcauoir fault que ce pendant qu'il traine
Et hallę ainſi, laſne vient de rechef
A le trouuer en ſi piteux meſchef
Lequel' luy diſt voyrę en ſe gaudiſſant
Hau compaignon qui eſtoys ſi puiſſant
Si fort & roydę & ſi treſbien en ordre
Pour le preſent tu es en grand deſordre,
Ou eſt ton frain & ta bride dorée?
Dequoy ta teſtę eſtoit lors decorée
Ou eſt ta ſellę & harnois ſumptueux
Qui te faiſoit ainſi preſumptueux?
Et a tout quoy iadiz prenoyes eſbatz
Au lieu d'iceulx as maintenant vn batz,

Treſorguilleuſe & oultre plus encore
Si treſfiere, & tant plaine de gloire
Quel' ne priſoit en riens au regard d'elle
Aultres oyſeaulx, tant el' ſe voyoit belle,
Mais quand l'ont veue ainſt s'en orgueillir
Ilz ſont venus tous icelle acceuillir
Luy arrachant vn chaſcun ſon plumage
Qui luy a faict a ſon corps grand dommage,
Car toute nue en la fin s'eſt trouuée
Et enuers tous larronneſſe approuuée,
Se voyant donc cheute en telle detreſſe
Porter le noir en ſigne de triſteſſe
A bien voulu, pour faire ſouuenir
De ceſtuy cas a tous pour l'aduenir.

Le moral.

Il eſt monſtré par ceſte fable
Qu'un qui eſt veu robber & prendre
Bien d'aultruy, deuient miſerable
Quand il eſt contrainct a le rendre.

Le. *cxli. d'une mouche & d'un fourmy.*

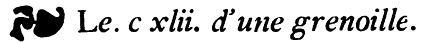


IAdis vne mouche blaſmoit
Le fourmy, comme beſte ville
Et au contraire ſe clamoit
Eſtre noblę, honneſtę, & ciuile
Et que tant aux champs qu'en la ville
Auec ſeigneurs princes & roys
De repaiſtrę ellę auoit le ſtille
Et les baiſant aulcunesfoys.
Quand le fourmy l'euſt bien ouye
Il luy donna reſponce telle,
(Dont beaucoup ne fut reſiouye)
C'eſt qu'il ſe tient plus heureux qu'elle
Quand par hayne continuelle
D'un chaſcun ellę eſt pourſuyuie
Ainſi qu'importunę & cruelle
Tant que ſouuent en perd la vie.
Oultre la diſoit vagabunde

Et en yuer mourir de fain
Et qu'en oyſiuete abunde
En conſommant le temps en vain,
Mais de luy il amaſſe grain
Pour en yuer ſeurement viure
En donnant exemple certain
A ceulx qui le vouldront enſuyure.

Le moral.

Par ceſte fable on congnoit bien
Que maint ſol & ambitieux
Blaſme l'eſtat d'aultruy, combien
Que le ſien ſoit plus vicieux.



Le. c xlii. *d'une grenoille.*



VNe grenoille euſt appetit en ſoy
Quant en groſſeur au bœuf s'equiparer
A ceſte cauſe & a raiſon dequoy
Vint a s'enfler pour mieux ſy comparer,
Ains toutesfoy que du lieu ſeparer
Elle creua deuant tous bien a coup
Comme el' cuydoit encor ſe preparer
S'enfler adonc pour le troisieſme coup.

Le moral.

Ceſte table enſeigner pretend
Que ſouuent a la creature
Mal aduient, par ce qu'elle tend
Faire choſe oultre ſa nature.

Le. *c xliii. d'un lyon & d'un cheual.*



AVlcun Lyon ia comblé de vieilleſſe
Vint pour menger vn bon cheual rouſſin.
Or a raiſon de ſon eagé & foibleſſe
Il voulut faindré eſtré expert medecin,
Ce qu'il a faict, pour venir mieulx afin
De ſon vouloir, rempli de dol & fraulde,
Ce neantmoins le cheual comme ſin
Luy en bailla d'uné aultré encor plus chaulde.
Car il luy diſt qu'uné eſpiné il s'eſtoit
Fiché au pied, laquellé horriblement
L'inquietoit & auſſi moleſtoit,
Et pour aultant le prioyt humblement
De luy donner aulcun ſoulagement
Par luy tirer hors du pied ceſté eſpine,
Luy promettant contenter largement
Touchant ſa curé & art de medecine,
Quand ce lyon euſt ouy la requeſte

Que luy faisoit humblement le cheual,
Luy demanda sans faire longuę enqueste
A voir le pied auquel estoit le mal,
Lors ce roussin, d'un coup si anormal
Vint ce lyon entre deux yeulx frapper
Qui le feist choir & renuerser a val
Et puis par bien courir peust eschapper.

Le moral.

La dessusdicte fable prouue
Que bien souuent pour le iourdhuy
Vn, lequel est cauteleux, trouue
Encore plus subtil que luy.

Le. c xliiii. *d'un aultre cheual & d'un asne.*



AVltre rouſſin fut lors a vn grand prince
Excedant tous cheuaulx de la prouince
Quant en beaulté, & riches paremētz
De mors, de bridę & autres aornemētz
Dont il eſtoit en luy ſi glorieux
Qu'aultres cheuaulx fuſſent ieunes ou vieulx
Il deſpriſoit, en deſdaignant les voir
Ou regarder, or il conuient ſcauoir
Que ce pendant qu'il triumphoit ainſi
Et qu'il eſtoit de gloire tant farcy
Il recontra en chemin aſſez large
Aulcun pourę aſnę a tout ſon faiz & charge
Auquel cria de loing par grand orgueil
Ainſi qu'ayant de luy d'eſpit & deuil
Que de ſa voyę euſt a ſe retirer
Et au pluſtoſt a l'eſcart ſe tirer
A celle fin qu'a ſon corps il n'attouche
Ou aultrement luy donneroit tel' touche
Qui le mettroit les patins contremont
Si ſon chemin & paſſage luy rompt,
Quand ce pourę aſnę euſt ſon dirę entendu
Obeiſſant au cheual s'eſt rendu
Par ſe diſtrairę & tirer a leſcart.
Lors le cheual ſe voyant eſtrę a part
Pour ſon plaiſir vient a faire iambades
Bondiſſementz, ſouppleſſaultz & pennades,
Mais luy aduint commę il faiſoit telz ieux

Et qu'il eſtoit ſi pompant & ioyeux
Qu'en bondiſſant vnę haine luy creua
Qui tellement le foulla & greua
Que par aprez il deuint inhabile
A faire ſaultz & ceſſa deſtrę agile
Et commença des lors eſtre peſant
Crappeux, morueux, farcineux mal plaiſant,
Parquoy luy fut oſté par le menu
Son beau harnoys & deſpouille tout nud,
Puis fut vendu a vn marchant de pierre
Lequel au bout d'un chamion l'entierre
Le contraignant aultant que le iour dure
Sans plus vouſter ou ſaillir ſur la dure
Trainer ſa pierrę, en grand miſerę & peine
Or ſcauoir fault que ce pendant qu'il traine
Et hallę ainſi, laſne vient de rechef
A le trouuer en ſi piteux meſchef
Lequel' luy diſt voyrę en ſe gaudiſſant
Hau compaignon qui eſtoys ſi puiſſant
Si fort & roydę & ſi treſbien en ordre
Pour le preſent tu es en grand deſordre,
Ou eſt ton frain & ta bride dorée?
Dequoy ta teſtę eſtoit lors decorée
Ou eſt ta ſellę & harnois ſumptueux
Qui te faiſoit ainſi preſumptueux?
Et a tout quoy iadiz prenoyes eſbatz
Au lieu d'iceulx as maintenant vn batz,

Vn dur collier auecq' vn vieil licol
Faict d'une cordę & lyé a ton col,
Et qui pirs est on te contrainct haller
En trainnant pierrę, & se ne veulx aller
On te fouettę a plaisir chascun coup,
Voy si tu as doncques gaigné beaucoup
D'auoir esté iadis si merueilleux
Fier, despit, pompeux, & orgueilleux
Aquoy n'osa le cheual mot respondre
Mais dedans terrę il eust bien voulu fondre
Parquoy vers bas tousiours tenoit sa trongne
Tant estoit plain de hontę & de vergongne.

Le moral.

La fable veult signifier
Que souuent muable fortune
Faict choir l'orgueuilleux & fier
En grand miserę & infortune.

Le. c xlv. d'une chaulue souris & des aultres oyseaulx.



LEs beſtes ayantz des piedz quattre
Contre les oyſeaux meurent guerre
Pretendant les tuer & baſtre
Autant par mer comme par terre,
Ce neantmoins ceſtoit ſoubz l'erre
De fortune, & ſoubz le hazart
Tant aux vngz qu'aulx aultres d'acquerre
Victoire chaſcun pour ſa part.
Or eſtimant la ſouris chaulue
Que les oyſeaux auroient du pire
Affin d'eſtre plus ſeure & ſaulue
Hors d'auec eulx el' ſe retire,
Et au party des beſtes tire,
Mais il s'eſcheut par faict notoire
Qu'adonc les oyſeaulx (a vray dire)
Des beſtes eurent la victoire.

DD

Quand la souris chaulue apperceut
La chose estre ainsi aduenue
De retourner en soy conceut
D'ou premier elle estoit venue
Mais si tost quel' fut reuenue,
Tous aultres oyseaulx l'ont bannie
Sans estre plus en riens tenue
De leur cohorte & compaignie.

Le moral.

La fable monstre a estranger
Vn homme qu'il nayt part au bien
Si pour le conquester en rien
N'a voulu se mettre a danger.

Aultre moral.

La fable monstre au sens moral
Qu'vn homme n'est digne du bien
Qui na voulu ou veult en rien
Tousiours suyuir a bon & mal.

Le. *cxlvi. d'un loup & d'un* R*egnard,*



VN loup iadis voulant viure en repos
Pour quelque tẽps, euſt aduis & propos
D'amaſſer proye, en grande quantite
Ce qu'il a faict, mais par malignite
Vn faulx regnard penſant le decepuoir
Luy dict que poinct ne faiſoit ſon debuoir
De ſe tenir dans ſon terrier ainſi,
Qu'un pareſſeux lent & oyſif auſſi
Surquoy le loup entendant bien la fin
Ou pretendoit ce regnard cault & fin,
Laquelle eſtoit de rauir & ſurprendre
Tout ſon menger, s'eſbat fut alle prendre
A voulu faindre eſtre malade alors
Pour cauſe auoir de nyſſir point dehors,
Dont au regnard ſupplya faire aux dieux
Pour luy priere, afin qu'il luy fut mieulx.
Quand ce regnard viſt qu'il n'a peu venir
Par ce moyen a le circunuenir,

Il eſt venu par enuie le dire
A vn paſteur lequel vint par grand ire
Iuſqu'au terrier ou il ſurprint ce loup
A deſpourueu en luy baillant tel coup
Qu'il l'aſſomma, puis toſt apres s'eſcheut
Que le regnard pour recompenſe cheut
Entre les mains du meſme paſtoureau
Qui l'eſcorcha pour en auoir la peau.

Le moral.

Il peult apparoir par la fable
Aultant aux ieunes comme aux vieulx
Que c'eſt choſe treſmiſerable
A toutes gentz d'eſtre enuieux.

Le. c xlvii. d'un cerf ſe mirāt en vne fontaine.



AInsi qu'un cerf en l'eau d'une fontaine
Se contemplant ses deulx cornes prisoit
Ayant quasi ses deux iambes en hayne
Et en desdaing, parquoy les deprisoit
Pource que trop menues les disoit
Et que son corps en ceste portion
Quand en grosseur du tout contredisoit
Par ce qu'en luy n'estoit proportion,
Or ce pendant qu'il avoit en son cœur
Tel facherie il veit de loing venir
Neuf ou dix chiens auec vn cheaulcheur
Tous accourans pour le circunuenir,
Lors il ne sceust que faire ou deuenir
Sinon penser par bien fuyre eschapper,
Mais ne cuidant qu'ainsi deust aduenir
Ses cornes l'ont faict ausdictz chiens happer
Car en entrant en vn boys pour chercher
A se sauluer, il y encourut mort
Car ne le peust de ces cornes percher
Tant de hazier estoit tyssu & fort
Dont commenca ses deux cornes tresfort
Lors a blasmer qu'il auoit moult prisées
Et a louer ses iambes qu'a grand tort
Eu parauant il auoit desprisees.

Le moral.

La fable au moral nous propose

Que blaſmons ce qu'il eſt vtile
En louant bien ſouuent la choſe
Qui eſt contraire & inutile.

Le. c xlviii. d'une couleuure & d'une lyme.



VNe couleuure entra iuſques dedans
Certaine forge ou voulut s'amuſer
Aſſez long tẽps a mordre a bõnes dẽtz
Aucune lyme en la penſant vſer,
La lyme adonc eſt venue accuſer
En ſe riant de ſa folle entreprinſe
En luy diſant ie ne puis t'excuſer
Que tu ne ſoys de grand follie emprinſe
Veu que le fer & acierie conſomme
Et que tes dentz pourras endommager

Premier que mal (pour te le dirę en ſomme)
Me ſaches fairę & en riens m'oultrager,
Dont ſe me crois ſans plus t'aduantager
A me ronger & mordre ceſſeras
Car en cuydant m'uſer & ſaccager
Par moy vſeę au contraire ſeras.

Le moral.

Nous ſommes par la fablę inſtruictz
Que pour a plusfort que ſoy nuyre
En penſant le vaincrę & deſtruire
Maintz ſe ſont eulx meſmes deſtruictz.

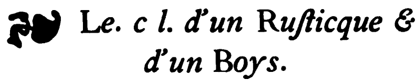
Le. *c xlix. des loups & des* B*rebis.*



LOups & brebis ſe voyantʒ en diſcord
Pour auoir paix feirent certain accord
D'entrę eux bailler oſtagiers affin d'eſtre
Plus aſſeureʒ, vn chaſcun en ſon eſtre,
A ceſte cauſę ont les loups deffectifz
Lors aux brebis deliure leurs petiʒ
D'aultre coſté les brebis comme folles
Se confiant ſeullement en parolles
Ont a ces loups baille pour tous diſcords
Eſtrę appaiſeʒ, les gardes de leurs corps
Qui ſont les chiens, pour tenir en oſtage
Qui fut aulx loups vn treſgrand auantage,
Mais aux brebis grand circonuention,
Car ce pendant que leur intention
Eſtoit de paiſtrę enſemble ſans querelles
Voyci les loups qui ſe iectent ſus elles
Et les voyantʒ eſtre deſtituees
De leurs dictʒ chiens toutes les ont tueʒ.

Le moral.

La fable monſtrę a retenir.
La choſe qui eſt neceſſaire
Pour en ſoy force maintenir
En lencontre d'un aduerſaire.


Le. c l. *d'un* R*uſticque &*
d'un B*oys.*



AV temps que les foreſtz & boys
Parloient aux gentz, aulcun ruſticq̄
Vint a lun d'iceulx quelque foys
Luy prier que pour ſa pratique
Et ſon manœuure domeſticque
Il luy pleuſt donner vne branche
De boys, affin qu'il en pratique
A ſa hachę ou congnię vn manche.
Ce que la foreſt luy permiſt,
Mais tout auſſi toſt que peuſt eſtre
Sa congnię amanchéę, il miſt
Par terrę autant cheſne que haiſtre
Couppant boys a dextrę & ſeneſtre
Dont la foreſt s'eſt repentue
(Se voyant en deſarroy mettre)
Qu'au manche s'eſtoit conſentue.

Le moral.

EE

Nous fommes par la fablę apprins
Que pour fairę a d'aucuns plaifir
Plufieurs en ont eu defplaifir
Et mal aprez leur en eft prins.

Le. c li. *des membres humains vers le ventre.*



LEs pieds & mains voyãt qu'ẽ toutę inftãce
Par labourer ilz faifoient leur office
Tout pour fournir & bailler a la pance
Laquellę en foy n'auoit quelquę excercice,
Ilz ont conclu (comme chofe propice)
Du tout ceffer a luy bailler pour rien
En l'eftimant eftrę au corps impropice
Et que d'icellę en procedoit plus bien.
Sur tel aduis l'ont laiffeę aulcuns iours



Endurer faim ſans luy bailler ou tendre
Vn ſeul morceau de viandꝫ en ſecours
Mais pour cuyder a ce ventre pretendre
Affliction il leur a peu mal prendre
Car ilz en ſont deuenuz matz & vains
Tant que pour forcꝫ & leur ſante reprendre
A le remplir ilz ont eſté contrainctz.

Le moral.

Par ceſte fablꝫ eſt monſtré comme
Vn membre ſert communément
A laultrꝫ auſſi ordonnément
Lhomme doibt ſeruir a l'aultrꝫ hõme

Le. c lii. *d'un ſinge & d'un* R*egnard.*



VN ſinge voyant vn Regnard
Auoir la queue ſi planiere
Qu'il en ballioit d'une part
La terrę, en ſoy mouuant arriere
Luy a faict requeſtę & priere
De luy en donner portion
Affin de couurir ſon derriere
Par meſurę & proportion.
Neantmoins quelque ſuffiſance
Que le ſingę allegua ou dict
Ce Regnard plain d'inſuffiſance
La tout platement eſcondit
Car des lheurę il luy reſpondit
Que pluſtoſt s'en creuer vn oeil
Il aymeroit, que pour ſon dict
Luy en donnaſt vn poil tout ſeul.

Le moral.

La fable tient que maintes gens
Aymeroient trop plus cher & mieulx
De leurs biens ſe creuer les yeulx
Qu'en eſlargir aux indigentz.

Le. *c liii. d'un cerf & d'un veneur.*





VN cerf preſſé des chiens & du veneur
S'adiecta lors cuydant eſtre lieu ſeur
En vne eſtable ou il a peu cacher
Dedans l'eſtrain, tãt ſa peau q̃ ſa chair
Pour ceſte cauſe a le veneur tranſmis
Gentz pour le prendre au lieu ou s'eſtoit mis
Mais ilz ne l'ont troué ne recouuert
Tant eſtoit bien de la paille couuert,
Dont ceſtuy cerf alors penſant d'iceulx
Eſtre eſchappe, fut grandement ioyeux,
Ce que voiant l'un des bœufz de la crache
Dict a ce cerf, entend pour vray & ſache,
Qu'il n'y a cauſe encor de tellement
Te reſiouyr, veu que tant ſeullement
Es eſchappé des mains des ſeruiteurs
Leſquelz ne ſont fort grandz inquiſiteurs,
Quand au regard de leur maiſtre, or ainſi

Que blasmons ce qu'il est vtile
En louant bien souuent la chose
Qui est contraire & inutile.

Le. c xlviii. *d'une couleuure & d'une lyme.*



Vne couleuure entra iusques dedans
Certaine forge ou voulut s'amuser
Assez long tẽps a mordre a bõnes dẽtz
Aucune lyme en la pensant vser,
La lyme adonc est venue accuser
En se riant de sa folle entreprinse
En luy disant ie ne puis t'excuser
Que tu ne soys de grand follie emprinse
Veu que le fer & acierie consomme
Et que tes dentz pourras endommager

Premier que mal (pour te le dire en somme)
Me saches faire & en riens m'oultrager,
Dont se me crois sans plus t'aduantager
A me ronger & mordre cesseras
Car en cuydant m'user & saccager
Par moy vsee au contraire seras.

Le moral.

Nous sommes par la fable instruictz
Que pour a plusfort que soy nuyre
En pensant le vaincre & destruire
Maintz se sont eulx mesmes destruictz.

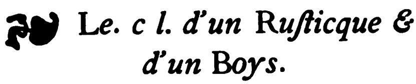
Le. *c xlix. des loups & des* B*rebis.*



LOups & brebis ſe voyantʒ en diſcord
Pour auoir paix feirent certain accord
D'entrę eux bailler oſtagiers affin d'eſtre
Plus aſſeureʒ, vn chaſcun en ſon eſtre,
A ceſte cauſę ont les loups deffectifz
Lors aux brebis deliure leurs petiʒ
D'aultre coſté les brebis comme folles
Se confiant ſeullement en parolles
Ont a ces loups baille pour tous diſcords
Eſtrę appaiſeʒ, les gardes de leurs corps
Qui ſont les chiens, pour tenir en oſtage
Qui fut aulx loups vn treſgrand auantage,
Mais aux brebis grand circonuention,
Car ce pendant que leur intention
Eſtoit de paiſtrę enſemble ſans querelles
Voyci les loups qui ſe iectent ſus elles
Et les voyantʒ eſtre deſtituees
De leurs dictʒ chiens toutes les ont tueʒ.

Le moral.

La fable monſtrę a retenir.
La choſe qui eſt neceſſaire
Pour en ſoy force maintenir
En lencontre d'un aduerſaire.



Le. c l. *d'un* R*uſticque & d'un* B*oys.*



AV temps que les foreſtz & boys
Parloient aux gentz, aulcun ruſticq̃
Vint a lun d'iceulx quelque foys
Luy prier que pour ſa pratique
Et ſon manœuure domeſticque
Il luy pleuſt donner vne branche
De boys, affin qu'il en pratique
A ſa hache ou congnie vn manche.
Ce que la foreſt luy permiſt,
Mais tout auſſi toſt que peuſt eſtre
Sa congnie amanchée, il miſt
Par terre autant cheſne que haiſtre
Couppant boys a dextre & ſeneſtre
Dont la foreſt s'eſt repentue
(Se voyant en deſarroy mettre)
Qu'au manche s'eſtoit conſentue.

Le moral.

EE

Nous sommes par la fable apprins
Que pour faire a d'aucuns plaisir
Plusieurs en ont eu desplaisir
Et mal aprez leur en est prins.

Le. c li. des membres humains vers le ventre.



Les pieds & mains voyãt qu'ẽ toute instãce
Par labourer ilz faisoient leur office
Tout pour fournir & bailler a la pance
Laquelle en soy n'auoit quelque excercice,
Ilz ont conclu (comme chose propice)
Du tout cesser a luy bailler pour rien
En l'estimant estre au corps impropice
Et que d'icelle en procedoit plus bien.
Sur tel aduis l'ont laissee aulcuns iours

Endurer faim ſans luy bailler ou tendre
Vn ſeul morceau de viandę en ſecours
Mais pour cuyder a ce ventre pretendre
Affliction il leur a peu mal prendre
Car ilz en ſont deuenuz matz & vains
Tant que pour forcę & leur ſante reprendre
A le remplir ilz ont eſté contrainctz.

Le moral.

Par ceſte fablę eſt monſtré comme
Vn membre ſert communément
A laultrę auſſi ordonnément
Lhomme doibt ſeruir a l'aultrę hōme

Le. *c lii. d'un ſinge & d'un* R*egnard.*



VN singe voyant vn Regnard
Auoir la queue si planiere
Qu'il en ballioit d'une part
La terre, en soy mouuant arriere
Luy a faict requeste & priere
De luy en donner portion
Affin de couurir son derriere
Par mesure & proportion.
Neantmoins quelque suffisance
Que le singe allegua ou dict
Ce Regnard plain d'insuffisance
La tout platement escondit
Car des lheure il luy respondit
Que plustost s'en creuer vn oeil
Il aymeroit, que pour son dict
Luy en donnast vn poil tout seul.

Le moral.

La fable tient que maintes gens
Aymeroient trop plus cher & mieulx
De leurs biens se creuer les yeulx
Qu'en eslargir aux indigentz.

Le. c liii. *d'un cerf & d'un veneur.*



VN cerf pressé des chiens & du veneur
S'adiecta lors cuydant estre lieu seur
En vne estable ou il a peu cacher
Dedans l'estrain, tāt sa peau q̄ sa chair
Pour ceste cause a le veneur transmis
Gentz pour le prendre au lieu ou s'estoit mis
Mais ilz ne l'ont trouué ne recouuert
Tant estoit bien de la paille couuert,
Dont cestuy cerf alors pensant d'iceulx
Estre eschappe, fut grandement ioyeux,
Ce que voiant l'un des bœufz de la crache
Dict a ce cerf, entend pour vray & sache,
Qu'il n'y a cause encor de tellement
Te resiouyr, veu que tant seullement
Es eschappé des mains des seruiteurs
Lesquelz ne sont fort grandz inquisiteurs,
Quand au regard de leur maistre, or ainsi

Que telz propos il luy tenoient voicy
Ceſtuy veneur en perſonne, parquoy
Le poure cerf ſubitement & coy
Eſt retourné ſe cacher penſant eſtre
Fort ſeurement, mais fut trouué du maiſtre
Qui le tua, en reprenant ſes gens
D'auoir eſté en ce cas negligentz.

Le moral.

La fable demonſtre en ce cas
Que maintz cuydent eſtre eſchappez
D'un danger qui ne le ſont pas
Ains en fin ilz ſont attrapez.

Aultre moral.

La meſme fable nous aduiſe
Que pour vne choſe bien mettre
En effect ſelon ſa deuiſe
Il n'eſt qu'induſtrie de maiſtre.

Le. c liiii. d'un lyon & d'un regnard.



ADuint vn iour qu'vn lyon fut malade
En ſon terrier, dont pour le venir voir
A toute beſtẹ il tranſmiſt ambaſſade
A celle fin de leur fairẹ aſcauoir
Qu'en general ſãs quelq̃ excuſẹ auoir
Toutes vers luy euſſent a ſe retraire
Pour rendrẹ hommagẹ & faire tous debuoir
Sans qu'vne fut a ſon vouloir contraire.
Par c'eſt edict ny euſt beſte quelconque
Qui ne conuint pour le reuiſiter
Fors le regnard qui ne ſi trouua oncque
Ce qui peuſt lors ce lyon inciter
A luy mander qui l'euſt a reciter
Pour quelle cauſẹ il neſtoit conuenu
Et quel' raiſon l'auoir peu eciter
D'eſtrẹ en ce cas ainſi contreuenu
Sur lequel poinct le regnard luy reſcript

Qu'il confeſſoit n'auoir faict comparence
Non pas voulant contemner ſon eſcript
Ou mandement, mais pour & aultant qu'en ce
Qu'il pouoit voir par certaine euidence
Vn chaſcun pas vers ce lyon tourner
Et que d'un ſeul ny auoit apparence
De reuenir d'yſſir ou retourner.

Le moral.

Ceſte fabuleuſe lecture
Nous monſtre a euitter & fuire
Souuent la choſe qui peult nuyre
Par en preuoir la coniecture.

Le. c lv. d'un Regnard & d'une Bellette.

VN aultre Regnard vuide & flache
Comme le creux d'une vielle
Entra lors par vne creuache
En vne deſpenſe, en laquelle
Eſtoit viande toute & telle
Qu'il requeroit pour ſe repaiſtre
Dont mengea tant que d'une attelle
Il deuint rond comment vn hayſtre
Quand il fut ainſi bien refaict
Gros & gras auſſi deuenu

Il vint pour cuyder en effect
Yssir commẽ il estoit venu,
Mais sa grosseur l'en a tenu
Parquoy il fut malgré ses dentz
Comme prisonnier detenu
En grand ennuy leans dedans.
Mais aulcune bellettẽ alors
Le voyant s'efforcer en vain
Pour yssir & saillir dehors
Luy a dict, il fault pour certain
Si tu veulx sortir que par fain
Remettes ton corps en l'essence
Qu'il estoit quand vuidẽ & non plain
Entras dedans ceste despence

Le moral.

Ceste fable nous veult apprendre
Que gens riches du bien d'aultruy
Souuent sont contrainctz a le rendre
A leur grand reprochẽ & ennuy.

❧ Le. c lvi. *d'un cheual d'un hõ-me & d'un cerf.*

FF



VN cheual pretendant mouuoir
Contre vn cerf merueilleuse guerre,
Et luy craignant de soy trouuer
Le plus foyble en tel doubteux erre
Vint l'homme prier & requerre
De luy donner ayde & secours
Affin de la victoire acquerre
Contre ce cerf ainsi rebours.
Ce que lhomme faire promist
Au moyen de sur luy monter
Laquelle chose luy permist
Le cheual, pour mieulx surmonter
Le cerf qu'il appetoit dompter,
Mais aprez la mort dudict cerf
L'homme ne voulut demonter
Ains tint le cheual tousiours serf.

Le moral.

La fable donne certitude
Que maintz se sont permis lyer
Et mettre en telle seruitude
Qu'aprez nont peu s'en deslier.

Le. c lvii. d'ū chien & d'une Brebis.



VN chien quelque iour fist arrest
Sur vne brebis en disant
Quel' luy debuoit vn pain par prest
Ce quelle fut contredisant,
Mais le chien en la dedisant
Est venu a la reprouuer
Et dire par point suffisant
Qu'il le vouloit prendre a prouuer,

Pourtant feist venir bien a coup
Pour vuider le plet & querelle
Le vaultour, l'escoufle, & le loup,
Lesquelz ont tesmoigné contre elle
Par ainsi comme criminelle
Le chien l'escorcha pour le moins
Puis pour la menger toute & telle
La baillee a ces faulx tesmoings.

Le moral.

La fable nous enseigne bien
Qu'a plusieurs souuent on faict tort
Tant a leurs corps comme a leur bien
Par faulx tesmoignage & rapport.

Le. c lviii. *d'un aigneau & d'un loup pres d'une eau.*



QVelq̄autre iour vn loup veiſt pres d'un eau
Auec vn boucq marcher vn gras aigneau
Auquel ce loup ſoubz couleur & eſpece
De bonne amour & amitié expreſſe
A demande pour quel' cauſe en effect
Il s'eſtoit ioinct auec ce boucq infaict
Faignant auoir en ſon cœur deſplaiſir
D'ainſi le voir laiſſer pour ſon plaiſir
Sa mere aux champs pourſuyuantz pas apas
Se boucq puant lequel ne l'aymoit pas
Luy conſeillant de retourner vers elle
Pour eſtre encor nourry de ſa mamelle.
Or eſperoit luy iouer mauuais tour
Quand il viendroit a faire le retour
Ce qu'entendant laigneau vint a redire
O traiſtre loup, puis qu'il fault te le dire
A ceſtuy boucq ma mere ma commis
Pour me deffendre enuers mes ennemys
Dont tu es l'un & le pire, parquoy
A elle veulx mieux obeir qu'a toy
Qui ne pretens ſinon qu'a me deſtruire
Et par tes dictz me tromper & ſeduire.

Le moral.

Par la fable on peult concepuoir
Que pluſieurs conſeillent ſoubz l'ūbre
De bien, mais c'eſt pour decepuoir

Qu'il confeſſoit n'auoir faict comparence
Non pas voulant contemner ſon eſcript
Ou mandement, mais pour & aultant qu'en ce
Qu'il pouoit voir par certainę euidence
Vn chaſcun pas vers ce lyon tourner
Et que d'un ſeul ny auoit apparence
De reuenir d'yſſir ou retourner.

Le moral.

Ceſte fabuleuſe lecture
Nous monſtrę a euitter & fuire
Souuent la choſe qui peult nuyre
Par en preuoir la coniecture.

Le. *c lv. d'un* Regnard *&* *d'une* Bellette.

VN aultre Regnard vuidę & flache
Comme le creux d'une vielle
Entra lors par vne creuache
En vne deſpenſę, en laquelle
Eſtoit viande toutę & telle
Qu'il requeroit pour ſe repaiſtre
Dont mengea tant que d'unę attelle
Il deuint rond comment vn hayſtre
Quand il fut ainſi bien refaict
Gros & gras auſſi deuenu

Il vint pour cuyder en effect
Yssir comme il estoit venu,
Mais sa grosseur l'en a tenu
Parquoy il fut malgré ses dentz
Comme prisonnier detenu
En grand ennuy leans dedans.
Mais aulcune bellette alors
Le voyant s'efforcer en vain
Pour yssir & saillir dehors
Luy a dict, il fault pour certain
Si tu veulx sortir que par fain
Remettes ton corps en l'essence
Qu'il estoit quand vuide & non plain
Entras dedans ceste despence

Le moral.

Ceste fable nous veult apprendre
Que gens riches du bien d'aultruy
Souuent sont contrainctz a le rendre
A leur grand reproche & ennuy.

Le. c lvi. d'un cheual d'un hõ-
me & d'un cerf.

FF



VN cheual pretendant mouuoir
Contre vn cerf merueilleuse guerre,
Et luy craignant de soy trouuer
Le plus foyble en tel doubteux erre
Vint l'homme prier & requerre
De luy donner ayde & secours
Affin de la victoire acquerre
Contre ce cerf ainsi rebours.
Ce que lhomme faire promist
Au moyen de sur luy monter
Laquelle chose luy permist
Le cheual, pour mieulx surmonter
Le cerf qu'il appetoit dompter,
Mais aprez la mort dudict cerf
L'homme ne voulut demonter
Ains tint le cheual tousiours serf.

Le moral.

[redacted]

La fable donne certitude
Que maintz ſe ſont permis lyer
Et mettrę en telle ſeruitude
Qu'aprez nont peu s'en deſlier.

Le. c lvii. d'ū chien & d'une Brebis.



VN chien quelque iour ſiſt arreſt
Sur vne brebis en diſant
Quel' luy debuoit vn pain par preſt
Ce quelle fut contrediſant,
Mais le chien en la dediſant
Eſt venu a la reprouuer
Et dire par point ſuffiſant
Qu'il le vouloit prendrę a prouuer,

Pourtant feist venir bien a coup
Pour vuider le plet & querelle
Le vaultour, l'escoufle, & le loup,
Lesquelz ont tesmoigné contre elle
Par ainsi comme criminelle
Le chien l'escorcha pour le moins
Puis pour la menger toute & telle
La baille a ces faulx tesmoings.

Le moral.

La fable nous enseigne bien
Qu'a plusieurs souuent on faict tort
Tant a leurs corps comme a leur bien
Par faulx tesmoignage & rapport.

Le. *c lviii. d'un aigneau & d'un loup pres d'une eau.*



QVelq̃autre iour vn loup veist pres d'un eau
Auec vn boucq marcher vn gras aigneau
Auquel ce loup soubz couleur & espece
De bonne amour & amitié expresse
A demande pour quel' cause en effect
Il s'estoit ioinct auec ce boucq infaict
Faignant auoir en son cœur desplaisir
D'ainsi le voir laisser pour son plaisir
Sa mere aux champs poursuyuantz pas apas
Se boucq puant lequel ne l'aymoit pas
Luy conseillant de retourner vers elle
Pour estre encor nourry de sa mamelle.
Or esperoit luy iouer mauuais tour
Quand il viendroit a faire le retour
Ce qu'entendant laigneau vint a redire
O traistre loup, puis qu'il fault te le dire
A cestuy boucq ma mere ma commis
Pour me deffendre enuers mes ennemys
Dont tu es l'un & le pire, parquoy
A elle veulx mieux obeir qu'a toy
Qui ne pretens sinon qu'a me destruire
Et par tes dictz me tromper & seduire.

Le moral.

Par la fable on peult concepuoir
Que plusieurs conseillent soubz l'ũbre
De bien, mais c'est pour decepuoir

Aultruy, & luy donner encombre.

Le. c lix. d'un chien & d'un loup.



PAr vn matin vn pou déuant le iour
Vn chien trouua vn loup dedans le boys
Qu'il ſalua, puis ſans quelque ſeiour
Il luy a dict, ô poure loup tu voys
Que meurs de fain & es plus ſec que boys
Tout par vouloir en ce lieu viurę & eſtre,
Regarde moy a dextrę & a ſeneſtre
Et tu voirras que ſuis gras comme lard
Et bien reſſaict & nourry chez mon maiſtre
Et tu meurs cy de fain commę vn conard.
Surquoy ce loup a reſpondu que viure
Il n'oſeroit aultre part, mais le chien
Luy replica que ſi le vouloit ſuyure

Et n'user plus de liberte en rien
En estant doulx qu'aulx vray si seroit bien,
Ce que le loup accorda sur ce poinct,
Voicy le iour lequel approche & poinct,
Durant lequel le loup peust voir le col
De cestuy chien qui de poil n'auoit point
Ainsi qu'estant vsé d'aulcun licol.
Or de ce cas il fut en grand esmoy
Tant qu'il pria le chien a declarer
Qui l'auoit mis en tel estat, surquoy
Il respondit, tout par me preparer
A toutes gens abbayer & harer,
Ayant amys comme ennemys en haine
A ceste cause on ma lors d'une chayne
Lyé le col tant qu'il en est vsé,
Puis on ma faict & donné tant de peine
Qu'a bien congnoistre en fin me suis rusé,
Quand cestuy loup eust ouy son propoz
Il luy redict que viure aymoit trop mieulx
En liberte & aussi en repos
Et de petit se nourrir en tous lieux
Qu'estre subiect fut a ieunes ou vieux
Et par seruir gros & gras deuenir
Considere qu'un temps peult aduenir
Qu'un seruiteur vient tumber en viellesse
Et qu'a seruir plus ne peult subuenir
Parquoy souuent miserable on le laisse.

Le moral.

Par cefte fable il eft certain
Que plufieurs ayment plus cher eftre
Poures & n'auoir que du pain.
Qu'en feruitude leur fubmetre.

Le. c lx. d'un aigle & d'un regnard.



Comme aucuns petitz regnardeaux
Eftoient faillis pour efbat prendre
Hors de leur terrier & fourneaux
Vn aigle vint fur eulx defcendre
Pour tous les rauir & furprendre
Et les porter a fes petiz
Afin qu'en leur chair encor tendre

Ilʒ prinſſent gouſt & appetiʒ.
Or eſtoit lors qu'ilʒ furent prins
Leur pere abſent, lequel fut dire
(Apreʒ, l'auoir ſceu) fort eſprins
Vers laigle tant qu'il luy peuſt dire
Qu'il euſt ſes petitʒ a reduire
Au pluſtot ſans iceulx menger
Aultrement proteſtoit luy nuire
Et auſſy du cas ce venger.
Toutesfoys l'aigle ne feiſt compte
Des propos de ceſtuy regnard
Lequel en colere ſe monte
Tant qu'a l'heure meſme ſe part
Et vient faire vne groſſe hart
De feurre ſec pour en feu mettre
L'arbre & le lieu auquel a part
Le nid de laigle pouoit eſtre.
Quand ceſt aigle veiſt le feu mis
Au pied de larbre il euſt tel paour
Deſtre bruſlé, qu'il s'eſt ſubmis
De rendre au regnard par amour
Ses regnardeaux, ſans iamais iour
Luy faire tort ou deſplaiſir
Ne luy iouer vn mauuais tour
Mais bien tout ſeruice & plaſir.

Le moral.

GG

La fable monſtre que celuy
Lequel eſt foyblę & impuiſſant
Faict grand deſplaiſir & ennuy
Bien ſouuent a l'homme puiſſant.

Le. c lxi. d'une cicongne & d'un oyſeleur.



IAdis par grand malheur aduint
Qu'vne cigoigne penſant eſtre
Seurement & ſans danger vint
En quelque lieu & certain eſtre
Ou pouoient de bled ſe repaiſtre
Oyſons & grues a plaiſir.
Mais pendant qu'ils eſtoient a paiſtre
Vn quidam les vint tous ſaiſir.

Quand la cicongne se veist prinse
A loyseleur pria bien fort
Que d'elle eust a lacher la prinse
En la laissant aller sans mort
Veu quelle donne aide & confort
A pere & mere en leur vieillesse
El qu'elle ne feist oncques tort
Dommage, messect ou rudesse.
Loyseleur nonobstant son dire
Ou requeste, la reprouuée
Parquoy luy est venu a dire
Puis que ce m'est chose prouuée
Que t'ay auec iceulx trouuée
Croy neantmoins que ne soys pas
De leur gerre ou de leur couuée
Que de mort passeras le pas.

Le moral.

Il est congneu par ceste fable
Que gentz surprins en vn meffaict
Auec ceulx qui le cas ont faict
Sont punis de peine semblable.

Le. c lxii. d'un Chat & d'un Cocq.



AV mesme temps vn chat iecta le crocq
Par grand despit dessus vn poure coq
En luy disant durant l'inuasion
Afin d'auoir cause & occasion
De le tuer, qu'il estoit bien meschant
De toutes gens esueiller par son chant,
En tel façon qu'ilz ne pouoient la nuict
Dormir en lict tant il faisoit de bruyt
A quoy le coq respondit pour excuse
Quand en ce poinct qu'a grand tort il accuse
Veu que pour vray a esueiller il songne
Les gentz affin d'aller a leur besongne.
Oyant le chat, l'excuse peremptoire
De cestuy coq n'a pas esté encore
Content de luy, ains est venu luy dire
Tu ne scauroys nyer ne contredire
Que tu ne soys comme vn inceste infame

Digne du feu, congneu qu'au lieu de femme
Tu te conioinctz par action charnelle
Auec tes ſeurs & mere naturelle,
Surquoy le coq pour ſon excuſe prendre
A reſpondu que ceſt affin de rendre
Plus grand prouffit & pour ſa geniture
Multiplier par leffect de nature.
Quād ceſtuy chat veiſt qu'a tout blaſme & crime
Le coq donnoit excuſe legitime
Il luy a dict pour reſolution
Sans plus donner aultre ſolution
Puis que te tiens ſoit a droict ou a tort
Ie te feray maintenant ſouffrir mort.

Le moral.

La fable nous peult demonſtrer
Qu'a la perſonne en mal incline
On a beau dire ou remonſtrer
Si de ſa nature el' decline.

Le. c lxiii. d'un berger & des ruſticques.



VN paſtoureau faulx & malicieux
Gardant aux champs tant brebis commę aigneaux,
Deux ou trois fois par cry fallacieux
Hucha les gentʒ des plus prochains hameaux
Pour luy ayder a ſauluer ſes trouppeaux
Faignant iceulx eſtrę emporteʒ des loups
Dont accouroient par bendes & mouceaulx,
Mais eulʒ venuʒ, les trompoit tous les coups.
Or il aduint que le loup ſans faintiſe,
De ſon trouppeau l'un des moutons ſurprint
Parquoy marry & dolent de la prinſe
Crier a layde a haulte voix ſe print,
Mais a venir a luy nul entreprint
Penſant qu'il euſt encoirę a leur mentyr
Commę auoit faict, pourtant il luy meſprint
Et en la fin s'en eſt peu repentir.

Le moral.

La fablę au ſens moral contient
Qu'homme qui eſt prompt & agile
A mentir touſiours on le tient
Tel, & dict il motz d'euangile.

Aultre moral.

Il eſt apparent par la fable
Qu'un menteur prouue par couſtume
Touſiours mentir on le preſume
Et dit il choſe veritable.

Le. c lxiiii. d'un aigneau d'ū Aigle & d'un corbeau.



COmmę vn aigneau eſtoit ſur vne roche
Vn aigle vint ſur ſon doz s'adiecter

Ce que voyant vn corbeau lors s'approche
De c'est aigneau, sur lequel se iecter
Il entreprint, soy monstrant affecter
Par fol cuyder aultant que laigle faire,
Mais on luy vint vn lacq entreiecter
Dont il fut prins & ne sen peust deffaire.

Le moral.

Par la fable il est ascauoir
Qu'on doibt regarder & entendre
Quelle puissance on peult auoir
Sans au pouoir d'aultruy sattendre.

Le. *c lxv. d'un chien & d'un bœuf.*



AInsi qu'un chiē en vn lieu pouoit estre
Plain de fourras, de paillę aussi de foin
Vn bœuf suruint illec pour se repaistre,
Mais cestuy chien d'un grād despit & groing
Contre le bœuf de sesleuer eust soing
Le menaçant le mordrę & le denger
Si le voyoit fut de prez ou de loing
Vser du foing ou du fourras menger.
Quand cestuy bœuf eust apperceu l'enuie
Et le vouloir tresmaling de ce chien
Il luy a dict, les dieux veuillent ta vie
Perdrę & confondrę, entendu que le tien
Cœur ennuyeux ne peult vser en rien
De cestuy foin & si ne veulx permettre
Aultrę en vser ce qui demonstre bien
Que tu es d'un tresfaulx & meschant estre.

Le moral.

La fable monstre qu'aucuns sont
Qu'ennuye peult tant abuser
Quilz ne veullent des biens qu'ilz ont
N'y eulx n'y aultruy en vser.

⚜ *Le. c lxvi d'une corneille & d'une brebis.*

HH



DEſſus le doz d'une brebis paiſſante
Au prez d'un chien, fut iadis s'adreſſante
Vne corneille auſſi noyre que poix
Qui s'eſbatoit y braire a haulte voix
Tant qu'en effect la brebis luy va dire
(Sans toutesfoys en riens d'elle meſdire,)
Si ſur le doz de ce chien tu crioyes
Comme ſur moy, & ainſi tu brioyes
Croy pour certain qu'il te feroit bien taire
Et au pluſtoſt hors de ſon doz retraire,
Car aultrement il te ſeroit bien gref,
Aquoy reſpond la corneille & en bref,
Ie congnois bien ceulx a qui ie me ioue
Ie crains les vngs, aux aultres faictz la moue.

Le moral.

Le moral de la fable atteſte



Que communément on voit faire
Aux ſimples gens tort & moleſte,
Et aux fortz on n'oſe meffaire.

Le. c lxvii. *d'un* Paon *& de* Iuno.



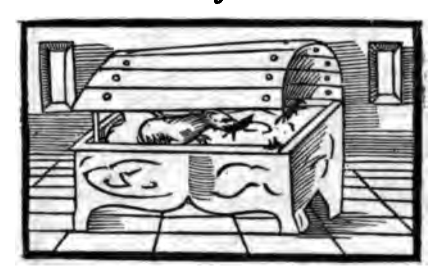
VN iour le Paon forma plaincte & querelle
Contre Iuno, nature & tous les dieux,
Pour & aultant qu'il n'auoit pas voix telle
Qu'un rouſſignol, ne chant ſi gracieux,
Mais blaſmé fut ainſi qu'ambitieux
En luy diſant tu te doibs contenter
De ton plumage ayant darguz les yeulx
Et non aux biens des aultres attenter.

Le moral.

Par la fable il fault conceder

A l'homme estre chose importune
S'il n'est content de sa fortune
Comme voulant tout posseder.

Le. c lxviii. *d'une* Bellette & *d'une souris.*



Voyant sur ses ans de vieillesse
Vne bellette, estre debile
Et a cause de sa foyblesse
De souris prendre estre inhabile
Comme de courir non habile
S'aduisa sans grand labeur prendre
D'un moyen subtil & facile
Pour icelles toutes surprendre.
Or le moyen fut qu'elle estoit
Cachée soubz de la farine.

Ou couuertement les guettoit
Les mettant toutes en ruyne
Par ſon inuention vulpine
Ainſi euſt plaine iouyſſance
En fin de toute la vermine
Sans vſer de forcę ou puiſſance.

Le moral.

La fablę enſeigne qu'il nous fault
Vſer d'art & habileté
De fineſſę & ſubtillité
Quand forcę ou puiſſance deffault.

⚜ Le. c lxix, d'un fermier & de ſon ſeigneur.

VN fermier fut ayant dedans ſon cloz
Certain pommier parmy d'aultres encloz
Duquel le fruict eſtoit ſi beau & bon
Que tous les ans pour treſſingulier don
En preſentoit ou en faiſoit tranſmettre
Iuſqu'a la villę à ſon ſeigneur & maiſtre
Qui de ce fruict ſi doulx & ſauoureux
Certainement deuint tant amoureux
Qn'il commanda le pommier deplanter
Hors de ſon lieu, pour le faire planter
En vn iardin qu'il auoit a la ville

Bien accouſtré en la mode ciuile,
Mais pas long temps il n'y fut ſans mourir,
Dont le ſeigneur peuſt adonc encourir
Grand deſplaiſir, tant qu'il ſe print a dire
Tout a part luy, il me debuoit ſuffire
Tant ſeullement de prendre l'uſufruiɛ̃
Et le prouffit de ceſtuy ſoefuefruiɛ̃
Sans l'auoir faiɛ̃ arracher de la place
Ou de produirɇ auoit plainɇ efficace.

Le moral.

Par ceſt apologuɇ il appert
Que par vouloir embraſſer tout
Et eſtre trop cupidɇ & glout
Le plus ſouuent le tout on perd.

Le. c lxx. d'un lyon & d'une grenoille.

COmmɇ vn lyon cheminoit quelque foys
Iouxtɇ vn eſtang euſt merueilleuſe paour
Par ſeullement entendrɇ & ouyr la voix
D'une grenoillɇ habitantɇ a l'entour,
Tant qu'il penſoit eſtrɇ a ſon dernier iour,
Mais par aprez qu'il a veu bien & beau
Que ce n'eſtoit qu'une grenoille d'eau,
Vint a la prendrɇ & luy briſer la teſte

En luy disant, iamais de ton museau
N'issira cry, qui face paour a beste.

Le moral.

Par la fable il fault que lon scache
Que maint homme par son blason
Semble plus hardy que iason
Qui n'est pour vray qu'une tuache.

⚜ Le. c lxxi. *d'un fourmy & d'une colombe.*



A*Vn fourmy iadis escheut*
Qu'en beuuant en vne fontaine
En danger d'estre noyé cheut
Dedans vne eau assez haultaine,
Mais quelque columbe certaine

Le voyant en neceſſité
Pour le retirer a mis peine
Hors de telle perplexité
Car vne branche luy tranſmiſt
Qu'elle print au couppeau d'un hayſtre,
Au moyen dequoy il ſe meiſt
Hors du peril ou pouoit eſtre,
Luy eſchappé vint a promettre
Le plaiſir rendrę a la colombe
Et a luy ayder ſe ſubmettre
S'il aduient qu'en peril el' tombe.
Ce temps pendant voicy venir
Vn pipeur tendant ſe cacher
Pour c'eſt oyſeau circunuenir
Par deſſus luy ſon traict laſcher,
Mais ce fourmy le vint faſcher
Tellement & ſi treſaccoup
Par le mordrę & poindrę en la chair
Qu'il luy a faict perdre ſon coup.

Le moral.

La fable par ſimilitude
Monſtre qu'il fault rendrę en effect
Le plaiſir a ceulx qui l'ont faict
Ou l'on eſt plain d'ingratitude.

Le clxxii. dũ malade & dũ medec'

APrez qu'un maladꝺ euſt prins ſin
Par aller de viꝺ a treſpas
Les parens ont le medecin
Inquiz, deſſus le faict & cas
De ſa mort, lequel ſur ce pas
A reſpondu le grand exces
Qu'il faiſoit a chaſcun repas
Cauſꝺ a eſté de ſon deces.

Le moral.

La fable ſingulierement
Nous declarꝺ & enſeigne comme
Tout exces couſtumierement
Abbrege la vie de l'homme.

Le. *c lxxiii. d'un* Lyon *d'un aſne & d'un* Regnard.



LE lyon, l'Aſnẻ & le Regnard
Enſemble ſe meirent en voye
Vſant vn chaſcun de ſon art
Pour attraper viandẻ & proie
L'un vn Mouton, l'aultrẻ vn Oye,
L'aultrẻ vn bœuf, ou quelquẻ aultre beſte
Penſant le tout partir en ioye
Sans auoir noyſe ne moleſte.
Mais aprez que ceſt aſnẻ euſt faict
Les partʒ de la proyẻ & viande
Ce lyon tel deul euſt d'effaict
Quelʒ n'eſtoient ſelon ſa demande
Et que ſa part n'eſtoit plus grande
Que l'aſnẻ il mengea iuſqu'aux oʒ,
Et puis au regnard il commande
Fairẻ aultres partages & lotʒ.
Quand le regnard ſe veiſt contrainct
A faire derechef partage
De ſa part beaucoup ſe reſtrainct
Affin d'en bailler d'auantage
Au lyon, craignant ſon oultrage
Et qu'il ne luy fiſt le party
De l'aſne, que par fier courage
Il auoit ainſi departy.
Toutesfoys aprez qu'il euſt veu
Les partʒ, la plus grandẻ il vint prendre
Sans le regnard de ſens pourueu

(Quand au cas) blasmer ou reprendre
Ains voulut sçauoir & entendre
Qu'il l'auoit ainsi bien apprins,
Auquel dict pour responce rendre
C'est l'asne que tu as surprins.

Le moral.

Ceste fable tient l'homme sage
Lequel en soy a la science
D'euiter vn mauuais passage
Par voir d'aultruy l'experience.

Le. *clxxiiii. d'un boucq & d'un loup.*



VOyant vn boucq a trauers d'un pertuis
De son establ[e], assez bien seur[e] & forte,

Vn loup paſſer de loing, par deuant l'huys
L'iniuria par tel façon & ſorte
Que ſi le loup euſt peu rompre la porte
Il euſt ce boucq mis en piteux arroy
Tant qu'il luy dict de ce que me deporte
Gracé en doibs rendré a ton huys & paroy.

Le moral.

La fable veult ſignifier
Que ſouuent en lieu & en temps
L'un oſe l'autre deffier
Et contre luy former contendz.

Le. *c lxxv. de laſneſſe d'un* I*ardinier*

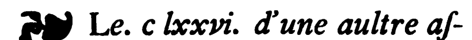


P*Ar quelque foys d'un iardinier l'aſneſſe*
Penſant chez luy auoir trop de rudeſſe

Vers iuppiter bien voulut ſe tranſmettre
Le requerant luy bailler aultre maiſtre
Ce qu'il a faict, mais la peu aſſeruir
A vn marchant de tuille, pour ſeruir
Qui luy doubloit ſon trauail & ſa peine,
Quand el' ſe veiſt de miſerę ainſi plaine
Vers Iuppiter retourna de rechef
Priant l'oſter de ceſtuy gref meſchef,
Dont Iuppiter de l'inportunite
De ceſtę aſneſſę eſtant fort irrite
Luy a baille pour maiſtrę vn eſcorcheur
Qui luy cauſa grand triſteſſę en ſon cœur
Diſant en ſoy ie ſuis bien malheureuſe
D'auoir eſté tellement curieuſe
D'ainſi changer, congnu que ſans appel
On m'a baille a vn maiſtre, lequel
Aura ma vię & tout mal me fera
Et puis en fin encor meſcorchera.

Le moral.

La fablę en ſon moral tend dire
Que ſouuentesfoys pour changer
Il eſchet que l'on prend le pire
Et qu'on tombę en plus grand dāger.


Le. c lxxvi. *d'une aultre aſ-*

neſſe & d'un cheual.



QVelquɇ aultrɋ aſneſſɋ ayant tant ſeullemēt
Deſſus le dos la peau, ſans fil de greſſe
Veiſt vn cheual gros & gras, tellement
Qu'en luy eſtoit formɇ & beaulté expreſſe,
Parquoy l'aſneſſɇ en ſa folle ſimpleſſe
Le penſɇ heureux & auoir ſon plaiſir
Comme celluy que chargɋ ou faiꝫ ne bleſſe
Et lequel vit ſans aulcun deſplaiſir.
Mais peu apreꝫ aulcun temps il aduint
Qu'on fiſt crier & publier la guerre,
Dont au ſeigneur du cheual il conuint
Monter ſur luy, qui durement le ſerre
Et pluſieurs coups de baſton luy deſſerre
En le poignant a dextrɇ & a ſeneſtre,
Ce que voyant adonc l'aſne dict i'erre

En eſtimant ce cheual heureux eſtre.

Le moral.

La fable enſeigne ſur ce pas
Que maintz ſemblent bien fortunez
Et heureux, qui ne le ſont pas
Ains ſont plus qu'aultre infortunez.

Le. c lxxvii. d'un lyon & d'une chieure.

VN Lyon voyant au couppeau
D'ū hault roch, ou n'euſt ſceu attaindre
Vne chieure luy dict par beau
Et doulx langaige, qu'il peuſt faindre
(Ma ſeur) amour me faict contraindre
De t'appeller, pour icy bas
Ten venir paiſtre ſans riens craindre
Et prendre en paſſant tes eſbas.
La chieure luy reſpondit, croy
Que voluntiers ie deſcendroye
En ce beau lieu ou ie te voy
Aſſis deſſoubz vne couldroye,
Mais premierement ie vouldroye
Qu'en fuſſes hors, car i'entendz bien
Que tu pretends m'auoir pour proye

Soubz couleur & vmbre de bien.

Le moral.

La fable peult chascun instruire
Que plusieurs par leur doulx langage
Tendent fairę a aultruy dommage
Et finallement les destruyre.

Le. c lxxviii. d'un vaultour & des aultres oyseaulx.



PAr chascun an vn vaultour fraudulent
Au propre iour de sa natiuité
Faisoit banquet planier & opulent
Ou tout oyseau souloit estrę inuité
Pour y venir, par grand festiuité,
Mais aussi tost qu'iceulx estoient venuz

Il les mettoit tous en captiuite
Et deuouroit tant gros que les menuz.

Le moral.

C'eſt apologue taxe ceulx
Qui faignent auoir amytié
A daulcuns, mais quand ont ſus eulx
Pouoir, leur font inimitié.

Le. c lxxix. de Iuppiter & d'un ſinge.

IVppiter deſirant ſcauoir
Quelz animaulx ſcelon nature
Produyſoient ou pouoient auoir
Leurs petis faons & geniture
En plus belle formé & facture
A faict tous vers luy tranſporter
Et auec eulx leur nourriture
Chaſcun endroict ſoy apporter.
Quand ilz furent tous conuenuz,
Le ſinge vint a ſoubſtenir
Que ſur tous audict lieu venuz
Ses petitz vouloit maintenir
Eſtre plus beaulx & le tenir,
Duquel ſot & inepte dire

II·

Nul d'eulx se peult oncq contenir
Qu'il n'en print s'en mocquer & rire.

Le moral.

La fable en son moral exprime
Que l'homme fol par commun stile
Son oeuure collaude & estime
Neantmoins qu'il soit innutile.

Le. *ciiii.xx. d'un chesne & d'un* R*oseau.*



VN chesne dur, puissant robustre & fort
Contre vn roseau foyble debile & tendre
Pour demonstrer sa puissance & effort
Iadis voulut quereller & contendre
En soubstenant qu'il n'oseroit pretendre,
Se comparer a luy quant en puissance

Car s'il le faict, luy offre sans attendre
Liurer assault & luy porter nuysance.
Quand le Roseau eust ouy les contends
Et les propos de ce chesne orgueilleux,
Il luy a dict, on pourra voir en temps
Lequel sera le plus fort de nous deux,
Or cependant qu'il deuisoient entre eulx
De leur pouoir, voicy venir vn erre
De vent de bise, aspre & impetueux
Qui faict tomber le chesne sur la terre.
Quand il se veist en ce poinct abbatu
Et le roseau estre debout encoire
Il demanda par quel' force & vertu
Il auoit peu obtenir la victoire,
Il luy a dict pour raison peremptoire
Que ce a este pour auoir obey
A cestuy vent, car luy estoit notoire
Qu'il fut rompu s'il eust desobey.

Le moral.

Par la fable il nous est prouue
Que par non vouloir supplier
Obeir ceder & plier
Maint homme confuz s'est trouué.

Le. *ciiii.xx.i. d'un fourmy*
& d'un criquet.



DVrāt l'yuer qu'aulcun grain n'eſt plus veu
Eſtre ſur champs, vn criquet d'auanture
Treſmal ſongneux, s'eſt troué deſpourueu
Totallement de menger & paſture,
Dont fut contrainct pour ſoubſtenir nature
D'aller prier iuſques a la maiſon
Certain fourmy, pour luy donner nourture
Pendant le temps d'hyemale ſaiſon.
Mais le fourmy nectement l'eſcondit
Luy demandant qu'il faiſoit ſur les champs
Durant leſte, auquel il reſpondit
Que nuict & iour il continuoit chantz
Pour recréer les viateurs marchantz
Auprez de luy, ſans auoir ſouuenir
Du temps d'eſte, ou les gens ſont cachantz
Les biens des champs, pour lyuer aduenir.
Quand le formy euſt ouy ſa reſponce

Il a iuge en ſon intelligence
Ce fol criquet, en luy n'auoir vnẽ once
Dentendement, veu que par negligence
Il eſtoit cheu en extremẽ indigence
Dont a bon droit il le diſoit ſouffrir
Quand vn chaſcun doibt faire diligence
D'amaſſer biens quand le temps vient soffrir.

Le moral.

La fable monſtre la ſimpleſſe
De ceulx qui ne veullent ſongner
A gaigner biens, ny beſongner
Pour eulx nourrir en leur vieilleſſe.

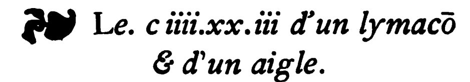
Le. *c iiiixx.ii. d'un lyon & d'un taureau & d'un bouc.*

AVlcun taureau voulant fuire l'oultrage
D'un fier lyon, vint en vn lieu ſe mettre
Ou il trouua vn boucq de grand courage
Lequel luy dict, qui ta faict entremettre
Entrer icy dedans, ou ie ſuis maiſtre,
En ce diſant monſtroit auoir grand deuil
Et ne vouloir ledict taureau permettre
Y demourer, tant eſtoit plain d'orgueil,
Mais le taureau Luy redict, poure ſol
Se ne craignoyẽ aultre beſte que toy

Ie te teurdroyȩ a ceſtȩ heure le col
Et te mettroyȩ en piteux deſarroy,
Quand voluntiers en la craintȩ & eſmoy
Enquoy ie ſuis encor me greueroys
S'auoys pouoir, la ou pitié de moy
Certainement auoir tu debueroys.

Le moral.

Il eſt enſeigné par la fable
Qu'on ne doibt adiouſter triſteſſe,
Mais donner confort & lyeſſe
A l'homme pourȩ & miſerable.


Le. *c iiii.xx.iii d'un lymacō & d'un aigle.*



VN lymaçon de ramper euſt ennuy
Dont hault monter deuint treſcurieulx,
Parquoy promiſt mõs & vaulx a celluy
Qui le vouldroit porter iuſqs aux cieux,
Ce que pour vray d'un vouloir gracieux
L'aigle entreprint, mais aprez l'auoir faict
Au lymaçon fol & ambitieux
Demanda lors en eſtre ſatisfaict.
Surquoy reſpond qu'a l'heure il n'auoit pas
L'argent ou l'or qu'il luy auoit promis,
Dont par grand deuil l'aigle de hault en bas
Le laiſſa choir, toſt aprez l'auoir mis
A mort, ainſi pour auoir s'entremis
A hault monter & auoir eu enuie
De voir le ciel, ce lymaçon remis
Et pareſſeux, au ciel perdiſt la vie.

Le moral.

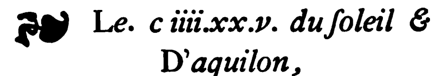
La fable monſtre qui ſuruient
Souuent dommage & facherie
A pluſieurs durant qu'il aduient
Qu'eſleuez ſont en ſeigneurie.

Le. *c iiii.xx.iiii. d'une eſcreuiche & ſon eſcreuichon.*

VNę eſcreuiche regardant
Son eſcreuichon cheminer
Et aller en retrogradant
Luy dict qu'il euſt a s'incliner
A marcher droict, ſans decliner
Son pas en arriere, ſurquoy
Il luy redict pour m'enſeigner
Va deuant i'yray aprez toy.

Le moral.

La fablę en ſon moral exprime
Qu'aulcun ne doibt auoir en luy
Notamment le vicę ou le crime
Duquel il veult reprendrę aultruy.



Le. *c iiii.xx.v. du ſoleil &*
D'*aquilon,*

ENtrę aquilon vent fort impetueux
Et le ſoleil fut altercation,
Diſant le vent qu'il eſt plus vertueux
Et trop plus fort, ſur laquellę action
Fut accorde faire probation
Par iecter bas le manteau d'un paſſant
Affin de voir par approbation
Lequel ſeroit en pouoir ſurpaſſant.
Premierement aquilon vint a bruyre
Et a ſouffler le manteau tellement
Qu'il eſt venu a icelluy reduire

En plusieurs plis sur l'homme seullement,
Quand le soleil a veu que nullement
Ce vent lequel se disoit le plus fort
N'a ce manteau faict choir par soufflement
Il est venu a monstrer son effort,
A ceste caus͛ il feist tomber de laer
Grande rauinꝫ & abundance d'eau
Laquelle peust tant le passant mouiller
Qu'il fut contrainct despouiller son manteau
Pour le secher dessus aulcun verd preau
Ioinct qu'aprez leau le soleil n'eust encore
Grosse chaleur par ainsi bien & beau
Du pretendu il obtint la victoire.

Le moral.

Par son moral la fable prouue
Qu'il n'est si puissant ny agile
Qu'encor plus fort que luy ne trouue
Ou a tout le moins plus habile.

Le. c. iiii.xx.vi. d'une grenoille & d'un regnard.

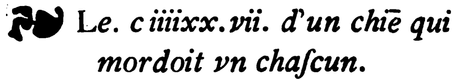
IAdis aduint qu'une folle grenoille
Sortist dehors aulcun marecs ou souille
Pour se vanter qu'en lart de medecine
El' surpassoit chascun docteur insigne

KK

Fut hypocras ou galien, dequoy
Quelque regnard conceut grand deul en ſoy
Tant qu'il luy diſt, ſi tu es ſi ſcauante
Comme tu dis, & ton parler ſe vante
Pourquoy as tu vne couleur ſi palle
Tout a lentour de ta geullę ordę & ſale,
Aquoy ne ſceuſt la grenoille reſpondre,
Dont bien a l'heurę en terrę euſt voulu fondre.

Le moral.

Ceſte fable l'homme reprent
Comme plain de grand conardie
Qui eſt vexe de maladie
Et aultruy guarir entreprend.



Le. *c iiiixx.vii. d'un chiẽ qui mordoit vn chaſcun.*



POurtãt qu'vn chiẽ s'accoustumoit a mordre
Petis & grandz, on luy mist es aureilles
(Pour sen garder & aussi donner ordre
A leuiter) deux clochettes pareilles,
Dequoy il fut glorieux a merueilles
Tant qu'en tous lieux s'estimoit & prisoit
Et par tel gloirę (encor faisant merueilles
Destre mauuais) tous chiens il desprisoit.
Ce que voyant adonc vn aultre chien
Plus ancien luy dict (ô fol) n'estime
Qu'on t'ait baillé ces clochettes en rien
Pour quelquę honneur, mais par auoir estime
Qu'es dangereux & que ton cœur s'anime
Mordrę vn chascun, pourcę a ton deshonneur
Repute les pour blasmę offensę & crime
Non point en gloirę a louengę & honneur.

Le moral.

La fable declarę & propose
Que plusieurs sont deshonorez
Souuentesfoys d'aucune chose
Dont ils se pensent honorez.

Le *c iiii.xx.viii. d'un chameau.*

VN chameau voyant les taureaux
Porter deux cornes en leur teste

Qui les rendoient de trop plus beaux
Et plus fortz, que nulle aultre beſte
A Iupiter a faict requeſte
Qu'il voulſiſt luy en donner deux
Pour ſen ayder ſ'on le moleſte
Et ſen deffendre comment eulx.
Mais iuppiter non ſeullement
La eſcondit de ſa demande,
Ains dicelluy reallement
Les longues aureilles commande
Eſcourter qui feiſt vne grande
Confuſion a ce taureau
Veu qu'au contraire il les demande
Affin d'apparoiſtre plus beau.

Le moral.

Ceſte fable enſeigner pretend
Que celluy qui changer aſpire
Son eſtat, comme non content
Souuent il eſchet en vn pire.

Le. *ciiii.xx.ix. de deux vaiſ ſeaux derain & lautre de terre.*



Deux potz de matiere diuerse
L'un derain & l'autre de terre
Voulantz passer par la trauerse
De la mer, iusques en angleterre
Le plus fort peust le foible enquerre
S'auec luy il vouloit nager
Promettant tout ainsi qu'un voirre
Le garder sans l'endommager.
Neantmoins le vaisseau frangible
Luy dict, point ne feray voyage
Auec toy, car bien impossible
Seroit que ny eusse dommage
Car tu es dur a l'auantage
Et ie suis de terre fragile
Auec toy donc me mettre en nage
Sans danger ne m'est pas facile.

Le moral.

Il eſt enſeigné par la fable
Que foyblę auec fort ne conuient
Pour le danger qui luy en vient
Donc n'eſt qu'eſtrę auec ſon ſẽblable.

Le. c iiii.xx.x. dū paō & dūe grue



Commę vne grue & vn paon glorieux
Souppoient enſemblę, il aduint ſur ce poinct
A ceſtuy paon, de beaulté curieux
De ſe vanter qu'oyſeau il n'y a point
Qui ſoit plus beau mieux en ordrę & en poinct
Que luy, ſurquoy la grue luy a dict,
Vray eſt que ton plumagę eſt gent & coint,
Mais voler hault ta eſté interdict.

Le moral.

La fablę entend profundement

Monſtrer, comme dieu par nature
Donnę aux vns bon entendement
Aux aultres de corps ornature.

❧ Le. *ciiiixx.xi. d'un veneur & d'un tygre.*



VN iour paſſé quelque veneur habile
En veneriȩ, & de courir agile,
Vint a pourſuyurȩ animaux de tout gerre
Mouuant contrȩ eulx aſprȩ & mortelle guerre
Ce neantmoins vn tygrȩ audacieux
Fort temerairȩ & treſambitieux
Se confiant en ſa forcȩ & puiſſance,
Tout ſeul emprinſt par ſon oultrecuydance
Exterminer c'eſt habile veneur,
Mais en cela fut fol entrepreneur

Car d'une flechę ou raillon d'arbaleſtre
Par le veneur, lors nauré il peuſt eſtre
Tant qu'il ne ſceuſt aultre choſe que faire
Sinon que fuirę & quicter ceſt affaire.
Or en fuyant vn regnard luy demande
Qui luy a faictę vne playe ſi grande
Et pourquoy ceſt qu'il fuyt en telle ſorte
Veu & congneu qu'il eſt beſte ſi forte
Et qu'il ſembloit que luy ſeul par ſon dire
Deuſt vne arméę en effect deſconfire,
Aquoy le tigrę en ſa confuſion
A reſpondu que pour concluſion
Ne congnoiſſoit pas bien le perſonnage
Qui luy a faict a ſon corps tel oultrage,
Mais bien ſcauoit & congnoiſſoit en ſomme
Eſtre naure de la main d'un fort homme.

Le moral.

Par la fablę il eſt aſcauoir
Que gens pleins de temerité
Et qui ne diſent verité
Sōt veuz hontę & vergongnę auoir.

Le. ciiii xx.xii. de quatre taureaux & d'un lyon.

QVatre taureaux par vn cõmun accord
Promisrent foy de nourrir & de viure
Eux quattre ensemble, & que iamais discord
N'auroiẽt entre eux, pretendant tousiours suiure
Bonne amytié, iusqu'a la mort ensuyure,
Ce qu'entendant vn lyon cault & fin
Par tel moyen est venu les poursuyure
Qui les a faict separer en la fin.
Quand il a veu vn chascun estre a part
Sans plus les craindre vn chascun deulx assault
Et en plusieurs pieces celluy depart,
Puys le deuoure, ainsi du premier sault
Cestuy lyon malicieux & cault
D'iceulx taureaux a eu la iouyssance
Par leur donner separément l'assault
Il affoyblist moult leur force & puissance.

Le moral.

La fable certains nous peult faire
Que gens de volunte vniz
Et de concorde bien munis
Sont difficiles a deffaire.

Le. *ciiii xx.xiii. d'un sapin & d'un buysson.*

LL



LE ſapin arbre hault & droict
Et qu'a grand peine on peult briſer
Tant eſt fort, veiſt en quelque endroict
Vn buyſſon qu'il peuſt meſpriſer
Pour ſoy extoller & priſer
Diſant, ie ſuis tresfort vtile,
Mais on voit chaſcun deſpriſer
Toy buyſſon comment inutile.
Et qu'ainſi ſoit en ta grand honte
Aux champs pourrir on te delaiſſe,
Sans faire de toy miſe ou compte,
Mais on na garde qu'on my laiſſe
Paſſer ny vſer ma vieilleſſe
Car ie duis & ſers, a raiſon
De mon excellence & nobleſſe
Tant en nauire qu'en maiſon.
Quand ce ſap euſt finé ſon dire

Le buyſſon blaſmant l'inſolence
D'iceluy, ſe print a luy dire
Bien mectz en faict ton excellence
Mais tes malheurs tiens ſoubz ſilence
Et le bonheur qui eſt en moy
Qui n'endure la violence
D'eſtrę ainſi decouppé que toy.

Le moral.

La fable monſtre que fortune
Dominę & regnę en tous eſtatz
Veu que princes & poteſtatz
Commę aultres gentz ont infortune.

Le. *c.iiii.xx.xiiii. d'une allou ette & de ſes petis.*

VN alouettę (ainſi qu'a decouſtume)
Dedans vn blé vint ſon nid appoſer
Ou ſes petis eſtans encor ſans plume,
Par aſſeurancę el' laiſſa repoſer
Leur enchargeant qu'ilz n'euſſent a oſer
Saillir dehors, mais auoir leur entente
De retenir ce qu'orront propoſer
Ce temps pendant quel' ſera deulx abſente.
Elle partię a pourchaſſer viande
Pour les nourrir, voyci venir le maiſtre

De ceſtuy blé, qui a ſon filz commande
D'aller prier les ceulx qu'il peuſt congnoiſtre
Ses familiers, & prochains voyſins eſtre
Affin d'auoir la faucille a la main
Pour luy ayder a ſyer & a mettre
Son blé en grange, au iour de lendemain.
Quand les petits eurent bien entendu
Iceulx propos, chaſcun fut treſpoureux
Lors endroict ſoy & effroye rendu,
Dont auſſi toſt que leur mere vers eulx
Eſt retournée, ilz furent tresſongneux
De luy compter tout le cas & affaire
Que le ſeigneur & ſon filz entre eulx deux
Touchant ce blé, ont propoſé de faire,
Surquoy leur dict, qu'ilz n'euſſēt crainte ou doute
Puis que les deux deliberoient s'attendre
A leur voyſins, en diſant ſomme toute
Que nul d'iceulx on n'y voirroit entendre
Du premier coup, n'y a ce faire tendre,
Pourtant iceulx aſſeure & reconforte
Et d'eſcouter ſongneux touſiours eulx rendre
Pour luy redire encore les exhorte.
Incontinent qu'elle euſt ce dict, ſe part
Comme deuant, & voicy toſt aprez
Pour vray le pere & ſon filz d'aultre part
Qui l'endemain reuiennent tout exprez
Penſant trouuer de voyſins vn ſurcrez

Pour leur ayder a ſyer, mais vn ſeul
Ilꝫ n'y ont veu, fut de loing ou de preꝫ
Eſtre venu, dont ilꝫ eurent grand deuil.
Tant que le perę au filꝫ ſe print a dire
Va ceſte foys noꝫ parentꝫ deprier
Pour nous ayder, ſans point nous eſcondire
Comme les ceulx que t'auoye faict prier,
Ce qu'entendantꝫ les oyſeaulx ſans crier
Ou faire bruyt, ont attendu leur mere
Pour l'aduertir & pour la reprier
Les oſter d'ou, mort leur appert amere.
Or ainſi commę ilꝫ craignoient la venue
D'iceulx parentꝫ, de cercher leur repas
Et aliment, la merę eſt reuenue
A qui ſoubdain ilꝫ ont compté le cas,
Mais elle dict mes enfantꝫ n'ayeꝫ pas
De cela paour, car parentꝫ ne couſins
Pour leur ayder n'en feront vn ſeul pas
Non plus qu'ont faict leurs treſprochains voyſins.
Ce qui aduint tout ainſi quel' leur dict
Se voyant donc le perę eſtrę en effect
De ſes voiſins & parentꝫ eſcondit
Ou pour le moins iceulx, quant a ce faict
Par trop remis, commandement a faict
A ſon dict filꝫ d'une faucile prendre
Et auec luy employer ſon effect
Pour ceſte choſę eulx meſmes entreprendre.
Cela conclud ilꝫ ſe ſont pour ce iour

En leur maison retirez, quant au reste
Voicy la merę au soir faisant retour
Vers ses petis, ausquelz el' faict enqueste
De ce qui peult estrę a eulx manifeste
D'auoir ouy, lesquelz sans differer
Luy sont venuz en tel' craintę & moleste
Entierement tout le cas referer.
Quand ellę ouyt que le filz & le pere
De cestuy blé syer prenoyent la charge
Plus ne conuient (dit el') auoir repaire
En cestuy lieu, ains fault que ie vous charge
Et qu'aultre part ie vous posę & descharge
Puis que les ceulx auqueulx est cestuy grain
Sans qu'en riens nul d'iceulx differę ou targe
Ont proposé de le sier demain.

Le moral.

La fable par dictz apparentz
Monstre que cest foliȩ extresme
S'attendrȩ aulx amis & parentz
Quand on se peult ayder soy mesme.

Le. *c.iiii.xx.xv. d'un enuieux & d'un auaricieux.*



DEux hommes imbuez de vice
L'un d'enuye infecte & damnable
Et l'aultre d'ardante auarice
Et conuoytiſe abhominable
Par vouloir entre eulx decordable
A Iuppiter ont faict priere,
Lequel ont rendu accordable
Mais ce fut en telle maniere.
C'eſt aſſauoir qu'a chaſcun d'eulx
Il dict, ie te donne option
De requerir ce que tu veulx
Ottroyant ta petition
Au moyen & condition
Que l'aultre obtiendra plus que toy
La moytié par addition
De ce dont t'auray faict ottroy.
Par ce meſme edict iuppiter

Ordonna l'auaricieux
Le premier dire & reciter
Quelle chose il appetoit mieulx,
Lequel par desir vicieux
Requist force d'or & d'auoir
Ce qu'il obtint, mais l'enuieux
Plus la moytié en peust auoir
Lequel par apres vint a faire
En telle sorte sa requeste
(Comme plain de meschant affaire
Et pire trop plus qu'une beste)
Qu'on luy arracha de la teste
Vn œuil, affin que l'autre en eust
Deux hors, & que par telle appreste
Peine & mal au double receust.

Le moral.

La fable monstre qu'auarice
De soy n'est iamais assouuie
Et que pareillement enuie
Est vne intrinseque malice.

Le. *c iiii.xx.xvi. d'une corneille.*

VNe corneille alterée de chault
Veist vn vaisseau de façon assez hault
Au fōdz duq̄l estoit eau claire & belle
Dont ardamment boire appetoit icelle

Pour ſa grand ſoif eſtancher ou reſtaindre,
Mais iuſqu'a l'eau pas ne pouoit attaindre
Pour la haulteur qu'auoit ledict vaiſſeau
Dont s'esforça (pour en reſpandre l'eau)
Le faire choir, mais n'y peuſt aduenir
Ce que voyant (pour encor paruenir
En ſon entente) el' s'eſt iectée a terre
Ou a ceulx mainte petite pierre
Quelle a dedans le fondz du vaiſſeau miſe
Par tel moyen, & ſubtile entremiſe
El' feiſt haulcer c'eſt eau habilement
Iuſques au bord, & puis facilement
Elle en a beu a pleine ſuffiſance
Tout ſans vſer de grand force ou puiſſance.

Le moral.

La fable enſeigne qu'il nous fault
Vſer d'art & d'habileté
De prudence & ſubtilité
Quand pouoir ou force deffault.

Le. ciiiixx.xvii. d'un chaſ-ſeur & d'un lyon.

MM



COmme vn chaſſeur tendoit a prendre
Vn lyon plain de grand oultrage
Ce lyon vint a le reprendre
Soubſtenant auoir l'auantaige
Tant de force que de courage,
Mais le veneur luy peuſt redire
Qu'il luy monſtreroit vn ouurage
Lequel reprouueroit ſon dire.
Neantmoins ce lyon replicque
Qu'en riens il n'adiouſtera foy
A ce que le chaſſeur explique
S'allors ne luy monſtre dequoy,
Pourtant le veneur auec ſoy
Le mena voir vn lieu a Romme
Ou eſtoit vn lyon tout coy
En painɛture ſubieɛt a l'homme.
Par cela vouloit inferer

Qu'on doibt quand en forcę & constance
L'hommę a tout lyon preferer,
Mais le lyon sur tellę instance
Respond, que c'est grandę inconstance
De penser l'effect de nature
Tenir vray, soubz la demonstrance
Tant seullement d'une painćture.
Plus respond ce lyon encore
Sy a nous leons l'art de traire
Ou paindre figurę & hystoire
Donné estoit, l'hommę au contraire
Soubz noz piedz serions veuz pourtraire
Pourtant n'est suffisantę attainćte
Pour certain iugement extraire
D'auoir regard en chose painćte.

Le moral.

Par la fablę a chacun appert
Que l'homme pour gaigner sa cause
Mainte raison alleguę & cause
Laquellę en riens ou bien peu sert.

⚜ Le. *ciiiixx. xviii. d'un larron, & d'un ieune garçon.*

VN iour aduint qu'un larron pourchassant
A desrobber, & chemin tracassant

Veist vn garçon qui fort se complaignoit
Et prez d'un puis moult souspirer faignoit
Tout par malice, en disant qu'en ce puis
Vn vaisseau d'or luy estoit cheu, depuis
Vne heure ou deux comme il puisoit de l'eau,
Ce que pensant pour vray ce larronceau
Incontinent s'est voulu condescendre
Iusques au fond de cestuy puis descendre
Et pour ce faire il vint a despouiller
Ses vestemens, de paour de les mouiller
En les baillant a ce garçon en garde,
Or cependant qu'a ce puis il regarde
Pensant trouuer ce vaisseau precieux
Cestuy garçon faulx & malicieux
A le cordail retiré & hallé
Dequoy s'estoit ce larron deuallé
Puis ses habits il charge sur son col
Et luy fuyant laissa ce poure fol
Dedans le puis long temps crier & braire
Et depriant qu'on voulsist hors l'extraire.

Le moral.

La fable declare bien emple
Qu'un trompeur on trompe en la fin
Et qu'un larron a vn aultre emble
Les biens qu'ilz a euz par larcin.

Le. *c iiii xx.xix. d'un laboureur*

& d'un taureau.



VN laboureur en ſa maiſon auoit
Iadis vn thor, fier & orgueilleux,
Pourtant en riens ne pouoit ne ſcauoit
Le dominer, tant eſtoit merueilleux
Et a donner coups & heurs perilleux
A l'un du pied a l'aultre de la corne,
Pourtant affin d'obuier a telz ieux
Ceſluy ruſtique icelluy thor eſcorne.
En oultre affin que plus du pied ne rue
Ou face mal a perſonne, le ioinct
A vne bonne & peſante charue,
D'ou ſans dangier il le picque & le poingt
En eſtimant l'appaiſer en ce poinct
Et faire doulx, tant aux champs qu'en l'eſtable,
Ce neantmoins icelluy n'en fut point

Oncques meilleur, ny en riens plus traictable.
Ce thor voyant que mal faire ne peult
Par ainſi loing de ce laboureur eſtre
Son mauuais cœur touteſfois oſɇ & veult
A faire mal encore ſentremettre
Et pourcɇ il vient iuſqu'a l'effect ſe mettre
Deſmouuer terrɇ en la faiſant reſouldre
Cuydant creuer les deux yeulx de ſon maiſtre
En luy iectant de ſes piedz force pouldre.

Le moral.

La fablɇ entend nous aduertir
Que pluſieurs ſont tant obſtinez
Et a mal faire deſtinez
Qu'on ne peut les en diuertir.

❧ Le. cc d'un aultre laboureur, & d'un ſanglier.

EN ce temps meſmɇ aulcun aultre ruſticque
En vn ſenglier couppa l'aureille dextre
Pour & autant que ceſtoit ſa praticque
De iour en iour & ſa couſtume deſtre
Parmy ſes grains a les menger & paiſtre,
Or peu aprez par ce ſecond meſchef
Luy a couppé encore la ſeneſtre
Parce qu'au grain le ſurprint de rechef.

Mais non obstant tous les maulx & tourmens
Qui luy a faictz ne se peult contenir
De retourner menger grains & fourmentz
Pourtant encore a le prendre & tenir
Pour dure mort luy faire soubstenir
Il est venu, puis des champs par honneur
La transporte sans en riens detenir
Iusqu'en la ville en quelque grand seigneur.
Qui cestuy porc accoustrer commanda
Car de long temps en auoit desiré
Et notamment le cœur en demanda,
Mais vn friant ia l'auoit retiré
Et a part luy en oultre conspire
De le menger secrettement tout seul,
Dont le seigneur en fut moult fort iré,
Mais le rusticque appaisa lors son deul.
En luy disant monsieur n'ayez merueille
S'au senglier n'auez vn coeur trouué
Car de ce cas point ne m'en esmerueille
Veu qu'icelluy ay moymesme approuué
Auoir esté d'un vouloir reprouué
Quand pour tourment que ie luy ay peu faire
Il s'est tousiours demonstré & prouué
Plain dun meschant & execrable affaire.

Le moral.

Par ceste fable on doibt scauoir

Pour bien entendre le moral
Qu'aucuns ſont tant enclins a mal
Que nul cœur ilz ſemblent auoir.

Le. *cci. d'un thor & d'une meſiraigne.*

VNe meſiraigne voyant
Vn taureau puiſſant, roydę & fort
Sus vn paſtiz s'eſbanoyant
Vint le picquer au pied ſi fort
Qu'il en a perdu ſon effort
Et qu'au bout de deux ou trois iours
Par la piqueurę encourut mort
Sans y pouoir trouuer ſecours.
Toutesfoys a l'inſtant & lors
Qu'a ſon corps a ſentu dommage
Et qu'ainſi fuſt picqué & mords
Il cuyda forcener de rage,
Par quoy d'un treſfier courage
Vint pourchaſſer a mort celluy
Qui luy auoit faict tel oultrage,
Mais ame ne veiſt entour luy.
Car pour certain la faulſe beſte,
S'eſtoit retire en vng creux
Ou el' ne monſtroit col ne teſte
Et y fut bien vnę heurę ou deux

Despitant cestuy courageux
Taureau, & toute sa puissance
Combien quil fut fort oultrageux
Il ne luy sceust porter nuisance.

Le moral.

La fable nous veult aduiser
Que le petit souuent peult nuyre
Au grand, parquoy ne fault s'induyre
A nul (quel quil soit) despriser.

Le. *cc ii. d'un rustique re-querant* Hercules.

Comme vn rustique charyoit
Aupres d'un fosse ou puteau,
Son char par ce qu'il varyoit
Vint a trebucher dedans l'eau,
Parquoy icelluy bien & beau
Se print a plourer & crier,
Et sans s'ayder nomplus qu'un veau
A tresfort Hercules prier.
Or vne voix ouyst en laer
Qui luy dict, tes cheuaulx fouette,
En les contraignant a aller
Et vertueusement te iectte
A l'un des boutz de ta charette

NN

En la deboutant pour partir
Puis allors requiers & ſouhhaitte
Hercules ayde t'impartir.

Le moral.

La fable monſtre que celluy
Lequel ayde & ſecours demande
S'il veult obtenir ſa demande
Doibt faire ce qui eſt en luy.

Le. ii cc iii. *d'un ſinge & de ſes deux petitz.*



A*Inſi comment vn ſinge nourriſſoit*
Deux petis faons deſquelz l'un cheriſſoit
Trop plus q̃ l'aultre, aduint qu'un cheuaulcheur
Paſſa, duquel ce ſinge euſt en ſon cœur

Fort grand frieur, penſant eſtre ſurprins
Dont tresſoubdain ſes deux petis a prins
Entre ſes bras portant ſongneuſement
Celluy qu'aymoit affectueuſement,
L'aultre en aprez a chargé deſſus luy
Puis en vn boys a tout s'en eſt fuy,
Mais en fuyant haſtiuement eſcheut
Par grand malheur que ſur le ventre chut,
Parquoy celluy qu'il aymoit ainſi fort
Fut ſuffocqué & a encourut la mort
Sans que iamais l'aultre receuſt allors
Encombrier, ou dommage en ſon corps.

Le moral.

La fable donne enſeignement
Qu'enfantz leſquelz on voit cherir
Bien ſouuent & communément
Viennent a mourir ou perir.

Le. *iicc iiii. d'un ieune beuf, & d'un viel.*

VN ieune beuf fut iadis mis a l'herbe
Pour l'engreſſer, voyre ſoubz leſperance
De l'immoler, auquel lieu fort ſuberbe
Eſt deuenu, & plain d'oultre cuydance
Ainſi qu'ayant de menger abundance

Et ignorant qu'on l'eust mis en ces lieux
Pour le nourrir par superabundance
Puis le tuer pour l'immoler aux dieux.
Icelluy doncq estant en son herbage
Veist vng viel beuf daultre part, a grand paine
En dur trauail excercer labourage
Et au collier haller en vne plaine
(Auquel il dist) bien est ta vie plaine
De grand misere, au regard de la mienne,
Quand tu permectz que captif on te maine
Et qu'en labeur ainsi on te maintienne.
Quand ce viel beuf les propos entendist
De ce boueau, se tenant tant heureux,
Responce allors, pour vray ne luy rendist,
Mais par apres qu'il vist qu'un hōme ou deux
Pour l'immoler, le menoyent deuant eulx
La teste ayant lyée d'un cheuestre,
Il luy cria, ó poure malheureux
Point ne vouldroye en ton lieu pour lors estre.

Le moral.

On peult congnoistre par la fable
Que de gens leur plaisir suyuantz
Et voluptueusement viuantz
La fin est brefue & miserable

Le. cc v. d'un chien & d'un lyon.



Qvelque iour vng chien deuança
Vn lyon errant en vn boys,
Auquel de parler s'aduança
En luy diſant, bien t'apperçoys
Qu'icy meurs de fain, dont te crois
Et eſtimé eſtre fol parfaict
Au regard de moy, que tu vois
Eſtre ainſi gras & bien refaict.
A quoy ceſtuy lion refere
Trop plus heureux que toy me tiens,
Parquoy ta vie ne prefere
A la mienne, veu que i'obtiens
Liberté, mais toy & les tiens
Tenuz eſtes en ſeruitude
Eſt tellement qu'a tous voz biens



Conioincte y eſt amaritude.

Le moral.

La fable en ſon moral propoſe
Que de liberte le treſor
On doibt trop plus aymer que l'or
Et l'appeter ſur toute choſe.

⚜ Le. iiccvi. *d'un poiſſon d'eau doulce, & d'un veau de mer.*

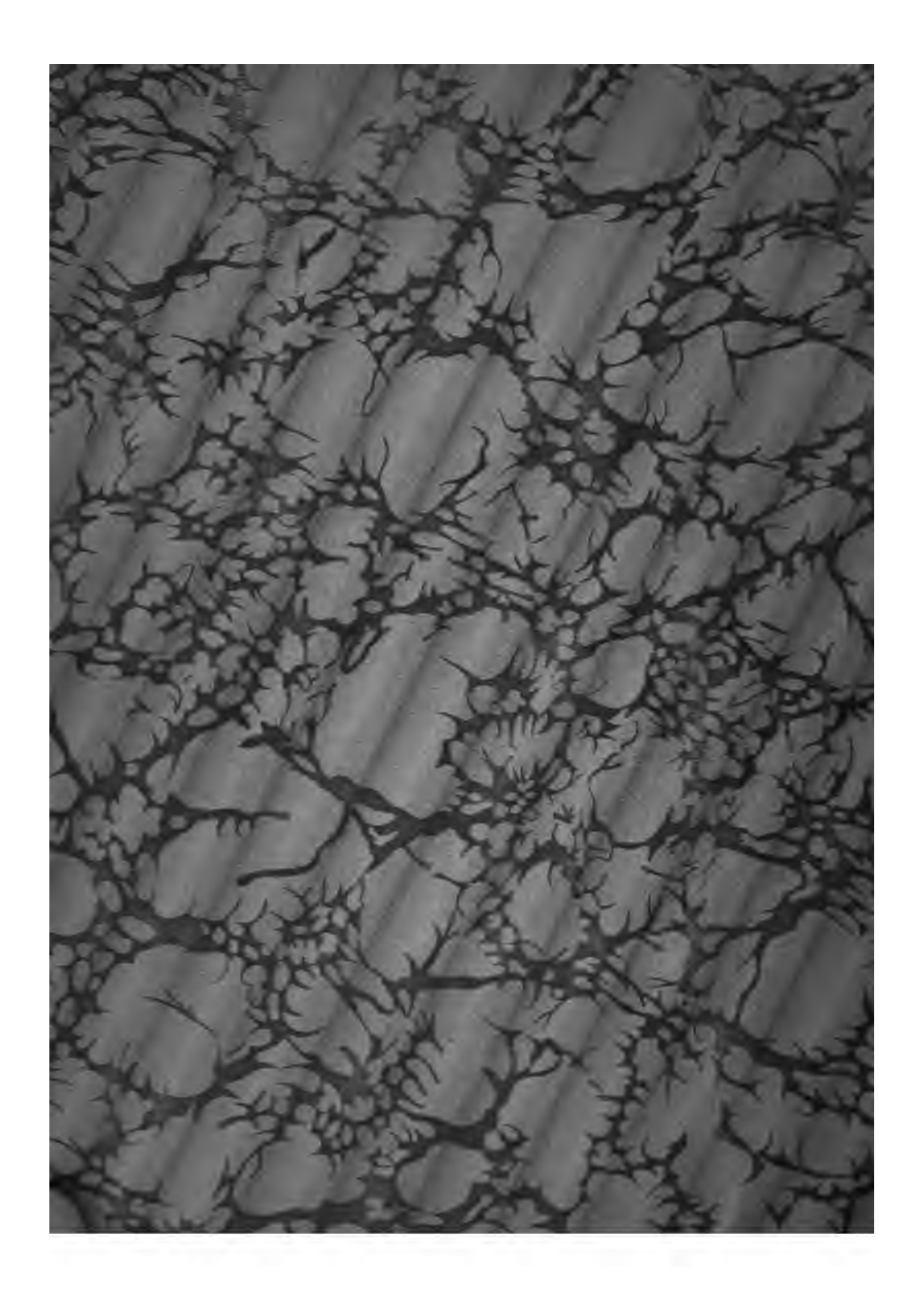
A Vn poiſſon d'eau doulce aduint
Que ce iour meſme en plaine mer
Par fortune adiecter ſe vint
Ou de luy peuſt tant eſtimer
Par ſon excellence exprimer
Qu'il ſembloit tout aultre poiſſon
Au regard de luy deprimer
Les priſant en nulle façon.
Ce que voyant vn veau marin
Le vint grandement a blaſmer
Luy diſant, ó ſot buſtarin
Comme oſes tu te reclamer
Si excellent, & te clamer
Sur tous auoir nobleſſe en toy
Quand pour au vray te proclamer
Riens ne vaulx au. regard de moy.

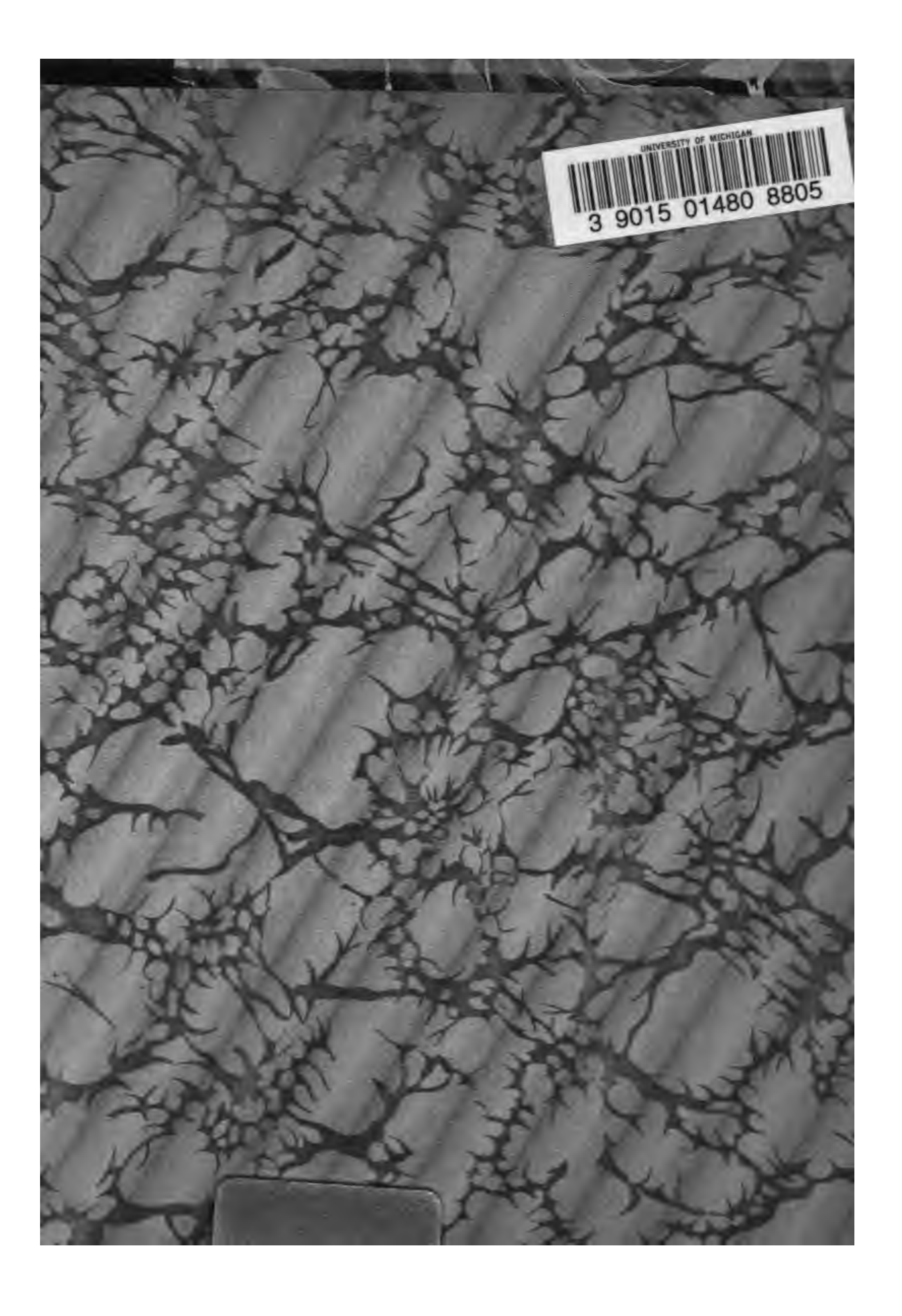
Et qu'ainſi ſoit quand on te prend
Tu nes vendu fors qu'au commun
A vile prix, mais on me vend
Fort cher aux grands ſeigneurs, comme vn
Singulier poiſſon, non commun,
Parquoy concludz ſur tel affaire
Que tu es fol & importun
D'ainſi noble & exquis te faire.

Le moral.

Par la fable entendre il nous fault
Que louer on ne ſe doibt poinct
Veu qu'en lieu en temps & au poinct
On congnoit combien l'homme vault

Fin du premier liure.





UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01480 8805

Conioincte y est amaritude.

Le moral.

La fable en son moral propose
Que de liberte le tresor
On doibt trop plus aymer que l'or
Et l'appeter sur toute chose.

⚜ Le. iiccvi. *d'un poisson d'eau doulce, & d'un veau de mer.*

AVn poisson d'eau doulce aduint
Que ce iour mesme en plaine mer
Par fortune adiecter se vint
Ou de luy peust tant estimer
Par son excellence cxprimer
Qu'il sembloit tout aultre poisson
Au regard de luy deprimer
Les prisant en nulle façon.
Ce que voyant vn veau marin
Le vint grandement a blasmer
Luy disant, ó sot bustarin
Comme oses tu te reclamer
Si excellent, & te clamer
Sur tous auoir noblesse en toy
Quand pour au vray te proclamer
Riens ne vaulx au. regard de moy.